

A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

FNA 0177 - Les Magiciens d'Andromède

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Les MAGICIENS d'ANDROMÈDE



**M.A.
RAYJEAN**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

LES MAGICIENS D'ANDROMÈDE

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

LES MAGICIENS D'ANDROMÈDE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XII^e

© 1961 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Du côté de l'énorme, du gigantesque, du prodigieux et éblouissant ramassis d'étoiles d'Andromède, un point scintillait faiblement, pâle, décoloré, d'un rouge anémique.

C'était un Soleil : Hérédian. Ridiculement petit, dérisoirement terne dans la périphérie éclatante de la Grande Nébuleuse, il n'en éclairait pas moins un système planétaire.

Huit mondes, à peu près glacés, orbitaient dans son sillage avec sagesse, précision, docilité, à la façon de ces boules manipulées par un jongleur et qui tournent, sautent, virevoltent, sans jamais se heurter.

La deuxième planète, par ordre en partant de ce soleil, avait à peu près le même diamètre que la Terre. Un anneau semblable à celui de Saturne, composé d'un amas corpusculaire gelé, l'enlaçait à quelque trois cent mille kilomètres de sa surface.

On ne pouvait pas dire qu'Enrutas était une planète privilégiée. Elle devenait de plus en plus l'ombre d'elle-même, à mesure que le temps accentuait son emprise, modifiait les conditions climatiques. C'était un monde vieillissant au même rythme que son soleil.

Une atmosphère verdâtre l'imprégnait comme une éponge. D'un vert étrange, fascinant, glauque, irréel. Pour un voyageur interstellaire, le spectacle était ahurissant, fantastique, en tout cas exceptionnel.

Enrutas possédait des océans, des continents, un sol d'un rouge cendré, constitué par une poussière impalpable, inégalement répandue. Cette espèce de « sable » provenait de la décomposition, de l'érosion, de l'usure des roches qui, jadis, occupaient la majeure partie des terres émergées.

Quelques rares forêts, maigres, clairsemées, aux feuillages roux, tachaient la surface de cet astre misérablement désertique, désespérément abandonné, mort. Du moins apparemment, dans cette atmosphère irrespirable pour un Terrien, sur ce sol de plus en plus nivelé, aucune créature vivante ne se mouvait.

La nuit, un froid rigoureux régnait. Le jour, l'anémique Hérédian dispensait une chaleur appauvrie, malgré ses colossales contractions internes, spasmodiques. Pourtant, des nuages boursoufflés véhiculaient une grande quantité de vapeur d'eau. Il pleuvait sur Enrutas et certains orages revêtaient le caractère de cyclones, d'ouragans. Le vent soufflait alors avec une force incroyable.

Bref, ce monde, point imperceptible, perdu aux limites de la monstrueuse Andromède, n'était pas particulièrement gâté par la Nature. Pourquoi y attacher alors une telle importance ?

Un véhicule spatial apparut dans le ciel verdâtre. Il traînait derrière lui un long sillage orangé. Il grossissait à vue d'œil et à mesure qu'il se rapprochait du sol, on discernait mieux ses formes.

C'était un engin imposant, élancé, oblong, une fusée cosmique capable de se propulser à des vitesses fantastiques, sans doute supérieures à celle de la lumière, peut-être équipée pour un voyage hors du Temps actuel.

Le véhicule, rugissant de toutes ses tuyères, ralentit notablement son allure et plongea dans l'océan, où il s'engloutit. L'eau bouillonna, se vaporisa, sous l'effrayante chaleur dégagée par l'énergie. Un gigantesque maelstrom agita la surface de l'océan puis, lentement, les flots brutalement secoués reprirent leur tranquillité.

Le cosmonef poursuivait sa descente vers les abîmes marins. Comme un monstrueux poisson, il glissait dans l'élément liquide avec une vitesse prodigieuse, une assurance inégalable. Il évoluait dans ce milieu avec la même aisance que dans un espace privé d'atmosphère. Les ingénieurs qui avaient créé ce surprenant vaisseau devaient appartenir à une race fort civilisée.

La pesanteur suffisait à gagner les grands fonds et le véhicule réduisait sans cesse sa vitesse. Il rôda bientôt à une profondeur de dix mille mètres, franchit une forêt d'algues, effraya quelques poissons aux étonnantes couleurs, aux formes non moins inconnues, puis s'approcha d'une cité sous-marine.

Une énorme tubulure l'absorba littéralement, l'aspira jusqu'à une rampe et l'immobilisa. Une soufflerie géante repoussa alors l'eau qui avait pénétré avec le cosmonef dans la tubulure. La rampe surgit, enserrant le véhicule dans un carcan d'acier, l'empêchant d'être refoulé à l'extérieur par la tornade provoquée artificiellement.

Puis la soufflerie s'apaisa. Le sas s'obstrua. Par d'invisibles conduits, un air identique à celui de l'atmosphère envahit la tubulure. Un quai métallique s'éleva à hauteur de la fusée. Une lampe rouge clignota et la porte du cosmonef coulisssa.

Trois créatures parurent. Elles avaient la peau argentée. Si elles se tenaient debout, comme des humains, si elles possédaient des bras et des doigts leurs têtes ne les apparentaient pas à la race humanoïde.

Le crâne était chauve, les yeux énormes, globuleux, protégés par une membrane rougeâtre. Le nez manquait totalement, ainsi que les oreilles. Les êtres portaient deux branchies, latéralement, qui sans cesse, se soulevaient et s'abaissaient. Au sommet du crâne, une excroissance charnue, surmontée d'une courte antenne oscillait constamment. Une bouche arrondie, sans dents, servait à l'articulation

des sons et à l'alimentation. Nantis de deux systèmes respiratoires, ces créatures pouvaient vivre indifféremment dans l'air ou dans l'eau. Les doigts des mains et des pieds étaient légèrement palmés.

Les trois Enrutasiens portaient une espèce de cuirasse scintillante, collante, qui leur couvrait les trois quarts du corps. Si on les jugeait avec notre conception de Terrien, ils manquaient totalement de charme et d'esthétique. Ils étaient même affreux, repoussants. Mais ils étaient civilisés.

Ils descendirent vers un soupirail béant et quittèrent la tubulure. Un tapis roulant les emmena dans une salle brillamment éclairée. Les murs irradiaient une lumière verdâtre, pâle, étonnamment reposante, tamisée.

L'un des Enrutasiens s'approcha d'un appareil et manipula les boutons d'un clavier. Une image se matérialisa sur un écran : celle d'un Enrutasien portant de nombreuses décorations sur sa cuirasse rouge.

Il aperçut ses trois compatriotes :

— Ah ! C'est vous, Antos ? articula-t-il dans un langage qui ressemblait à un gazouillis d'oiseau. J'avais repéré votre cosmonef. Que ramenez-vous de votre voyage ?

— Pas mal d'échantillons, répondit Antos, visiblement peu communicatif. J'étais parti sur l'ordre de Zaros VII, pour une mission bien déterminée. Annoncez-moi au Gouverneur.

— Pas de particularités à signaler ?

— Non. Annoncez-moi, insista Antos.

Sur l'écran, le chef de contrôle afficha une mine dépitée. S'il désirait en savoir davantage, il lui faudrait s'adresser ailleurs car le nouvel arrivant était peu loquace. Il agita sa protubérance crânienne et se tourna vers un autre écran.

Enfin il s'adressa aux trois voyageurs :

— Zaros vous attend.

Antos, chef de l'expédition, ne dissimula pas sa satisfaction. Il ordonna à ses deux compagnons de voyage de regagner leur domicile et, seul, il s'enfonça dans la cité sous-marine.

Des tapis roulants, des ascenseurs tubulaires, des puits d'anti-gravitation, le conduisirent jusqu'à une porte sévèrement gardée, symboliquement du moins, par deux Enrutasiens géants tenant un genre de cimenterie à la main.

Les gardes se mirent au garde-à-vous quand Antos entra, avec dignité. Il pénétra dans un vaste cabinet de travail où attendait Zaros VII, maître de la cité sous-marine d'Aquatongas.

Des étranges machines, toutes plus mystérieuses les unes que les autres, peuplaient le bureau. Sur le mur du fond, une gigantesque carte céleste prouvait que les Enrutasiens s'intéressaient à

l'astronomie. La science occupait même une grande part des activités d'Aquatongas.

Zaros VII tendit la main et sourit :

— Bonjour, Antos. Tout s'est-il bien passé ? Avez-vous visité la planète Troisième du Système KZ ?

— Certainement, Gouverneur. Mais je crains de vous décevoir. La planète Troisième ne recèle aucune trace de vie.

— C'est impossible ! Zaros VI, mon père, Zaros V, mon grand-père, et Zaros IV, mon arrière grand-père se sont occupés spécialement de ce monde et ont toujours soutenu qu'ils y avaient relevé des indices incontestables de civilisation, donc la présence d'habitants. Vous n'ignorez pas que nos recherches, depuis des générations, visent à entrer en contact avec des systèmes solaires habités. Les moyens techniques, faisant défaut jusque-là, ne nous ont pas permis de vérifier nos déductions. Mais la mise au point du cosmonef temporel ainsi que nos énormes progrès dans le domaine de la stéréotronique, nous ouvrent les portes de l'Univers. Nos véhicules spatiaux se sont posés sur bien des mondes, proches ou lointains de nous, mais nous ne sommes pas encore parvenus à découvrir des planètes habitées. Je misais beaucoup sur le système solaire KZ, de notre plus proche Galaxie.

— Je suis désolé, fit Antos en s'inclinant. Je me suis posé sur la planète Troisième. La vie y a sans doute existé, car certains vestiges ne trompent pas mais c'est aujourd'hui un monde froid, mort, recouvert d'une épaisse couche de glace. Les gaz de l'atmosphère sont réduits à l'état de cristaux. Bref, le système KZ s'est éteint. C'est ce qui guette aussi Hérédian.

Zaros VII s'approcha de la grande carte céleste. Il appuya sur un bouton. La carte s'illumina. Sur un fond noir, les étoiles scintillèrent. Le Gouverneur chercha le croisement des deux lignes K et Z.

Il secoua la tête, grave, pensif :

— Notre prospection ne fait que commencer. Je renonce à croire que nous sommes la seule race civilisée de l'Univers. D'autres peuples ont vécu avant nous. Il en vit certainement, mais les Galaxies sont si nombreuses que nous mettrons des générations avant de toutes les passer au crible. Voilà pourquoi j'envoie les cosmonefs vers des points précis, déjà étudiés sérieusement par nos astronomes et réunissant un grand nombre de connaissances.

Il soupira et s'assit à son bureau. Il compulsa un dossier et le montra à Antos :

— Voici tous les éléments recueillis sur la planète Troisième du système KZ. Des observations, des calculs, des recoupements, des analyses. Une énorme documentation. Et, en quelques instants, vous ruinez les espoirs de quatre générations, Antos !

— Je suis désolé, Gouverneur, répéta tristement le voyageur. Mais j'ai ramené de nombreux échantillons de roche. Il m'a fallu, pour cela, percer la glace recouvrant la planète et descendre à une certaine profondeur.

— Bien, opina Zaros VII. Nous examinerons cela demain. Vous devez être fatigué, Antos. Allez vous reposer.

Le pionnier s'inclina respectueusement. Il tourna les talons et disparut. Quand la porte se referma sur lui, quand le bruit de ses pas eut décré, le Gouverneur d'Aquatongas, la plus haute notabilité d'Enrutas, maître de la Science, revint vers la carte céleste encore illuminée. Il examina soigneusement le fourmillement des mondes. Puis il hocha la tête :

— Incontestablement, Hérédian s'achemine vers son déclin. Le jour arrivera, encore lointain, certes, où notre soleil refroidi ne contempera plus qu'un cortège de planètes sans vie. Car notre civilisation aura disparu, entraînée dans le néant. Le froid absolu nous décimera. Alors, pourquoi la planète Troisième du Soleil KZ de la nomenclature céleste, ne graviterait-elle pas autour d'une étoile glacée ? Depuis fort longtemps, nos astronomes notaient le déclin de KZ. Le million et demi d'années-lumière qui nous en sépare nous laissait l'illusion que KZ brillait toujours. En réalité, ce soleil est éteint depuis des siècles, bien que son éclat nous parvienne toujours.

Il compulsa à nouveau le volumineux dossier. Il vérifia rapidement certaines observations :

— Nos analyses spectrales ont décelé des explosions de type atomique sur la planète Troisième, du moins des agitations atmosphériques ressemblant aux protubérances solaires, signes incontestables d'une activité intelligente.

À l'extérieur, au-dessus de l'océan, la nuit étendait lentement ses griffes. L'atmosphère verdâtre virait au noir. Les détails s'estompaient. L'eau s'assombrissait. Dans Aquatongas, à dix mille mètres de profondeur, régnait une clarté perpétuelle, créée artificiellement. Mais le grand fond marin restait obscur. Des puissants projecteurs, à l'extérieur des murs, éclairaient la cité fantastique.

Des créatures vivaient sous des tonnes et des tonnes d'eau, sous une pression énorme. Ils vivaient dans une ville bâtie de leurs mains. On aurait cru que l'existence au grand jour leur faisait peur. Se terraient-ils pour échapper à un redoutable danger ?

*

* *

Zaros tenait un bout de roche à la main. Il l'examinait curieusement. Cet échantillon ressemblait à tous les échantillons de roche mais il provenait de la planète Troisième, du système KZ de la

Galaxie la plus proche, néanmoins à un million cinq cent mille années-lumière d'Hérédian.

Antos attendait patiemment. Il observait le Gouverneur et son adjoint, Polléus. Enfin, Zaros rendit l'échantillon au pionnier :

— Introduisez-le dans la machine, ordonna-t-il.

Le voyageur de l'espace s'exécuta. Il avait hâte, lui aussi, de connaître les scènes « enregistrées » par les roches de KZ, plus exactement gravées dans la structure cristalline du solide.

Il introduisit l'échantillon dans la tubulure d'une énorme machine, apparemment sans rouages, sans organes. Un ronronnement sourd naquit. Des forces considérables agitaient les charges positives mobiles se déplaçant au sein du cortège électronique du solide.

La lumière s'éteignit dans la salle. Antos, Polléus et Zaros s'assirent. Un écran se matérialisa sur le mur. Le reste s'opéra sans manipulation humaine.

Des parasites encombrèrent l'écran, comme au temps du cinéma muet. Puis la vision s'éclaircit car le cerveau de la machine assurait un réglage automatique. Des taches multicolores apparurent et, enfin, une image surgit.

Elle montra des cavaliers, vêtus d'uniformes noirs. Ils brandissaient des espèces de longs couteaux en les agitant au-dessus de leurs têtes. Ils fonçaient dans un nuage de poussière.

Zaros, Polléus et Antos voyaient pour la première fois des Terriens. La scène qui se déroulait sous leurs yeux était une fresque de la guerre de Sécession, aux États-Unis, en 1864. Les cavaliers nordistes chargeaient leurs rivaux sudistes mais l'enjeu du combat échappait naturellement aux Enrutasiens.

Déjà, la bataille s'effaçait. La roche, ou plutôt le fragment de roche, n'avait pu photographier la suite de l'épisode. Néanmoins, certaines vibrations lumineuses avaient pu se graver dans ce solide et les savants d'Aquatongas étaient parvenus, à l'issue d'inlassables efforts, de recherches extrêmement poussées, à concevoir un appareil capable de reproduire en images ces vibrations lumineuses, ou plutôt de les restituer.

Tout se passait au niveau de l'électron. Des forces électriques internes assuraient aux cristaux leur état solide. C'était une science et les savants d'Enrutas étaient passés maîtres dans l'art de la stéréotronique.

— J'ai prélevé ce fragment de roche, commenta Antos, sur un immense continent qui s'étend entre les deux pôles et se rétrécit en un isthme dans la région équatoriale. Naturellement, une épaisse couche de glace recouvrait ce continent, mais des analyses me permettent d'affirmer que cette terre, jadis, était très riche. Des sondages m'ont appris l'existence de cités enfouies dans le sol, à des profondeurs

variables, ce qui laisse supposer que les habitants, traqués par le froid, cherchèrent à se protéger dans les entrailles, de leur planète.

Antos avait rapporté un nombre incroyable de fragments de roche, prélevés à des endroits très différents. Plusieurs journées enrutasiennes ne suffiraient pas à dépouiller les multiples scènes de la vie terrestre captées par les solides.

Prodigieusement intéressés, Zaros et Polléus ne se lassaient pas du fantastique spectacle. Ils assistèrent à un autre épisode de la guerre de Sécession. Ils eurent de brefs aperçus de la guerre de 1914, de 1940. Les scènes se succédaient sans ordre chronologique, selon la fantaisie d'Antos qui introduisait les fragments de roche dans la machine.

C'est ainsi que surgirent du passé des fresques sans signification, sans cohésion. Les Enrutasiens eurent des visions brèves, fugitives, entrecoupées, d'une colossale civilisation, d'une activité intense, de cités, de machines. Tout cela mélangé, mêlé, brassé.

La lumière revint dans la salle de projection. Zaros se leva et se tourna vers Antos :

— Merci de votre concours. En quelques instants, nous ne pouvons évidemment pas retracer toute l'histoire de la planète Troisième du système KZ. Nos spécialistes devront opérer des recoupements, des raccords. Les images nécessiteront des examens approfondis, un classement scrupuleux, mais je ne doute pas que nos savants parviennent à tirer un film ordonné. Pour l'heure, d'autres problèmes me préoccupent. Nous devons penser à notre propre planète. Veuillez nous laisser, Antos.

Le pionnier se retira sans bruit, avec docilité. Zaros lui avait confié la mission de ramener des échantillons et des analyses de la planète Troisième, mais cette marque de confiance ne s'étendait pas plus loin. En aucun cas, Antos n'était invité à partager, comme Polléus par exemple, les secrets du Maître.

Le Gouverneur et son adjoint quittèrent la salle de projection où des fresques d'un autre âge, d'un monde maintenant mort, venait de revivre grâce à la prodigieuse machine capable d'extraire le passé des solides.

Ils réintégrèrent le bureau du Gouverneur dans lequel celui-ci travaillait une grande partie de la journée.

Zaros frôla un bouton, sur un clavier. Aussitôt un pan de mur perdit son opacité, devint transparent comme du verre. L'océan surgit par cette « fenêtre » sous-marine. Des algues dansèrent sous le faisceau des projecteurs extérieurs. Des poissons diversement colorés, bizarres, s'agitèrent, puis s'enfuirent. Un véhicule à chenilles apparut dans le champ de vision, soulevant le sable, et, longeant les murs de la cité, il fut absorbé par une tubulure.

Le Gouverneur contemplait cette scène familière, reposante. Ses

branchies pompaient l'air ambiant, verdâtre, cet air couleur de fond marin. Sa protubérance crânienne, organe de sensibilité, s'agita :

— Mes aïeux avaient raison. La planète Troisième, du système KZ, était jadis habitée par une race bipède intelligente, dont l'anatomie s'apparente à la nôtre.

— Pourquoi vous intéressez-vous autant à ce monde lointain ? demanda Polléus. Son histoire appartient au passé. Quelle importance offre-t-il à nos savants ?

— Aucune. Hérédian ne subit pas l'influence de ce monde. Un million et demi d'années-lumière nous en séparent et pourtant mes ancêtres, comme nos astronomes, ont consacré leur vie à cette planète. C'est que, à mesure que nos moyens d'investigation cosmique se développaient, une grande déception assombrissait le front de nos savants. L'Univers n'était pas aussi peuplé que nous le pensions. Seules, quelques rares planètes abritaient des civilisations. La plus proche de nous orbitait dans une autre Galaxie ! Songez donc, Polléus, que nous avons conçu nos vaisseaux interstellaires, aptes à se propulser hors du Temps normal, dans le but de contacter les humanités universelles. La désillusion que j'éprouve après le retour d'Antos m'affecte profondément.

— Vous saviez pourtant que KZ déclinait et que sa lumière nous parviendrait pendant des milliers d'années après son extinction.

— Je conservais l'espoir que les habitants de la planète Troisième auraient survécu à la sénilité de leur Soleil.

— D'autres problèmes autrement plus importants nous préoccupent, Gouverneur, rappela l'Adjoint.

— Vous avez raison, Polléus. La planète Troisième du système KZ ne constitue qu'une infime partie de nos activités et ne saurait éclipser la menace suspendue sur nos têtes... cette menace inéluctable, à long terme, qui guette tout système planétaire, et dont Antos nous a rapporté un des multiples échantillons : le déclin. Le déclin d'un Soleil qui, de jour en jour, se refroidit... Les plans du Grand Projet sont-ils prêts ?

— Ils sont prêts, affirma Polléus. Nos physiciens en ont terminé l'étude et une répétition à l'échelle infinitésimale a eu lieu. Elle a donné toute satisfaction. Nous n'attendons que votre ordre, Gouverneur.

Zaros contempla pensivement la « fenêtre » ouverte sur l'océan. Il admira la vie grouillante, palpitante des bas-fonds : les algues, les poissons, les microzoaires.

Il n'avait qu'un mot à dire, qu'une signature à apposer, et le Grand Projet verrait le jour. Mais quelle écrasante, quelle terrible responsabilité ! Le Grand Projet engageait l'existence de tout Aquatongas, de tout un peuple confiné dans une cité unique, de tous

les Enrutasiens. Il permettrait la survie, ou il libérerait la mort.

Le Maître réfléchit profondément. Il hésitait :

— Combien les calculatrices ont-elles donné de pourcentage d'échec ?

— Trente pour cent ! répondit l'Adjoint avec assurance, s'étant lui-même penché sur le problème de la survie.

— La catastrophe cosmique... Y avez-vous songé ?

— Négligeable. Le pourcentage, d'après les machines, n'excède pas trois pour cent. Cela ne saurait annuler le Grand Projet.

— Sans doute acquiesça Zaros. Mais il pourrait être différé. Rien ne presse encore. Ne vaudrait-il pas mieux augmenter nos chances en vérifiant certains calculs, en modifiant certaines équations ? J'ai crainte que le problème ne soit pas assez mûr.

Polléus insista :

— J'ai rassemblé tous les éléments techniques du Grand Projet. Vous connaissez ma compétence, Gouverneur. J'affirme que notre science, dans ce domaine, est parvenue à un point culminant. Nos physiciens n'envisagent pas d'autres méthodes immédiates. Or, Hérédian décline. Il se meurt. Si nous différons le Grand Projet, nous risquons, en cas d'échec, de nous trouver brutalement désarmés devant le Temps, car il nous faudrait réviser toute notre conception. Vous n'ignorez rien de la complexité du problème. Tandis que si le Projet voyait le jour dans les prochaines semaines, nous pourrions travailler sans être bousculés à un second essai. Il faudra peut-être une ou deux générations pour réaliser cette seconde tentative.

Ce délai convainquit le Gouverneur. Il referma la fenêtre sur la mer et le décor aquatique s'estompa.

— C'est bon, Pollens. Vous êtes un conseiller remarquable, par votre clairvoyance. Je vous avais confié la réalisation du Grand Projet et je constate que vous l'avez menée à bien en un minimum de temps. Notre monde se trouve devant une cruelle alternative. La mort, comme la survie, peut jaillir de nos éprouvettes. Je pense que la survie l'emportera sur la mort, car j'ai confiance en nos physiciens. De toute manière, la lente agonie de notre planète, pétrifiée par le froid, cette perspective épouvantable qui a guetté tant de mondes, notamment la planète Troisième du système KZ, doit exorciser en nous la peur d'une catastrophe consécutive au Grand Projet.

— Si vous le voulez, Gouverneur, concéda l'Adjoint, nos cosmonefs peuvent transporter les citoyens d'Aquatongas sur un autre système planétaire pendant l'exécution du Grand Projet. Resteraient sur Enrutas uniquement les physiciens chargés de la mise en orbite.

— Inutile, Polléus. Vous savez très bien qu'aucun système planétaire, dans l'Univers, ne pourrait nous accueillir. Aucun monde ne possède la même atmosphère qu'Enrutas. Certes, nous circulons

dans le vide interstellaire, nous visitons des mondes pestilentiels, torrides, glacés, nous bravons des espaces sans pesanteur, sans gravitation, mais nous le faisons grâce à des moyens artificiels. Concevons-nous une existence perpétuelle sous un scaphandre ? Autant la mort. Si Aquatongas disparaissait, si Enrutas sombrait dans le néant, nous n'aurions alors plus aucune raison de survivre. Ainsi périssent les humanités clouées à leur planète, comme des martyrs. Seules, leur science, leur intelligence, peuvent les sauver.

Zaros, résolu, s'assit à son bureau :

— Apportez-moi le dossier du Grand Projet, Polléus. Je vais le signer. Il contient nos espoirs, nos espérances. Tous les citoyens d'Aquatongas assisteront, sur les écrans, à sa réalisation. Ils vivront le triomphe de notre Science. Ou alors son échec. Ou encore la fin de notre monde.

Les yeux globuleux de l'Adjoint étincelèrent de joie. Il avait gagné la cause du Grand Projet. Il ouvrit un tiroir, en tira un classeur, puis une bobine d'enregistrement. De ses doigts palmés, il extirpa quelques centimètres du micro-film.

Il le présenta au Gouverneur. L'ère de la survie s'ouvrait pour Enrutas.

*

* *

Tous les écrans d'Aquatongas représentaient la même image : une vision d'Hérédian. C'était une boule minable, fatiguée, anémiée, en suspension dans un espace sans cesse refroidi. Son éclat se ternissait à mesure que ses colossales contractions amenuisaient son diamètre. Un soleil qui se contractait pour libérer de la chaleur s'acheminait à grands pas vers la sérénité. Du bleu de sa naissance, Hérédian était passé au blanc, puis au rouge, puis à l'orange. Maintenant, il agonisait dans des spasmes désespérés, inutiles. La mort le guettait.

Les Enrutasiens, créatures intelligentes, ne l'ignoraient pas. La mort d'Hérédian, c'était la mort d'Enrutas. Aussi les savants avaient-ils conçu le Grand Projet.

Le moment était arrivé. Aquatongas avait été prévenue vingt-quatre heures à l'avance. Ses habitants vivaient dans une fièvre intense, une angoisse indescriptible. Les paris s'échangeaient. C'était la réussite, l'échec, ou la fin.

La cité gardait apparemment son calme, sa sérénité. On ne décelait aucun symptôme d'épouvante, d'alarme. Les esprits restaient muets. La confiance aux physiciens faisait tache d'huile. Au seuil de la survie ou de la mort, les Enrutasiens affichaient un sang-froid admirable. Seuls les cœurs tremblaient.

L'heure H approchait. Dans les laboratoires, les savants étaient à

leur poste. Zaros et Polléus, de leur bureau, dirigeaient les opérations. Des contacteurs phoniques les reliaient avec l'ensemble des services intéressés.

— Placez le cosmonef en orbite ! ordonna le Gouverneur.

Aussitôt, le champ de vision des écrans téléviseurs se déplaça. Il montra un véhicule spatial, jaillissant d'une tubulure d'Aquatongas.

Les techniciens surveillaient scrupuleusement l'opération. La nef, énorme, puissante, contenait un appareillage spécial dont la mise au point avait demandé des années de labeur. Les cerveaux électroniques guidaient la fusée vers l'espace.

Monstre sous-marin, le véhicule surgit de l'eau, s'ébroua, et s'élança dans l'atmosphère. Il se plaça en orbite à un million de kilomètres.

Zaros VII observait le bolide tournoyant dans le vide, encerclant Enrutas d'une orbite menaçante. Au même moment, groupés autour des écrans, les dix mille habitants d'Aquatongas haletaient d'émotion.

Les nerfs étaient tendus à l'excès. Enrutas vivait sans doute l'une des pages les plus spectaculaires de son histoire, en tous cas lourde de conséquences pour son avenir.

Le cosmonef tournait inlassablement, gravitait à en donner le vertige. Jamais Zaros VII – et même ses prédécesseurs – n'avait eu à prendre une telle responsabilité. Pourtant, une décision s'imposait.

Grave, solennel, le Gouverneur se pencha sur un interphone surmonté d'un écran.

— Libérez l'énergie ! annonça-t-il, pesant ses mots.

Le signal était donné. Plus rien, dès lors, ne pouvait stopper le Grand Projet. La voix de Zaros résonna, amplifiée, dans la vaste salle, bourrée d'appareils, où les techniciens, savants et physiciens, immobiles, figés devant les tables de contrôle, attendaient l'heure H.

Prévenus, les habitants d'Aquatongas placèrent un écran polarisateur devant leurs yeux. Tous avaient entendu le Gouverneur prononcer l'ordre d'exécution du Projet. Quelques secondes seulement s'écouleraient avant l'expérience.

Brusquement, une monstrueuse, une éblouissante, une fulgurante lueur embrasa les champs visuels. Sans les verres protecteurs, les yeux eussent été brûlés. Le cosmonef en orbite fut littéralement noyé dans l'explosion atomique. Une énergie incroyable, colossale, se libéra dans l'espace.

Les thermotests notèrent une température de cinquante millions de degrés au point d'impact. De puissants champs magnétiques, automatiquement mis en action, emprisonnèrent les particules électrisées nées de la dissociation des atomes et s'opposèrent à leur évaison. La pression interne s'éleva à plus de cinq cents atmosphères.

Les dix mille bouches d'Aquatongas accueillirent par un même cri d'enthousiasme la naissance de ce soleil artificiel dont l'éclat noyait le

terne Hérédian. Incontestablement, le Grand Projet s'était soldé par un succès. Une colossale énergie thermique, captive des champs magnétiques, fournirait à Enrutas la lumière et la chaleur. Déjà, les thermotests indiquaient une élévation de température à la surface du sol.

Mais les savants, en créant ce Soleil, ne visaient pas tellement à accroître la température extérieure, ni la luminosité. Ils cherchaient surtout à maintenir une certaine chaleur à la surface d'Enrutas, de façon à éviter le refroidissement progressif, inéluctable, de la planète. En somme, il s'agissait de pallier la déficience d'Hérédian, sans pour autant redonner à cette étoile sa splendeur passée.

— Les ondes de choc ne nous sont pas encore parvenues, nota Zaros VII. Le destin de notre monde n'est pas encore joué. Si Enrutas sort de son orbite, vous n'ignorez pas ce qui se passera.

— Certainement, opina Polléus. J'ai confiance dans les ondes de soutien que nous avons tendues autour de notre globe. Elles doivent contrebalancer les effets de l'explosion non libérée.

Des minutes, épouvantablement longues, rongées d'inquiétude, s'ajoutèrent. Puis les ondes de choc atteignirent Enrutas. La planète frémit, comme secouée par un tremblement de terre gigantesque. Aquatongas vibra. Les lumières vacillèrent. Les formidables parois métalliques enrobant la cité, capables de résister à d'énormes pressions, oscillèrent. Un vent de panique souffla sur les dix mille âmes de la ville sous-marine.

Les forces de soutien encaissèrent magnifiquement le choc monstrueux. Mais le tremblement à l'échelle planétaire n'eut pas de conséquences désastreuses. Les secousses s'espacèrent. Puis le calme revint. L'orage cosmique était passé.

— Nous avons réussi ! exulta Polléus. Nous avons assisté au triomphe de notre Science. Nous sommes assurés de survivre, car lorsque l'énergie du soleil artificiel, malgré les champs magnétiques, se sera consommée – et cela demandera des siècles –, nous libérerons un second soleil, et ainsi de suite. Alors que toutes les autres planètes de notre système orbiteront dans une atmosphère glacée, alors qu'Hérédian ne sera plus qu'une étoile éteinte, Enrutas puisera sa chaleur et sa lumière dans la magnifique, spectaculaire création de ses savants.

— Je sais, opina Zaros. Les difficultés ne consistaient pas à libérer de l'énergie à un million de kilomètres, mais bien à emprisonner les particules électrisées, à les conserver dans un espace réduit, ceci en orbite autour d'Enrutas. Toutes ces conditions, tous ces facteurs de succès, ont été patiemment réunis dans nos laboratoires. Ce que, depuis déjà des siècles, nous avons réussi dans des bouteilles magnétiques, nous devons le reproduire à une échelle beaucoup plus

vaste. Un essai infructueux pouvait précipiter notre monde dans un chaos cosmique. Il a fallu inventer les ondes de soutien...

— Nous avons triomphé ! répéta Polléus, le regard étincelant. Nos savants ont assuré l'avenir d'Enrutas. Le froid régressera. Nous ne subirons pas le sort des habitants de la planète Troisième, du système KZ. Le soleil atomique qui brille dans notre ciel constitue le symbole de notre puissance.

L'Adjoint, exalté, vanta les mérites de la science enrutasienne. La réussite du Grand Projet rejaillissait sur lui puisque la responsabilité du soleil artificiel lui incombait. Il avait participé aux études préliminaires ; il avait assemblé, vérifié, organisé les différents travaux. Il avait assisté à la répétition générale de l'expérience, à l'échelle infinitésimale.

Zaros montrait moins d'enthousiasme. D'autres problèmes déjà, préoccupaient son prodigieux cerveau. Les Enrutasiens vivaient six fois plus longtemps que les Terriens. C'est-à-dire que dans une existence enrutasienne, pas mal d'événements se déroulaient.

Le Gouverneur, Maître suprême, assumait toute la responsabilité d'Aquatongas. Certes, il se déchargeait de certaines besognes qu'il confiait à son Adjoint, mais la réalisation du Grand Projet n'en avait pas moins altéré profondément une créature aussi consciencieuse que Zaros VII, soucieux du bien-être de son peuple.

Le Maître régnait sur dix mille sujets. C'était peu, et c'était beaucoup. La longévité extraordinaire des Enrutasiens avait amené les dirigeants de la planète à prendre des décisions draconiennes, notamment dans le contrôle des naissances. Sinon la surpopulation eût aggravé les difficultés d'existence, de plus en plus rigoureuses à mesure qu'Hérédian vieillissait. Bref, il naissait autant de gens qu'il en mourait. Ce facteur d'équilibre avait permis aux Enrutasiens de se terrer dans les profondeurs océaniques, car ils vivaient exclusivement de la mer.

Zaros VII veillait donc sur son peuple avec une sollicitude toute paternelle. On le respectait dans Aquatongas. On le vénérait. On l'admirait. On le citait en exemple.

La Science accaparait le Maître. Le Grand Projet, un autre Grand Projet germait en lui, couvait. Les énormes progrès de la stéréotronique lui donnaient des espérances. Ce nouveau problème, pourtant, n'intéressait pas spécialement le bonheur et la prospérité du peuple.

Il s'en ouvrit franchement à son Adjoint. Ce dernier l'écouta avec une extrême attention et, à mesure que le Maître parlait, à mesure que se développait le plan de travail, Polléus agitait de plus en plus sa protubérance charnue surmontée de son antenne, signe d'une stupéfaction sans borne.

Car Polléus était stupéfait. C'était pourtant un savant. Mais jamais il n'aurait conçu un projet semblable à celui développé par Zaros. Cela dépassait les limites de la Science.

— Mais, Gouverneur, balbutia l'Adjoint véritablement affolé dans l'état actuel de nos travaux, un tel projet ne peut voir le jour avant longtemps.

— Erreur, Polléus. J'ai travaillé en secret sur ce problème. Personne, autre que moi, n'était au courant. J'ai construit la machine dont je viens de vous parler. J'ignore encore si elle fonctionnera. Mais tous les espoirs me sont permis.

— Alors, Gouverneur, avoua l'Adjoint fasciné par la grandeur de la besogne, si vous réussissez vraiment, malgré les difficultés incroyables, alors la Science enrutasienne sera parvenue à un tel stade de perfection que nous pourrons la considérer comme la première de l'Univers.

Une telle affirmation, dans la bouche d'une créature aussi avisée que Polléus, ne manquait pas d'impressionner et prenait toute sa signification. Quel était le nouveau, le prodigieux, le fantastique projet conçu par le Maître ? Car, selon Polléus, la création du soleil artificiel faisait pâle figure à côté de l'expérience qui s'annonçait...

CHAPITRE II

Polléus observait l'énorme machine. Il était fasciné. Certes, il savait que l'intelligence du Maître dépassait celle du plus érudit des Enrutasiens. Il savait que les connaissances de Zaros s'étendaient dans tous les domaines de la Science. Mais jamais il n'aurait soupçonné l'existence de la Machine.

Pourtant, elle était là, rutilante, toute neuve, étonnante de complexité, mystérieuse. Elle occupait le centre d'un local important où personne jusqu'à présent, n'avait eu le droit de pénétrer.

Zaros VII contemplait avec satisfaction, avec fierté même, la stupéfaction de son Adjoint.

— Alors, Polléus, votre scepticisme s'est-il dissipé ?

— Je n'ai jamais vu une semblable machine, Gouverneur.

— Évidemment. C'est la première du genre. Si elle fonctionne selon mes prévisions, alors les barrières du passé n'existeront plus.

Polléus hésita à poser une question qui lui tenait à cœur. Il observa quelques secondes de silence puis se décida :

— Avez-vous déjà tenté des expériences avec la Machine ?

— Jamais, répondit Zaros VII. Rien ne m'en empêchait, d'autant plus que la tentative ne mettait pas en péril l'existence d'Aquatongas. Mais avais-je le droit de me livrer à une expérience d'une telle ampleur sans en informer mes proches collaborateurs ? Je l'avoue. Ma tentation fut grande. Je sus résister, comme je sus me taire alors que j'édifiais en secret la Machine.

— Vous êtes le Maître, s'empressa de remarquer l'Adjoint, et votre rang ne vous oblige pas à partager avec vos collaborateurs le fruit de vos travaux personnels.

— Je sais, opina le Gouverneur, s'approchant lentement de l'appareil monstrueux. Mais je vous estime beaucoup, Polléus. Vous assisterez avec moi à la première tentative.

— C'est vraiment trop d'honneur. Je vous en sais un gré infini.

Les yeux brillants, Zaros palpait avec amour la Machine fabuleuse née du génie de son cerveau, assemblée pièce par pièce. Il désigna un grand écran biconvexe :

— Ici, apparaîtront les images du passé.

Il fit le tour de l'appareil compliqué, aux multiples électrodes, aux tubes à vide, aux rhéostats, aux foyers lenticulaires, aux antennes paraboliques. Puis, prenant son adjoint par le bras, il l'entraîna hors de la salle :

— Venez, Polléus. Nous allons examiner le film mis au point par nos

spécialistes et qui retrace l'histoire – tout au moins une partie – de la planète Troisième du système KZ.

*
* *

La nuit enveloppait Enrutas. Dans Aquatongas brillant de toutes ses lumières, les habitants, peu à peu, sombraient dans le sommeil. Inconscients de ce qui se déroulait à quelques pas d'eux, ils songeaient uniquement au repos, après une journée habituelle de labeur.

Ils avaient rempli leur besogne quotidienne. Ils avaient quitté les laboratoires sous-marins, abandonné les études en cours, remis au lendemain l'extraction et le traitement du plancton, ou l'irradiation des algues nutritives. Seuls, les Enrutasiens affectés aux services de sécurité – encore étaient-ils peu nombreux du fait d'une complète automation – restaient à leurs postes. Les autres, retirés dans leurs appartements particuliers, se relaxaient pour la nuit.

Aquatongas, apparemment, vivait donc une journée comme les autres. En réalité, l'heure H de Zaros VII approchait. Il ne s'agissait plus de lancer un soleil atomique dans l'espace, mais de réaliser une performance autrement audacieuse.

Dans la vaste salle secrète, où des heures, des jours, des mois, le Maître avait travaillé d'arrache-pied, alignant des formules et des équations, donnant en pâture aux calculatrices électroniques des problèmes impensables, dans cette salle, disons-nous, brillamment illuminée, trois Enrutasiens se préparaient à la plus fantastique expérience.

Trois : Zaros VII, Polléus et Antos.

— Je vous ai invité, disait le Gouverneur au pionnier, parce que plus qu'un autre, vous connaissez la planète Troisième du système KZ. Vous avez atterri sur ce monde mort, éteint. Vous avez ramené des échantillons de roche, glanés aux quatre coins de ce globe durci par le froid. La stéréotronique nous a permis de restituer des scènes du passé, donc de connaître approximativement l'histoire de la planète Troisième. Naturellement, des « trous » subsistent. Des lacunes de plusieurs siècles séparent les différentes images. Ces lacunes, je compte les combler grâce à la machine que j'ai conçue. Antos s'inclina profondément, avec respect :

— Si vous réussissez, Gouverneur, vous serez le cerveau le plus génial de la Galaxie et, peut-être, de l'Univers.

— Merci, Antos, de vos bonnes paroles. Vous êtes un serviteur fidèle. C'est pour vous récompenser que je vous autorise à assister à l'expérience. La porte de la salle est obturée. Toutes les communications phoniques et visuelles sont coupées avec le reste d'Aquatongas. Nous sommes isolés. Je cours peut-être à un échec mais

de toute manière, mes amis, je vous demande la discrétion la plus absolue. Naturellement, je ne différerai pas indéfiniment la divulgation de l'expérience, car les Enrutasiens ont le droit de savoir. Mais je ne juge pas encore le moment favorable.

— Notre discrétion, totale et inconditionnée, vous est acquise, Gouverneur ! acquiesça Polléus d'une voix grave.

— Très bien, fit Zaros satisfait. Nous allons commencer. Donnez-moi le premier échantillon de roche, Antos.

Le pionnier, ému, tremblant, s'approcha du Maître et tendit le fragment minéral, qui n'était autre qu'un morceau de granit. Zaros s'en saisit et le jeta dans un orifice, ouvert dans la machine. Une tubulure absorba le solide et aussitôt, des voyants multicolores s'allumèrent, des filaments rougirent, des étincelles claquèrent au sommet des électrodes, des lueurs suspectes naquirent dans les tubes à vide. Bref, la Machine s'anima d'un ronronnement étrange.

Zaros s'immobilisa devant un tableau de contrôle. Puis il désigna l'écran biconvexe. Des images y défilaient. C'étaient encore un épisode de la guerre de Sécession, aux États-Unis, « photographié » par le morceau de granit, des millénaires auparavant.

Le Maître tourna un bouton. Aussitôt l'image se figea. Elle montrait un officier nordiste, seul, marchant dans le désert. Il se dirigeait visiblement vers un piton rocheux dans l'espoir, sans doute, de surprendre des éléments sudistes. À moins, qu'épargné par la bataille, il tentât de regagner son camp.

Cela, du reste, avait bien peu d'importance pour Zaros. Celui-ci manipula un autre bouton. L'image grossit, se précisa, se figea sur l'écran. L'officier nordiste demeura immobile, pétrifié. On discernait parfaitement les traits de son visage basané. Il était jeune, la lèvre supérieure ourlée d'une moustache brune, fine. Un écusson argenté brillait à son chapeau. Ses vêtements trahissaient une longue marche dans la poussière du désert. Ses bottes étaient maculées de boue.

L'homme transpirait. Sur l'écran, ses gouttes de sueur ressemblaient à de minuscules cristaux de glace. La netteté de l'image était telle que l'officier semblait réellement présent dans la salle d'Aquatongas. Pourtant, ce Terrien d'une autre époque était mort depuis des milliers d'années. Il « revivait » grâce à la science prodigieuse des Enrutasiens.

Zaros se tourna vers ses compagnons.

— Tout va commencer, maintenant, annonça-t-il en enfonçant résolument un contacteur.

La machine ronronnait féroce. Elle s'illumina de mauve, de violet. Le claquement sec des longues étincelles, s'enroulant autour des pivots, couvrait le lancinant bourdonnement. De nouveaux organes, jusque-là inanimés, entrèrent en mouvement.

L'appareil conçu par le Maître ressemblait à une ruche en

ébullition. Polléus et Antos, pétrifiés, n'osaient s'en approcher. Ils contemplaient le spectacle et ils se demandaient avec angoisse si la libération brutale d'une telle quantité d'énergie n'allait pas pulvériser Aquatongas.

Mais Zaros restait impassible, sûr de lui. Il contrôlait les écrans où zigzaguaient des lignes bizarres, capricieuses, colorées. Il observait les compteurs gradués sur lesquels couraient des aiguilles affolées.

Il savait que l'expérience prendrait un certain temps. Aussi s'assura-t-il du bon fonctionnement de la machine. Puis, quittant son poste de contrôle, il entraîna ses compagnons dans le fond de la salle, loin du bruit.

Il s'assit dans un large fauteuil :

— J'ai déclenché des forces colossales. Les solides sont composés de cristaux, eux-mêmes composés d'atomes. Des énergies assurent leur cohésion parfaite. Des charges positives se déplacent au sein du cortège électronique. Or, de quoi est composée une image ? De vibrations lumineuses. Ce sont encore des vibrations qui composent les cellules vivantes. Des charges positives circulent également dans nos corps, maintiennent l'harmonie de nos atomes et évitent leur dissociation. Que se passe-t-il dans la machine que j'ai conçue ? Les impulsions et les vibrations, captées par les solides, se matérialisent, c'est-à-dire se reconvertissent en matière organique. Nous assistons à l'opération inverse qui a permis aux roches de photographier les images du passé.

— Mais, objecta Antos, la créature que vous tentez de matérialiser est morte depuis des milliers d'années.

— Et alors ? rétorqua Zaros. La mort ne constitue qu'un « état » dans le processus biologique. Notre science est parvenue à un tel stade de perfection que nous pouvons « dédoubler » nos enveloppes charnelles. Les forces, les vibrations d'un organisme vivant, constituent l'élément, le facteur de l'activité. Sans elle, nos corps ne seraient qu'une chrysalide inanimée. Les solides captent les forces, les vibrations. À partir de forces, de vibrations, il s'agissait de reconstituer la matière. C'est ce que la machine tente de faire actuellement. Tous les solides regorgent de vibrations. Il fallait être assez audacieux pour s'attaquer au problème.

Une lueur d'admiration brilla dans les yeux de Polléus :

— Vous avez assumé seul cette prodigieuse besogne ?

— Franchement, non, reconnut le Gouverneur. Déjà, mon grand-père s'était attaqué à cette tâche, puis mon père a repris le flambeau. Vous voyez que les données du problème de la biostéréotronique étaient posées depuis longtemps. Il aura fallu trois générations pour les résoudre. J'ai commencé à espérer le jour où nous avons découvert le moyen d'extraire le passé des solides. Il ne restait plus qu'à mettre

au point un reconvertisseur de matière.

— Que deviendra l'échantillon placé dans la machine ? interrogea Antos profondément intrigué ?

— Il sera totalement désintégré. Les forces électroniques circulant dans ses cristaux auront été absorbées et reconverties en matière. Naturellement, il existe des quantités de forces au sein des solides. Dans l'expérience présente, seules les vibrations lumineuses du Terrien seront reconverties.

Polléus se leva. Il marcha vers la machine. Il observa l'écran biconvexe. L'image de l'officier nordiste perdait lentement de sa consistance, se dématérialisait.

— Êtes-vous certain, Gouverneur, que le corps de ce Terrien ne sera pas exclusivement constitué d'électrons purs ?

— C'est ce qui, logiquement, devrait se passer, révéla Zaros, se levant à son tour. La transformation en électrons purs n'est qu'un stade évolutif vers la matière organique. Or, la machine est capable de transformer des électrons purs en matière. J'espère, Polléus, que vous ne doutez plus maintenant du succès.

— Je m'incline, Maître, devant les prodigieuses réalisations de votre cerveau. Vous avez bousculé tous les obstacles et votre machine constitue une somme inégalable d'efforts, de labeur. Dans la hiérarchie scientifique, vous devenez incontestablement le premier.

Si le compliment flatta l'orgueil de Zaros VII, ce dernier n'en laissa rien paraître. Il invita ses compagnons à se rapprocher de la machine. Sur l'écran, le Terrien n'était plus visible. Mais Polléus et Antos savaient qu'une masse d'électrons purs restait prisonnière d'un puissant magnétisme et se transformerait en matière vivante sous l'impulsion de forces domestiquées par le génie d'un savant.

*

* *

Dans une immense éprouvette renversée, à la taille d'un humain, un corps se dessinait. Il était lumineux. On devinait sa forme humanoïde mais au stade actuel, il manquait totalement de consistance. Il n'était qu'une monstrueuse masse d'énergie capturée par des champs magnétiques et qui pouvait se volatiliser selon le bon vouloir de Zaros.

— Des électrons purs ! s'extasiait Polléus, contemplant le spectacle hallucinant.

— Oui, confirma le Maître. Toute l'énergie bioélectronique du Terrien et que ma machine va convertir en matière, à l'issue d'opérations successives et extrêmement complexes. Une masse d'énergie, de vibrations, extraites de la roche gorgée d'impulsions lumineuses.

Devant le tableau de contrôle, Zaros VII se redressa de toute sa

taille. Il apparut plus grand qu'il n'était en réalité et une bouffée de fierté le secoua. Sa peau argentée vira au grisâtre. Ses yeux globuleux se dilatèrent. Son excroissance charnue, au sommet de son crâne chauve, s'agita frénétiquement.

Il poussa une pédale. Dans la gigantesque éprouvette renversée, un orage magnétique, d'une extrême violence, mais aussi d'une magnifique beauté, se déclencha. Des particules électrisées bombardèrent les électrons purs. Des substances chimiques provoquèrent des réactions violentes.

— Nous assistons à la dernière phase, annonça le Gouverneur. Avant que les Enrutasiens ne retournent à leur labeur quotidien, l'habitant de KZ se sera matérialisé.

Maintenant, un bruit infernal agitait la machine. Tous les organes fonctionnaient à plein rendement. Dans l'énorme éprouvette, le spectacle tenait de la magie. Le corps de l'officier nordiste perdait lentement de sa luminosité. Il se façonnait. Ses formes apparaissaient plus nettement. Des détails surgissaient. Les électrons purs se transformaient en matière.

Le squelette, le système nerveux, circulatoire, se dessinèrent au milieu des étincelles fulgurantes. C'était quelque chose de fantastique et il fallait posséder un stade scientifique prodigieusement développé pour réussir une semblable expérience.

À mesure que le Terrien émergeait du néant, se « recréait » élément par élément, Antos et Polléus ne cessaient de crier leur admiration. Oui le soleil atomique mis en orbite autour d'Enrutas faisait vraiment pâle figure à côté de cette monumentale tentative !

Quand Zaros, enfin, jugea le moment opportun, il stoppa la machine. Le ronronnement décrut, s'éteignit. Les étincelles se tarirent. Les voyants multicolores noircirent. La salle retomba dans le silence.

Le Terrien restait figé, immobile, dans l'éprouvette translucide. Il avait les yeux clos. Il s'était matérialisé mais il semblait un cadavre.

Polléus s'inquiéta de cette immobilité :

— L'habitant de la planète Troisième du système KZ ne bouge pas. N'auriez-vous pas réussi à le ramener à la vie ?

Le Maître sourit :

— Tranquillisez-vous, Polléus. L'inertie de cette créature, extraite du passé, n'est qu'apparente. Une énergie couve en elle mais elle ne se manifeste pas encore. Il faut un certain temps d'adaptation. Des stimulateurs biologiques bombardent le corps de l'extra-Enrutasien. Des rayons cosmiques le traversent sans cesse. Enfin, vous oubliez un détail essentiel. Son absence équivaldrait à la mort certaine du sujet.

— Quel est ce détail, qui, je l'avoue, m'échappe totalement ? interrogea l'Adjoint.

— La planète Troisième du système KZ, avant son complet

refroidissement, possédait une atmosphère bien particulière que nos examens spectroscopiques ont depuis longtemps identifiée. Les analyses ramenées par Antos nous ont confirmé que la planète Troisième était entourée d'une atmosphère composée en majeure partie d'azote et d'oxygène, gaz que l'on ne trouve pas dans notre propre atmosphère. En conséquence, un habitant de cette planète, brusquement transporté sur Enrutas, périrait asphyxié.

— Je comprends, maintenant ! s'exclama Polléus. L'homme de KZ a besoin d'oxygène et d'azote pour vivre. Vous êtes en train de lui en fabriquer.

— Exactement ! L'intérieur de la capsule transparente s'emplit lentement d'un air analogue à celui qui jadis enveloppait la planète Troisième.

— Je crois que l'homme de KZ a bougé ! interrompit soudain Antos, se précipitant vers la machine.

Les trois Enrutasiens s'approchèrent de la grande éprouvette. Effectivement, le Terrien remuait faiblement, comme une créature reprenant conscience après une perte prolongée de connaissance. Il regardait autour de lui avec surprise, avec étonnement, avec effarement aussi.

Il aperçut les Enrutasiens et leur vue l'épouvanta. Il se rua contre la paroi de verre et chercha à l'enfoncer. Fort heureusement l'éprouvette était façonnée dans une substance extrêmement résistante. L'officier nordiste comprit rapidement son impuissance et se résigna.

Il s'adossa au mur translucide de sa prison et passa une main égarée sur son front. Que lui arrivait-il ? Où se trouvait-il ? Pourquoi était-il prisonnier ? Il articula quelques mots.

Ces mots, les Enrutasiens les perçurent, grâce à un microphone dissimulé dans l'éprouvette. Naturellement, ils n'en comprirent absolument pas le sens.

— Les habitants de la planète Troisième possèdent un organe de la parole, affirma Zaros. Comme nous, ils communiquent entre eux avec des mots, un langage. Je vais ordonner que l'on construise un traducteur électronique, dans les délais les plus brefs. Il nous permettra de converser avec l'habitant de la planète Troisième.

Polléus souleva une question qu'il jugeait primordiale :

— Tout organisme vivant doit se nourrir. Comment allez-vous alimenter l'homme de KZ ?

— Avec du plancton et des algues nutritives. Il possède les mêmes organes d'assimilation que nous. Son anatomie ressemble à la nôtre, hormis quelques détails. Il se classe dans la catégorie des humanoïdes. Nous n'aurons donc aucune difficulté à l'alimenter.

— Vous comptez donc sur lui pour combler les lacunes de l'histoire de la planète Troisième ?

— Sur lui... et sur d'autres de ses semblables ! affirma le Maître, énigmatique. Il est certain que cet homme ne pourra me compter l'histoire entière de sa planète. Il ne connaît que son époque. Il me faudra donc extraire du passé d'autres créatures analogues, à des époques très différentes. Ainsi apprendrai-je des détails, qui, en les ajoutant, en les raccordant, me donneront une idée à peu près complète de la vie des hommes de KZ.

Zaros observa un écran minuscule où zigzaguaient des lignes lumineuses, sur un fond rosé. Il étudia soigneusement la courbure des lignes, leur amplitude, leur coloration.

Il hocha la tête :

— Hum ! Le sondeur psychologique indique que l'extra-Enrutasiens, tiré du passé, possède une espèce de « trou » dans la mémoire. C'est-à-dire que certains détails de sa vie lui échappent. Il se souvient de son époque mais ses souvenirs s'arrêtent au moment où le solide a enregistré la scène d'où nous l'avons extrait. De ce fait, son bagage scientifique s'en trouve considérablement allégé.

Il poussa un bouton. L'écran du sondeur psychologique s'éteignit. Le Gouverneur entraîna ses deux compagnons vers la porte du laboratoire.

— Venez. Diverses besognes nous attendent. Il convient d'alimenter l'homme de KZ en plancton et en algues nutritives. Il faut hâter la construction d'un traducteur linguistique, si nous voulons converser avec cette créature. Enfin, il reste à sélectionner les époques adéquates, dans le film relatif à la planète Troisième, de façon à compléter brillamment notre étude approfondie sur la civilisation de notre plus proche Galaxie.

Silencieux, les trois Enrutasiens quittèrent, la vaste salle. Avant de sortir, ils se retournèrent. Ils aperçurent le Terrien dans sa prison translucide.

*

* *

Polléus montra une petite boîte métallique qu'il portait en sautoir. Elle était scintillante, de forme carrée.

— Voici le traducteur mis au point par nos spécialistes. Le psycho-sondeur a fouillé la mémoire de l'extra-Enrutasiens et en a extrait les rudiments de son langage. Ces embryons nous ont permis de construire cet appareil où les échanges s'effectuent à partir de l'électron. C'est une nouvelle victoire de la stérétique.

— Très bien, apprécia Zaros, palpant le traducteur. Nous pourrions donc converser avec les descendants de la planète Troisième. Avez-vous des nouvelles du scaphandre isothermique adapté pour l'homme de KZ ?

— Oui. Les techniciens achèvent son exécution. Je reviens du labo. Le scaphandre est pratiquement terminé. Son alimentation en oxygène et en azote est assurée pour un temps illimité. Je vous précise, Gouverneur, que nous n'avons eu aucune difficulté à créer cette combinaison étanche. Nous utilisons depuis longtemps, pour nos déplacements spatiaux des vêtements analogues. Il s'agissait surtout de pourvoir le scaphandre en air respirable pour un habitant de KZ.

Le Maître s'assit à son bureau. D'un tiroir, il extirpa trois grands clichés en couleurs. Les trois photos représentaient des Terriens. L'un d'eux, cependant, de taille plus petite, était une femme.

Zaros contempla longuement cette dernière. Il la désigna à son Adjoint :

— C'est une femme de KZ. Appréciez sa beauté, d'un autre genre que les Enrutasiennes, avouez-le. Ces descendants d'une civilisation jadis brillante, aujourd'hui ensevelie sous des tonnes de glace, sont étonnants. Je crois que nos connaissances sur les humanités de l'Univers vont considérablement se développer.

Il admira l'un des clichés. Il représentait un homme vêtu d'un complet sombre. Sa cravate noire tranchait sur sa chemise blanche. Il possédait des traits énergiques, fins. Il ne dépassait pas une trentaine d'années.

— Vous pourriez, Polléus, à l'habillement de ces créatures. L'image nous donne un modèle parfait de leurs vêtements. Tâchez de les équiper d'habits de leurs époques respectives.

L'Adjoint s'inclina :

— Nos tailleurs sont à l'œuvre. Ils ont dessiné des esquisses analogues aux originaux. Les tissus synthétiques, et leur coupe, se rapprocheront le plus possible des modèles représentés par les clichés. D'ailleurs, le premier homme extrait du passé a déjà revêtu son uniforme inusable. Cette méthode atténue considérablement son dépaysement.

— Veuillez-vous, comme, je vous l'ai demandé, sur son alimentation ?

— Scrupuleusement. Il assimile très bien les comprimés de plancton et d'algues. Ses organes digestifs supportent en outre parfaitement l'eau préalablement distillée que nous lui offrons. Cette eau, épurée des gaz de notre atmosphère, est oxygénée et minéralisée dans nos laboratoires. Elle ressemble donc à l'eau de la planète Troisième.

Zaros rangea les clichés.

— Il faudra prévoir une pièce pour les extra-Enrutasiens, ou plus exactement un appartement alimenté en air respirable. Nous ne pouvons confiner ces malheureux indéfiniment sous un scaphandre.

— Ce projet-est à l'étude, assura l'Adjoint.

— Décidément, Polléus, apprécia le Gouverneur d'Aquatongas, vous

allez an devant de mes désirs et vous êtes le collaborateur le plus dévoué que je connaisse.

— Vous me flattez, Maître.

— Nullement. Vous méritez de tels éloges. Il est dommage que vous ne puissiez accéder à un rang supérieur, mais dans la hiérarchie d'Enrutas, vous occupez immédiatement la seconde place, derrière moi.

Polléus, visiblement, avait une requête à formuler. Cette attitude n'échappa pas à l'œil exercé de Zaros.

— Parlez sans crainte, Polléus. Je vous écoute.

— Eh bien, vous savez que je représente le peuple auprès de vous. Les habitants d'Aquatongas seraient désireux d'admirer les hommes de la planète Troisième, tirés du passé.

— Je regrette, mon ami, avoua gravement le Maître sans la moindre hésitation, de ne pas accéder à ce désir, bien légitime je le reconnais. Mais nous n'avons pas extrait du passé des créatures intelligentes pour les exposer comme des bêtes curieuses. Ne l'oublions pas. Les habitants de la Galaxie voisine sont des êtres issus d'une civilisation jadis florissante. Ils ont droit à certains égards. Les exposer auprès du public risquerait de froisser leur susceptibilité. En tout cas, ils ressentiraient nettement l'impression d'être traités en créatures inférieures. Cela, je ne l'admets pas. Si les habitants de KZ n'ont pu aboutir à une civilisation aussi brillante que la nôtre – et cette éventualité reste à prouver ! – nous devons néanmoins les considérer comme nos égaux.

Comme Polléus montrait une certaine contrariété, le Maître ajouta :

— Notre peuple pourra admirer les hommes de KZ sur ses écrans. Certains de nos contacts seront télévisés. Plus tard, si les circonstances le permettent, je ne verrai aucun inconvénient à ce que les extra-Enrutasiens se déplacent librement dans Aquatongas. Maintenant, Polléus, laissez-moi. J'ai du travail.

L'Adjoint se retira. Quand Zaros fut seul, il observa à nouveau les trois clichés des Terriens. Il les classa dans l'ordre.

Le premier était l'homme habillé d'un costume sombre, d'une chemise blanche et d'une cravate noire, et dont nous avons déjà parlé.

Le second représentait la femme. Elle était belle, menue. Des cheveux noirs, coupés court, encadraient un visage jeune, aux yeux légèrement bridés. La couleur rehaussait l'éclat satiné de sa peau. Un fard léger maquillait ses lèvres charnues et les pommettes un peu saillantes. C'était le type parfait de l'Eurasienne, à tendance plus orientale qu'européenne. Vêtue d'un collant mauve qui dessinait ses formes harmonieuses, on sentait nettement que la femme conservait, à cette époque encore, le souci de sa beauté, de son élégance.

Le troisième cliché trahissait déjà une certaine transformation anatomique par rapport aux deux autres. L'homme était plus petit, les membres plus grêles, la tête plus volumineuse. Certes, les traits humains subsistaient mais on n'en reconnaissait plus la finesse. Ils étaient grossiers, moins expressifs. Les dents manquaient et les lèvres s'épaississaient. Bref, certains organes s'étaient atrophiés, d'autres avaient augmenté de volume. Cette créature mal équilibrée manquait visiblement d'esthétique et elle avait du mal à s'apparenter aux autres clichés.

Zaros savait que les trois photographies correspondaient à trois époques très différentes, très éloignées les unes des autres. Il existait bien des stades intermédiaires. L'homme que la machine avait recréé ne constituait pas le premier maillon de la chaîne. D'autres générations, d'innombrables générations avaient vécu avant lui. Mais la machine du Maître ne pouvait extraire toutes les époques de la Terre. Antos avait ramené de nombreux échantillons. Le hasard avait voulu que le plus ancien restituât une scène de la guerre de Sécession. Il aurait pu tout aussi bien enregistrer un épisode des temps préhistoriques.

Zaros plaça les clichés. Il se délecta du spectacle familial des profondeurs océaniques, aux couleurs, à la faune sans cesse renouvelées. Maintenant qu'un soleil artificiel brillait dans le ciel d'Enrutas, les poissons prenaient des teintes plus chatoyantes. Les algues pâlissaient. Les coraux étincelaient de mille feux. L'eau, réchauffée, activait la vie sous-marine. Le Maître se dressa.

— Je puis, désormais, connaître le passé de tout l'Univers. L'histoire de toutes les civilisations universelles est à portée de ma main. Je vais commencer par celle de la planète Troisième du système KZ, cette planète qui a tant intrigué mon père et mon grand-père. Oui, le passé du Cosmos revit devant mes yeux et prouve à la face des humanités qu'aucun exploit scientifique n'est irréalisable. Nous avons atteint, sinon le sommet du Progrès, du moins l'un des points culminants. Ah ! Quelle fierté m'enivre ! Quelle gloire m'auréole ! Mon peuple que j'aime me suit dans mon sillage. Aquatongas, la cité de la Science Universelle. La ville aux savants prodigieux dont la vie entière est consacrée au labeur, à la recherche de la perfection !

Une sonnerie interrompit la méditation du Gouverneur. Celui-ci frôla un bouton et la fenêtre sur la mer se referma. Le mur reprit son opacité.

Zaros se dirigea lentement vers un écran posé sur son bureau, où une lumière clignotait. Il releva un contacteur. Le clignoteur violet s'éteignit. L'écran s'éclaira et un Enrutasien parut.

— Ici Labo H-4. Nous venons de terminer le scaphandre pour l'habitant de la planète Troisième, du système KZ. Nous sommes prêts

à vous le livrer immédiatement.

— Très bien, opina Zaros VII. Amenez le vêtement dans la salle de la Machine. Il est temps de sortir l'homme de KZ de sa prison translucide.

CHAPITRE III

John Daver, l'officier nordiste, se tourna vers son compagnon de « captivité » :

— Comment vous appelez-vous ?

— Michel Vernier. Je suis physicien français et les savants d'Enrutas m'ont tiré de mon époque : 1960.

Daver s'effondra sur une chaise. Il palpa son uniforme en tissu synthétique, fidèle réplique de l'original. Rien n'y manquait, pas même l'écusson et les galons. Mais le lieutenant semblait perdu. Il se frappa le front, comme pour en chasser une obsession.

— C'est... c'est inadmissible ! Tout ce que nous a raconté Zaros ne tient pas debout.

— Vous n'y croyez pas, Daver ? fit Vernier en souriant.

— Non.

— Je vous comprends. Le problème vous dépasse. À votre époque de la guerre de Sécession, la Science piétinait, balbutiait. Elle ne s'est vraiment développée qu'avec le vingtième siècle. En 1960, déjà, la physique abordait timidement la stéréotronique, ou science des solides, si vous préférez. Certes nos savants d'alors n'imaginaient pas qu'un jour on pourrait matérialiser des créatures issues du passé, mais ils envisageaient sérieusement la possibilité future d'extraire le passé des roches. C'était déjà un tour de force remarquable que d'émettre une semblable hypothèse.

Daver haussa les épaules :

— J'ai toujours considéré les savants comme des charlatans et des illusionnistes. Ou alors des cinglés, tombés un jour sur la tête !

— Vous raisonnez en homme de votre époque arriérée ! Connaissez-vous seulement la Nébuleuse d'Andromède ?

— Je n'ai jamais entendu ce nom-là. C'est loin des États-Unis ?

— Il s'agit de notre plus proche Galaxie, située à un million cinq cent mille années-lumière de la Terre. Je me demande si vous appréciez cette distance à sa juste valeur.

Le soldat se gratta la tête :

— La lumière parcourt trois cent mille kilomètres à la seconde. Calculez donc combien un million et demi d'années représentent de kilomètres.

— J'y renonce ! Ou alors j'en deviendrais maboul. De toute manière, je crois bien que je suis maboul. Zaros m'a raconté une sacrée histoire sur mon compte. Ce type-là sait beaucoup de choses. Entre parenthèses, il possède une drôle d'anatomie. Un genre d'homme-

poisson. Vous qui semblez calé, Vernier, comment expliquez-vous que nous soyons ici ? Je n'ai rien compris dans les explications de Zaros.

Le Français sourit. Il se montrait très indulgent pour John Daver, un patriote sans doute, anti-esclavagiste puisqu'il combattait dans les armées du Nord, mais sans aucune culture scientifique. Du reste, le problème dépassait largement les connaissances d'un simple physicien de 1960.

— C'est trop compliqué, Daver. Il faut se mettre dans l'idée que nos corps sont composés de vibrations. Tout orbite autour de cette constatation. Les Enrutasiens ont atteint une civilisation prodigieuse, largement supérieure à la nôtre dans certains domaines. Nous savons, grâce à Zaros VII, que le soleil éclairant la Terre s'est refroidi lentement et que nos semblables ont dû s'enfouir de plus en plus profondément dans le sol afin d'y rechercher la chaleur. Finalement, la race des hommes s'est éteinte, en même temps que le soleil.

Le lieutenant se leva. Il marcha de long en large, nerveusement, dans la pièce bourrée d'oxygène et d'azote. Il respira profondément.

— Je crois Vernier, que vous n'êtes pas assez qualifié pour tenir tête aux savants d'Aquatongas. Je ne nie pas votre culture scientifique. Si vous étiez physicien en 1960, cela prouve vos qualités. Mais nous ferions mieux, si nous voulons conserver intactes nos facultés mentales, de laisser le problème de côté. Tout bonnement, ne cherchons pas à comprendre.

— Vous avez peut-être raison, acquiesça Michel Vernier. Zaros nous a tirés du passé. Mais sa déception est grande. Il comptait sur nos souvenirs pour compléter sa documentation sur la Terre. Or, nos souvenirs s'arrêtent au moment où les roches ont « enregistré » la scène qui a servi aux savants d'Enrutas à nous extraire de notre temps, et non pas au moment de notre mort. Car j'ignore à quel âge je suis mort et dans quelles conditions.

— Moi aussi, affirma Daver. Je suis forcément mort puisque je suis né à peu près cent ans avant vous. Par conséquent, logiquement, nous devrions mourir une seconde fois. À moins que le fait de surgir du passé nous donne l'immortalité.

— Taisez-vous donc, Daver ! conseilla le physicien. Comme vous le prétendiez si justement, nous risquons de perdre la tête si nous nous obstinons à approfondir notre odyssée. Nous vivons dans une autre époque, sur une planète gravitant quelque part dans la Nébuleuse d'Andromède au milieu d'une cité sous-marine habitée par des humanoïdes qui, jadis – selon Zaros – menaient une vie amphibie. Des transformations physiologiques forcent maintenant les Enrutasiens à rechercher une vie plus « terrestre ». Leur système respiratoire aquatique s'atrophie lentement. Ils restent néanmoins d'excellents nageurs. Ils vivent de plancton et d'algues nutritives. J'avoue que ces

mets n'ont pas une saveur désagréable.

— Des comprimés, Vernier ! s'exclama le lieutenant. Mangiez-vous de la nourriture synthétique en 1960 ?

— Non. Mais les diététiciens envisageaient très sérieusement cette forme d'alimentation. Il existait déjà des comprimés vitaminés.

— Je préfère un bon poulet et une omelette au lard. Franchement, je me demande si j'aurais aimé vivre en 1960.

— Certainement pas. Du moins c'est une question d'adaptation. On vit avec son époque. Ici, c'est différent. Nous vivons dans une époque extratemporelle.

Un voyant rouge clignota au-dessus de la porte coulissante. Cela signifiait qu'un visiteur sollicitait le droit d'entrer. Du reste, le battant coulisssa et, furtivement, une silhouette se glissa dans la pièce. La porte se referma immédiatement derrière le nouveau venu, la nouvelle venue, plus exactement. Car c'était une femme.

C'était celle que Zaros et Polléus, un jour, avaient admirée sur le cliché. Ses yeux légèrement en amande contemplèrent curieusement Vernier et Daver, bien que Zaros l'eût sans doute prévenue de la présence de ses deux congénères.

Elle portait son collant mauve. Naturellement, elle avait revêtu un scaphandre. Vernier l'aida à se débarrasser de son vêtement, inutile dans la pièce où circulait un air terrestre.

— Je suppose, dit le physicien en anglais, que vous venez du passé. Zaros m'avait laissé entendre qu'il se livrerait à une autre tentative. Il m'avait même montré votre stéréophoto.

— Vous pouvez parler français, fit l'Eurasienne. J'ai compris immédiatement que vous apparteniez à la vieille Europe. Or, à mon époque en 2136, deux langues dominant nettement le monde : l'anglais et le français, bien que la Terre soit partagée en deux grands États. J'appartiens à l'État Occidental, où la langue officielle est le français. La seconde, obligatoire dans les écoles, est l'anglais.

— Quel est votre nom ? attaquait Daver qui se sentait décidément très vieux.

— Débora Kortz. Si je ne me trompe pas et si mes souvenirs historiques sont exacts, j'ai devant moi un homme de la guerre de Sécession, aux États-Unis.

— Lieutenant John Daver ! se présenta l'officier en claquant les talons et en se figeant dans un garde-à-vous impeccable.

L'Eurasienne sourit et se tourna vers le Français :

— Michel Vernier, je suppose ? Zaros m'a parlé de vous. Vous étiez physicien en 1960 ?

— Oui, physique nucléaire. Je crois, mademoiselle Kortz... ou madame Kortz...

— Mademoiselle ! précisa la jeune fille.

— Eh ! bien je crois que, Daver et moi, nous ne pouvons guère vous apprendre grand-chose. Vous connaissez l'Histoire, donc les époques de 1860 et 1960. Je serais quand même curieux de savoir ce qui s'est passé sur la Terre, après 1960.

— Le vingtième siècle a été l'amorce de grandes réalisations dont vous, monsieur Vernier, pouviez mesurer les préfigurations. La Science a triomphé des dernières maladies incurables. Les hommes se sont posés sur la Lune, Mars, Vénus. Bref, en 1960, vous imaginiez déjà l'époque futuriste. Vous ne seriez pas déçu. Politiquement, la Terre s'est acheminée vers un Gouvernement bi-mondial et les hommes ont compris la nécessité d'une paix éternelle entre les peuples. Le désarmement total des nations est intervenu après bien des négociations, évidemment. Je peux affirmer que si la fin du vingtième siècle fut l'époque de l'anxiété, de l'angoisse, le vingt-et-unième fut marqué par une grande compréhension entre les pays, une coopération étroite, sans réserve, dans tous les domaines.

— La vie de cocagne, en somme ! plaisanta le Français.

— Non, mais la vie exempte de soucis. Une ère de prospérité et d'expansion, que la Terre n'avait jamais connue auparavant.

— Que pensez-vous de Zaros ? demanda Vernier.

— Il me stupéfie. C'est un être extraordinaire. La plupart, pour ne pas dire la totalité, des machines utilisées par les Enrutasiens fonctionnent suivant les dernières applications de la stéréotronique. Alors qu'en 2136, nos savants n'étaient même pas encore parvenus à extraire le passé en images des roches, Zaros VII matérialise des vibrations, ou plus exactement les rematérialise !

Le physicien rangea le scaphandre de Débora Kortz dans une penderie, aux côtés de deux autres combinaisons étanches. Puis il fit visiter l'appartement à la jeune fille.

Il se composait de quatre pièces, à peu près identiques. Le confort était celui des Enrutasiens. Une machine distribuait à volonté des comprimés de plancton et d'algues nutritives. Seule amélioration pour les Terriens : une distributrice d'eau potable.

— Que faisiez-vous en 2136 ?

— J'étais chimiste dans une immense usine de produits synthétiques. Zaros m'a montré le film d'où il m'a tirée. Il s'agissait d'un week-end à la campagne. Mais c'est bizarre. Je ne me souviens pas de ma mort.

— Nous non plus, affirma l'officier nordiste... À propos, puisque vous connaissez l'Histoire, pourriez-vous me dire qui a triomphé dans la guerre de Sécession ?

Débora Kortz et Michel Vernier éclatèrent d'un grand rire. La question de ce pauvre Daver semblait bien désuète par rapport au prodigieux et fantastique problème posé pas l'expérience réussie des

savants enrutasiens.

— Rassurez-vous, Daver, précisa le physicien. Le Nord a écrasé le Sud et encore en 1960, on applaudissait à cet exploit.

L'officier cracha à terre :

— Ces chiens de sudistes. Nous combattions pour la bonne cause. Je savais bien que l'élection de Lincoln...

— Je vous en supplie, lieutenant, interrompit le Français, si chacun de nous évoque les vicissitudes de son époque respective, nous n'en sortirons pas. Adaptons-nous. Je sais. Cela exigera de gros efforts, de gros sacrifices, car notre incroyable odyssée nous a transportés dans l'Avenir. Adaptons-nous à la sauce enrutasienne, si je puis m'exprimer ainsi.

Sur les conseils de Vernier, Débora Kortz croqua une pastille d'algues concentrées à haute valeur nutritive. Puis elle se relaxa sur un fauteuil.

— Zaros m'a entretenue d'une quatrième tentative dirigée cette fois vers une époque beaucoup plus lointaine. Je ne doute pas que cette tentative réussisse, comme les trois précédentes. Attendons-nous à la venue d'un quatrième compagnon.

L'Eurasienne manifesta le désir de se reposer. Vernier la conduisit dans la pièce qui lui était affectée. La jeune fille s'allongea sur la couchette.

— Je ressens une très grande lassitude. J'ai conversé longtemps avec Zaros. Excusez-moi, monsieur Vernier.

— Je vous en prie mademoiselle Kortz... Je vous laisse. Dormez-bien.

Le Français revint dans la pièce où Daver attendait. Le lieutenant se caressa le menton :

— Que pensez-vous de cette femme de 2136 ? Un peu loin, pour nous, cette époque...

— Sans doute, dit Vernier. Mais Débora Kortz est charmante, parfaitement éduquée... et prête à tirer parti de la situation.

— Que voulez-vous dire ?

Le physicien s'assit et croisa les jambes :

— Oh ! Une idée qui me trotte par le cerveau. Vous verrez, Daver. Vous n'avez pas fini de vous étonner. Mais avant tout, il faudra que j'en parle à Zaros.

*

* *

L'océan battait les récifs, caressait les plages de sable rouge. Il s'ourlait de blanc et frémissait.

Zaros et Polléus descendirent du véhicule qui les avait amenés d'Aquatongas. Ils foulèrent le sable rouge et observèrent le soleil

artificiel.

Une clarté radieuse inondait l'atmosphère verte. La boule d'énergie orbitant autour d'Enrutas irradiait une chaleur agréable. Pendant les nuits, le thermomètre ne descendait même plus au-dessous de zéro.

En vain, les deux Enrutasiens cherchèrent-ils la masse anémique d'Hérédian. Elle était noyée dans la luminosité atomique du soleil artificiel.

— Notre planète revit, apprécia Polléus. Elle emmagasine à nouveau de la chaleur, de cette chaleur nourricière indispensable. Si nous le désirions, nous pourrions construire une cité à ciel ouvert.

— Je n'en vois pas la nécessité, admit Zaros. Des tonnes et des tonnes d'eau protègent Aquatongas de toutes les intempéries et d'éventuelles convoitises extra-enrutasiennes. Un cosmonef inconnu Qui survolerait notre sol en déduirait que ce monde est inhabité. Nous possédons la tranquillité des fonds sous-marins. Pourquoi édifier une cité sur les bords de l'océan ?

Une rafale de vent souleva une poussière rougeâtre.

— Pourquoi envoyer un soleil artificiel dans l'espace, rétorqua Polléus, si nous ne pouvons profiter pleinement de sa lumière et de sa chaleur ?

— Les fonds océaniques conviennent davantage à notre santé que l'air atmosphérique. Ne l'oubliez pas, Polléus, notre race évoluait dans l'eau, comme les poissons. Nous restons attachés à la mer par des liens biologiques. Si nos savants n'avaient pas mis au point le soleil artificiel, le refroidissement d'Enrutas se serait accentué. Les glaces auraient fini par durcir complètement l'océan et nous aurions été prisonniers du froid. En admettant que nos machines thermiques eussent continué leur fabrication de chaleur, nos générateurs poursuivant l'extraction de l'air à partir de l'eau, comment aurions-nous récolté le plancton et les algues nutritives ? Le froid n'aurait plus permis le développement de ces deux aliments indispensables à notre existence. Mais je n'interdis pas à nos citoyens d'émerger à l'air libre. Au contraire, je leur recommande une relaxation salutaire sur nos plages.

Les deux Enrutasiens marchèrent sur le sable rouge. Ils gonflèrent leurs poumons d'air salin, vivifiant. Des nuages mauves couraient dans le ciel vert.

— Parlons plutôt des créatures intelligentes de la planète Troisième du système KZ, appelée la Terre, fit Zaros, changeant de conversation. Leur étude, certes, a considérablement élargi nos connaissances sur la civilisation de notre Galaxie voisine, mais des lacunes subsistent encore et je ne vois aucune possibilité de les combler.

Polléus poussa un caillou avec son pied. Le caillou, rond, roula sur une déclivité et s'engloutit dans la mer à l'issue d'un plongeon

spectaculaire. L'Adjoint se pencha sur les flots. Une sensation de vertige le saisit car il se trouvait sur une hauteur surplombant l'océan. Il recula. Puis son regard s'attarda sur le véhicule amphibie, vautré sur le sable, en contrebas.

— Projetez-vous, Maître, de tirer d'autres créatures du passé ?

— Pas pour l'instant. J'en ai terminé avec les Terriens. Le film de leur histoire, d'après les roches, ne me permet plus la matérialisation d'autres habitants de la planète Troisième. Quatre essais fructueux concrétisent la supériorité de notre Science. Mais je m'attaquerai à d'autres mondes jadis habités et par le même système, j'apprendrai à les connaître. Il ajouta :

— Il faudra que j'envoie un cosmonef sur la planète Cinquième du système HM. Jadis, nos observations y ont décelé des traces de civilisation mais nos derniers relevés laissent peu d'espoir d'y découvrir encore des habitants. Les spectrographes trahissent la présence, dans l'atmosphère de HM 5, d'une dangereuse quantité de radio-activité. Ces radiations anormales, brusquement apparues, proviendraient d'une cause accidentelle provoquée par les propres savants de ce monde.

— Une civilisation peut-elle se détruire elle-même ? s'étonna Polléus.

— Il faut le croire. Les savants de HM 5 ont été dépassés par les forces colossales qu'ils avaient libérées.

— Alors, résuma l'Adjoint fort adroitement, une civilisation qui se détruit elle-même n'est pas une civilisation mais une accumulation successive de connaissances scientifiques erronées.

Les deux Enrutasiens restèrent longtemps étendus au soleil, devisant des multiples problèmes concernant la vie d'Aquatongas. Puis, comme le soir tombait, ils reprirent le chemin de la cité sous-marine.

Ils montèrent à bord de leur véhicule-torpille et le cerveau électronique de la machine les guida jusqu'à une tubulure d'accès. Dans un grand rejaillissement d'eau, l'engin fut absorbé par un puissant magnétisme, puis la mer fut refoulée à l'extérieur du sas.

Zaros et Polléus, détendus, regagnèrent aussitôt leur bureau. Ils s'informèrent des affaires courantes, signèrent quelques papiers importants, puis le Gouverneur contacta visuellement un laboratoire. Des techniciens travaillaient à la réfection d'un cosmonef.

— Dites à Nox de passer immédiatement à mon bureau, ordonna le Maître.

— Que voulez-vous à Nox ? s'informa Polléus qui quittait rarement le sillage du Premier Enrutasien. C'est, avec Antos, l'un de nos meilleurs techniciens de l'espace.

— Je sais. C'est pour cette raison que je le convie ici. J'ai une

mission pour lui.

Peu après, Nox se présenta. Il resta figé devant le grand bureau. Il savait que l'on ne pénétrait pas chez le Gouverneur sans un motif important. Aussi s'attendait-il à une mission de confiance.

— Nox, dit Zaros d'une voix grave, vous allez partir pour la planète Cinquième du système HM. Je vous signale que son atmosphère est devenue, depuis quelque temps, fortement radio-active. Vous me ramènerez une documentation détaillée sur ce monde, et surtout sur ses habitants. Ramassez des échantillons de roche, livrez-vous à des tests, à des analyses. Mais un conseil, que je vous demande de suivre rigoureusement, sous peine de sanctions : ne vous posez pas sur HM 5 si vous y constatez la présence d'habitants.

— Très bien, Gouverneur ! acquiesça le pionnier, figé au garde-à-vous. Mon cosmonef est prêt. Je pars immédiatement avec mon équipage. Le système HM gravite, si j'ai bonne mémoire, à dix millions d'années-lumière.

Zaros sourit :

— Vous avez bonne mémoire, Nox. Allez. Et bonne chance.

Nox avait à peine quitté le bureau qu'un appel du Central de communications prévenait qu'un des Terriens demandait à parler au Maître.

— Lequel des quatre ?

— Michel Vernier, l'homme de 1960.

— Bien, opina Zaros. Vous a-t-il dit ce qu'il désirait ?

— Non. Son entretien avec vous semble confidentiel.

— Je suis prêt à le recevoir. Invitez-le à revêtir son scaphandre.

Le Gouverneur se tourna vers son adjoint qui venait d'assister à la communication :

— Vous avez entendu, Polléus... Le Terrien de 1960 sollicite une entrevue confidentielle. J'ai le regret de vous convier à me laisser seul. Naturellement, je vous tiendrai au courant de ma conversation mais votre présence générerait peut-être l'habitant de la planète Troisième.

Devant l'invite nullement masquée, Polléus s'inclina. Il avait l'habitude d'obéir et, si le fait de ne pas assister à l'entrevue avec le Gouverneur et le représentant de KZ le chagrinait, il ne trahit nullement son désappointement. Son visage demeura inaltérable.

Zaros resta seul. Bientôt, Michel Vernier entra. Sous son casque translucide, ses traits se crispèrent à la vue de l'Enrutasiens. Néanmoins, aucune animosité ne s'inscrivit sur sa face glabre.

Il s'assit dans le fauteuil que lui désignait Zaros. Il croisa ses jambes et prit un air détaché. Il portait, en sautoir, le traducteur linguistique.

— Parlez ! intima le Maître quand, à son tour, il eut adapté le traducteur. Le plancton et les algues nutritives vous conviennent-ils ?

— Parfaitement. Côté alimentaire, nous ne nous plaignons pas. Là n'est pas la question. Mais que comptez-vous faire de nous ?

La question surprit Zaros. Ce dernier demeura un long moment silencieux. Il rassembla ses pensées, puis :

— Franchement, je n'ai pas réfléchi à ce problème. Cela ne me tourmente pas. Nous vous acceptons parmi nous et nous comprenons fort bien vos difficultés d'adaptation.

— Nous nous adapterons, affirma le Français. Je vous sais gré de nous accueillir dans Aquatongas, un peu comme vos frères. Mais à mesure que les jours s'écoulent, j'ai conscience de mon inutilité.

— Vous êtes utile, affirma Zaros. Vous avez aidé la science enrutasienne à franchir un grand pas. Votre présence ici prouve la réussite d'une extraordinaire expérience.

— Extraordinaire, d'accord. Mes camarades le reconnaissent. Mon utilité se borne à une simple constatation. Or, à mon époque, je menais une vie très active. L'inactivité me pèse énormément.

— Je vois, fit Zaros. Vous désireriez un travail adapté à vos connaissances. Malheureusement, la science enrutasienne actuelle est tellement en avance sur votre temps de 1960, qu'aucune branche ne peut accepter vos qualités. Notre technique diffère de la vôtre. Vous étiez physicien nucléaire. Or, l'atome nous a donné tout ce que nous escomptions de lui. Nous travaillons sur des branches nouvelles. Je le regrette profondément.

Une certaine déception marqua le visage de Vernier. Mais bien vite, celui-ci reprit son aplomb. Certes, il concevait très bien qu'aucun laboratoire ne pouvait l'employer. Il était une nullité à l'échelle de la science enrutasienne. Mais Zaros l'avait mal compris. Il précisa :

— Vos prouesses scientifiques, Gouverneur, m'ont éclairé d'un jour nouveau. Certes, je raisonne encore avec un esprit arriéré. À mon époque, 1960, un embryon de civilisation se développait sur Enrutas, encore plongée dans les temps préhistoriques. Vous avez évolué, au cours de longs siècles. Votre science vous ouvre des possibilités immenses. J'ai conçu un projet fantastique. Mais pour le réaliser, j'ai besoin de vos savants.

— Un projet, dites-vous ? Moi aussi j'ai réalisé de Grands Projets. L'un d'eux tourne actuellement dans le ciel d'Enrutas et nous évitera de subir le sort de la Terre. Nous avons vaincu le vieillissement de notre soleil, Hérédian.

— Justement, Gouverneur. J'ai sollicité cette entrevue pour vous parler de ce soleil atomique. Déjà, à mon époque, les physiciens nucléaires envisageaient la possibilité de créer un soleil artificiel. Naturellement, il ne s'agissait que d'une hypothèse, purement gratuite. Plus tard, à l'époque de Géol, des tentatives de ce genre furent faites pour pallier le soleil déclinant. Mais elles échouèrent. Ce qui prouve

que la domestication de l'énergie H demande des connaissances énormes. Libérer de l'énergie dans l'atmosphère était déjà à la portée de nos savants de 1960. Mais emprisonner cette énergie dans des champs magnétiques de façon à la conserver sous forme de chaleur et de lumière, voilà un tour de force que même l'époque de Géol n'avait pas encore totalement réalisé.

— Bref, trancha Zaros qui n'aimait pas perdre son temps en vaines paroles, quel Grand Projet mûrissez-vous avec la compétence des savants d'Enrutats ?

À mesure que Michel Vernier développait son idée, les yeux de Zaros se dilataient de stupéfaction. Certes, le Maître s'étonnait difficilement car il ne croyait pas de problème insoluble, mais il s'étonnait surtout de l'intelligence de ce Terrien, d'une époque arriérée, et surtout de son audace.

Car Vernier concevait tout simplement le projet de rallumer le Soleil de la Terre !

*
* *

Débora Kortz leva les bras au ciel quand le Français eut achevé l'exposé de son plan.

— Vous êtes un illuminé, M. Vernier, ou alors vous n'entrevoiez pas les difficultés. On ne rallume pas un soleil éteint par un simple coup de baguette magique.

Le physicien scruta la face de ses compagnons. John Daver manifestait une indifférence certaine. Il prêtait l'oreille, mais son absence de culture scientifique l'éloignait des débats. Aussi, de crainte de se montrer ridicule, s'abstenait-il de tous commentaires.

Géol, lui, fronçait ses épais sourcils. Des quatre, c'était certainement le plus qualifié. Il appartenait à cette époque de 3208, où l'humanité avait acquis à peu près tout ce qu'elle espérait. Du moins le Progrès marquait un certain ralentissement.

Géol était un curieux bonhomme. Un air de constante supériorité transpirait dans sa voix, ses attitudes. Il s'éloignait franchement des visages sympathiques et ouverts de Daver, Vernier ou même de Débora Kortz.

Sa grosse tête, énorme par rapport au reste du corps, avait emmagasiné par un système d'induction mentale une colossale documentation technique et scientifique. Du point de vue culturel, il dominait largement ses compagnons. Mais la débilité physique de ses membres, tant supérieurs qu'inférieurs, contrastait étrangement avec les carrures athlétiques de Daver ou de Vernier.

Sa bouche édentée – depuis que l'humanité se nourrissait exclusivement de comprimés – grimaça :

— Mademoiselle Kortz a raison, approuva-t-il d'une voix fluette. Nos savants de 3208 ont tenté, vainement, de lancer un soleil artificiel autour de la Terre. Ils n'ont pas réussi à endiguer l'énorme énergie libérée. Pourtant déjà, à cette époque, notre soleil déclinait. Sa lumière et sa chaleur faiblissaient et nos atomiciens avaient conçu le projet de fabriquer un soleil. Les spécialistes conseillaient la construction de cités souterraines. On envisageait même l'évacuation pure et simple des régions les plus froides du globe.

— Sans doute, opina le Français. Je ne tiens pas à mettre en brèche votre culture scientifique, Géol. Mon époque et la vôtre n'ont aucun rapport. Je suis pour vous un lointain ancêtre barbare. Soit. Mais reconnaissez que les savants enrutasiens ont réussi là où vos techniciens de 3208 ont échoué. Ils ont mis en orbite un soleil artificiel autour d'Enrutas.

Le gnome branla sa grosse tête :

— Même en 3208, sous un Gouvernement mondial unique, où toutes les races ont fusionné, nous restons très « sport ». Je reconnais la supériorité des savants enrutasiens sur les nôtres.

— Alors, triompha le Français d'une voix exaltée, pourquoi Zaros ne réussirait-il pas à allumer un soleil autour de la Terre ?

— À quoi cela nous avancerait-il ? demanda l'Eurasienne.

— À quoi ? Mais ce soleil artificiel réchaufferait notre vieille planète, prisonnière des glaces. Débarrassée des calottes glaciaires, enrobée à nouveau d'une atmosphère gazeuse et non solidifiée à l'état de cristaux, la Terre revivrait. Nous pourrions, à nouveau, y implanter une civilisation.

— Programme fastueux, ricana Géol, moulé dans une cuirasse scintillante qui semblait adhérer à sa peau brunâtre, mais qui dissimule une ambition personnelle. Vous croyez, M. Vernier, devenir l'égal de Zaros sur la Terre.

Vernier haussa les épaules :

— J'écarte totalement cette idée de ma tête. Il n'existe plus un habitant sur notre planète glacée. Nous sommes quatre rescapés du passé et nous tentons une opération de survie.

— Admettons ! fit le gnome de 3208. Mais il faudra des dizaines d'années, sinon des siècles, pour que les glaces fondent, pour que la végétation repousse, bref, pour que notre monde soit à nouveau habitable. Or, vous avez trente ans. Vous ne vivrez pas éternellement. Quand la Terre sera à nouveau habitable, nous serons morts.

Le Français marcha de long en large dans la pièce où les quatre survivants du passé, plus disparates les uns que les autres, étaient réunis. Il semblait résolu. Une inébranlable volonté l'animait et, s'il entrevoyait la possibilité d'une victoire, c'est qu'il possédait des atouts précieux.

Il s'arrêta devant Géol, le seul homme qui pouvait lui tenir tête, car John Daver restait passif :

— Zaros appuie mon initiative. Il m'a suggéré de nous placer en hypothermie pendant la période nécessaire au réchauffement de notre planète. Il comprend qu'en nous tirant du passé, il nous plonge du même coup dans une situation anormale. Pour nous dédommager, il accepte de nous reconduire sur la Terre et de nous laisser une chance de survie. Pour mon compte, je suis Terrien. Vivre sur Enrutas, dans une atmosphère irrespirable, ne m'enchanté nullement. Mes concitoyens de 1960 aimaient trop la liberté. Je ne puis me confiner à jamais sous une cloche de verre. Vous ferez comme vous voudrez, mes amis. Votre choix dépend de vous. Moi, je rejoins ma planète d'origine.

Géol croisa ses jambes squelettiques. Il contempla le Français d'un regard ironique :

— Vous vous illusionnez, Vernier ! Vous croyez stupidement que Zaros va libérer un soleil artificiel autour de la Terre uniquement dans le but de réchauffer quatre personnes ! C'est absolument absurde !

Le physicien de 1960 abattit son poing dans sa paume gauche. Il mit une telle ardeur dans son geste que ses traits se crispèrent. Il semblait capable de renverser tous les obstacles.

— Zaros m'a donné sa parole. J'ai pleine confiance en lui. D'ailleurs, il équipe actuellement un cosmonef spécial qu'il espère mettre en orbite autour de la Terre. Commandé à distance, ce cosmonef libérera un soleil artificiel, identique à celui qui éclaire et chauffe Enrutas.

— Je vois ! grommela Géol. Le projet est déjà avancé. Vous agissez, Vernier, comme si vous étiez seul. Nous sommes quatre, ne l'oubliez pas. Et avant de parler à Zaros, vous auriez pu au moins nous soumettre votre idée.

— Je tenais, avant tout, à connaître la réaction du Premier enrutasien. Elle a été favorable, au-delà de mes espérances.

John Daver, qui jusque là était demeuré assis, sans prendre part aux débats, comprit soudainement la chance inestimable qui s'offrait à lui. Il se leva, résolu, et sa plaça derrière le Français :

— Vous pouvez compter sur moi, Vernier. Je rentre avec vous sur la Terre. Même s'il fallait vivre dans des conditions analogues à celles des pôles, eh bien ! je préfère encore cette existence à celle qui nous attend ici, enfermés dans des scaphandres.

Spontanément, Vernier tendit la main à l'officier nordiste. Les deux hommes, en souriant, scellèrent un pacte d'amitié.

— Merci, Daver. Je connais l'histoire des héros de la Guerre de Sécession. Ils regorgent de courage. Qu'en pensez-vous, Géol ?

— Excusez-moi de ne pas prendre une décision immédiate, fit le gnome. Mais je vais réfléchir.

— Moi aussi, décida Débora Kortz. Vous comprenez fort bien, M. Vernier, qu'une réponse de ce genre ne doit pas être prise à la légère. Je consulterai Zaros s'il le faut. Il me donnera des apaisements... ou des alarmes.

— Comme vous voudrez, acquiesça le Français. Mais un conseil : ne tardez pas trop. Je ne manquerai pas le premier cosmonef en partance pour la Terre. Zaros est actuellement en excellentes dispositions. Ne croyez pas qu'il frêtera un véhicule spécial pour un second voyage. Alors, si vous ratez le premier départ, vos chances de demeurer à jamais sur Enrutas augmentent sérieusement. Je tenais à vous mettre en garde.

Comme Débora Kortz et Géol se retiraient pour délibérer, le Français entraîna l'officier vers l'armoire aux scaphandres.

— Revêtez un vêtement, Daver. Je vous emmène au labo M-7. Nous avons libre circulation dans Aquatongas. Avec un peu d'habileté, je me repère très bien dans ce labyrinthe. Au labo M-7, on met la dernière main au cosmonef spécial qui doit être mis en orbite autour de la Terre.

Avant de visser son casque translucide, l'Américain posa sa main sur l'avant-bras de son ami. Ses yeux noirs se braquèrent sur ceux de Vernier, comme pour en extraire une pensée :

— Franchement, le projet est-il aussi avancé que cela ?

— Oui, affirma le physicien. Dans moins d'un mois, nous pourrons prendre le chemin de la Terre. Si Dieu le veut, nous survivrons, LÀ-BAS...

CHAPITRE IV

Le cosmonef orbitait autour de la Terre, à environ un million de kilomètres. Il apparaissait très nettement sur les écrans des deux autres véhicules posés sur le sol de la planète refroidie.

Zaros avait tenu personnellement à accompagner les Terriens sur leur monde d'origine. Il foulait maintenant cet astre glacé que son père, son grand-père, avaient longuement observé grâce aux puissants instruments d'Enrutats.

Quand Vernier et ses compagnons descendirent du cosmonef, ils découvrirent un décor de pôle. Naturellement, ils ne reconnaissaient plus, en ce sol gelé, la planète au ciel bleu qu'ils avaient connue. Un rapide survol leur avait permis de constater que toutes les mers étaient prises par les glaces. Continents et océans se reliaient par une monstrueuse carapace solide. La végétation n'existait plus. Tout était recouvert d'une croûte glacée, d'une épaisseur considérable.

Il avait fallu revêtir les scaphandres pour ne pas mourir asphyxié par le froid. Zaros et ses savants ne se déplaçaient qu'avec des vêtements étanches où circulait une atmosphère enrutasiennne. Les cosmonefs eux-mêmes étaient gonflés de gaz verdâtre.

Devant des appareils complexes, les savants d'Aquatongas attendaient l'ordre de leur Gouverneur. Ils suivaient, sur les écrans détecteurs, les circonvolutions du cosmonef transportant le soleil artificiel. Un seul geste suffirait à libérer la terrifiante énergie, source de chaleur et de lumière.

Attentifs, les quatre Terriens surveillaient l'opération. Une folle anxiété burinait leurs traits. Même Géol, sous son casque translucide, haletait. Il revivait, par la pensée, les essais infructueux des spécialistes de 3208, tentant eux aussi de placer sur orbite un soleil atomique.

L'un des Enrutasiens agit sur un bouton de contrôle. Dans l'espace, la course du cosmonef se ralentit notablement. Zaros esquissa alors un signe. Un savant enfonça un contacteur. Dès lors, la réaction en chaîne était amorcée.

Quelques secondes plus tard, une fulgurante lueur illumina les écrans. L'énergie enfermée dans le cosmonef se libérait. Les particules atomisées se dispersaient dans le vide. Une monstrueuse boule de feu, d'abord blanche, puis rouge, puis mauve, meurtrit les yeux pourtant protégés par des lunettes noires.

Instantanément, des champs magnétiques d'une extraordinaire puissance emprisonnèrent la boule de feu. Les savants penchés sur les

appareils de contrôle indiquèrent que les champs magnétiques tenaient magnifiquement le coup et empêchaient les particules d'être absorbées par l'espace. Les atomes, fragmentés, restaient captifs dans une orbite limitée.

Une certaine admiration envahit le regard de Géol. Son visage s'empourpra :

— Les champs magnétiques spatiaux ! s'exclama-t-il. Voilà sur quoi butaient nos savants de 3208. Sans cela, la Terre aurait eu, elle aussi, son soleil artificiel, fabriqué par ses propres atomiciens.

— Allons, Géol, ne vous désolez pas ! dit Vernier, satisfait. Les générations futures n'ont pas mieux réussi que vos techniciens de 3208, sinon la Terre ne serait pas aujourd'hui un bloc de glace et ses habitants auraient survécu.

Un grondement formidable coupa la parole au Français. Le sol trembla. À bord des cosmonefs, la secousse monstrueuse jeta plusieurs savants au plancher. Vernier se retint in-extremis. Puis les oscillations s'apaisèrent.

Un immense soulagement parcourut les Terriens et l'équipe de savants venus d'Aquatongas. Zaros sourit :

— Les ondes de soutien, que nous avons fort heureusement tendues, ont résisté au contre-choc et ont rétabli l'équilibre des forces. Le succès égale celui d'Enrutas et la Terre possède maintenant son soleil artificiel. Ses glaces fondront. Sa végétation renaîtra. L'air atmosphérique se regazéifiera. Bref, de nouvelles conditions climatiques permettront la vie, comme autrefois.

Vernier tendit les mains vers celles, légèrement palmées, de Zaros :

— Cette performance remarquable, unique dans les annales de notre histoire, ce Renouveau que vous nous offrez avec autant d'abnégation, montrent à quel point les humanités du Ciel ne vous laissent pas indifférent. Nous vous remercions infiniment. Un monde s'est rallumé au fond du Cosmos. Vous pourrez détecter son œil cyclopéen à travers vos puissants instruments installés sur Enrutas. En apercevant cette lueur dans le fourmillement des étoiles, vous penserez, avec fierté, qu'il s'agit là d'une nouvelle victoire de votre science immense.

Le Gouverneur désigna le soleil qui brillait sur les écrans :

— Je souhaite que la Terre renaisse. Nous lui donnons la Vie avec le Soleil... Maintenant, il faut que je retourne sur ma planète, où d'autres problèmes m'attendent. Je vous laisse, Terriens. Vous avez décidé librement de votre sort. Aquatongas vous était ouvert. Votre décision vous ennoblit car, je ne vous le cache pas, vous allez vivre dans des circonstances difficiles, malgré l'hypothermie. Si vous avez besoin de nous, le transmetteur spatial nous avertira et nous accourrons. Le cosmonef que nous vous offrons, pourra même, si vous le jugez indispensable, si vous ne réussissez pas à vous adapter, vous ramener

sur Enrutas.

Vernier, Daver, Débora Kortz et Géol, après avoir remercié une dernière fois Zaros et ses amis, quittèrent le cosmonef du Gouverneur et foulèrent à nouveau le sol gelé. Ils se retirèrent de plusieurs mètres et assistèrent à l'envol silencieux du véhicule enrutasien.

Celui-ci disparut rapidement. Une fois atteint la vitesse de la lumière, il se propulserait dans l'hyperespace. Dès lors, le Temps s'abolirait.

Sur la calotte glaciaire, les quatre Terriens ressemblaient à de minuscules insectes. Leurs scaphandres brillaient comme des carapaces. Ils se retrouvaient seuls, immensément seuls, sur une planète entièrement glacée, où les gaz de l'atmosphère s'étaient cristallisés sous des températures effroyablement basses.

Vernier suggéra à ses compagnons de réintégrer l'intérieur du cosmonef, obligeamment cédé par les Enrutasiens. Daver, déjà familiarisé avec certains appareils, mit en route des générateurs. Un air terrestre, fabriqué chimiquement, envahit le vaisseau.

Le premier, le Français quitta son scaphandre. Ses compagnons l'imitèrent. Ils respiraient parfaitement. Mais leurs visages conservaient une gravité exceptionnelle.

Géol résuma la situation :

— La température extérieure va se réchauffer progressivement. La fonte des glaces amènera des inondations catastrophiques. Les océans et les mers déborderont, alors que les continents émergeront à nouveau. Il faudra des années avant que la planète ne reprenne son aspect habituel. Peut-être découvrirons-nous, alors, des vestiges d'anciennes villes.

Il ajouta, après un temps d'arrêt :

— Si je vous ai suivi, Vernier, si j'ai accepté de quitter la sécurité d'Enrutas, c'est uniquement pour que vous ne me preniez pas pour un lâche. Mon anatomie, plus fragile que la vôtre, souligne une faiblesse physique, c'est vrai. Mais n'en déduisez pas que les hommes de 3208 ne valaient pas ceux de 1960. Nous avons eu nos pionniers. Nous avons visité les planètes les plus lointaines de notre système solaire. Nous nous sommes posés sur Pluton... Nous préparons même des vols photoniques, capables de nous véhiculer jusqu'aux étoiles les plus proches.

— Mais, reconnu sincèrement le physicien, je n'ai jamais prétendu que vous pouviez manquer de courage, Géol ! Votre décision vous honore et croyez-le bien, votre présence ici me reconforte. Nous aurons besoin du concours de tous pour nous adapter.

Débora Kortz distribua quelques comprimés de plancton et d'algues nutritives. Les vivres concentrés ne faisaient pas défaut. Quant à l'eau, il était facile de s'en procurer en chauffant de la glace.

— Voyez, indiqua l'Eurasienne, le doigt tendu vers un thermomètre. La température extérieure remonte déjà. Nous n'allons pas tarder à nous trouver sur un véritable lac.

— Bah ! sourit Daver, rasséréné. Les cosmonefs enrutasiens sont équipés pour se propulser dans l'eau comme dans le vide. La solidité de leurs parois doit nous éviter l'engloutissement.

— Du reste, précisa Vernier, nous sommes posés sur une couche de glace extrêmement mince, à environ quinze cents mètres d'altitude. Par conséquent, dès la fonte des glaces, nous nous retrouverons rapidement sur un terrain ferme, à l'abri des inondations. Si je ne me trompe pas dans mes calculs, nous serions dans la région montagneuse de l'ancienne Sicile.

— Mais pourquoi nous plonger en hibernation ? demanda Débora Kortz. Nous raterons le plus beau spectacle qu'un homme puisse contempler : la renaissance d'une planète.

— Sans doute, opina Vernier en hochant la tête. Mais nos années de vie sont précieuses. Ne les gaspillons pas. Dans dix ans, lorsque nous nous éveillerons de notre long sommeil léthargique, le soleil artificiel luira sur un monde totalement différent. Le ciel sera à nouveau bleu. Les glaces auront comblé les mers, les océans, ou bien se seront évaporées. Elles seront retombées en pluies. Qui sait si la végétation ne se manifesterait pas déjà ? Des graines enfouies profondément dans le sol, germeront... Vous verrez. Ce sera le spectacle du Renouveau, le spectacle reconfortant de la Nature en proie à la frénésie de la vie. Dix ans, au cours desquels nos organismes n'auront pas vieilli.

Géol esquissa une grimace :

— Peuh ! jeta-t-il avec un certain dégoût. En 3208, l'hypothermie était pratiquée couramment. Des gens passaient l'hiver en hibernation totale et ne s'éveillaient qu'au printemps.

— Soit, Géol, admit Vernier, conciliant. L'hypothermie n'est pas une science exclusivement enrutasienne. Déjà, en 1960, certains chirurgiens refroidissaient leurs clients pour les opérer. On pratiquait des cures de sommeil... Mais les savants d'Aquatongas ont tellement perfectionné cette méthode qu'un individu peut rester des siècles en hibernation, sans le moindre inconvénient. Au terme de nos dix années, si nous découvrons un monde encore inhabitable – et Zarus lui-même prévoit le rétablissement des climats en moins de dix ans – nous pourrions toujours nous replonger en vie suspendue pour une nouvelle tranche de cent vingt mois.

Les arguments de Michel Vernier ne manquèrent pas de persuader Daver. Débora Kortz et Géol montrèrent moins d'empressement mais ils finirent par céder, au terme d'un long colloque.

Le gnome croisa les bras. Il releva la tête pour planter son regard dans celui du « barbare » de 1960 :

— Écoutez, Vernier. Vous prenez toutes les initiatives. Si vous vous imposez comme le chef de notre petite colonie, alors jouons franc jeu. Avez-vous partie liée avec Daver ?

Le physicien haussa les épaules. Il n'éleva pas la voix mais la méfiance et l'hostilité de Géol l'agaçaient. Pour un peu, il aurait donné une sévère correction à cet individu arrogant. Il se contenta. Il tenait à s'allier l'amitié de tous.

— Vous-même, Géol, déployez tous vos efforts dans le but d'entraîner Débora Kortz dans votre orbite. Ne niez pas. Alors que nous devrions nous serrer les coudes, vous cherchez la division parce que vous n'admettez pas être commandé par un « barbare ».

— Oh ! Le mot me paraît excessif ! coupa le gnome.

— Mettons un arriéré. Dites-vous bien que j'obéis à ma conscience, et surtout aux conseils de Zaros.

— Allons, intervint l'Eurasienne, conciliante, ne nous disputons pas. Je ne crois pas que M. Vernier tente de s'imposer comme le chef de notre colonie. Si, un jour, nous devons élire un chef, nous voterons... ou nous tirerons au sort. Pour le moment, il est superflu de se chamailler. Passons plutôt dans le labo d'hibernation.

Daver, le premier, approuva. Le fait que, dans l'histoire, il était le plus « vieux » de tous le reléguait au second plan. Or, l'officier nordiste ne tenait pas à jouer un rôle passif. Chronologiquement, il était né bien avant ses compagnons et pour Géol, par exemple, il remontait dans la nuit des Temps. Mais quand le moment serait venu, quand le cosmonef et la chambre froide ouvriraient leurs portes sur le monde neuf, quand les circonstances et les conditions d'existence se rapprocheraient de celles des légendaires coureurs des Prairies, alors, John Daver aurait son mot à dire.

Du moins l'espérait-il. Aussi, en prévision d'exploits futurs, pionnier d'une ère nouvelle, entra-t-il le premier dans le labo d'hypothermie, le front haut, le buste raidi. La vue de tout un appareillage complexe, conçu spécialement pour les Terriens par les savants d'Aquatongas, l'effraya un peu. Mais depuis son arrivée sur Enrutas, il s'était habitué à voir des machines extraordinaires.

Géol referma la lourde porte étanche derrière eux. Ils eurent l'impression de s'enfermer dans un tombeau. Les comprimés de plancton et d'algues qu'ils avaient absorbés maintenaient en eux une énergie indispensable pour soutenir le traitement hypothermique.

Ils s'allongèrent sur les quatre couchettes prévues. Ils se coiffèrent d'un casque à électrodes. Ils encerclèrent des bracelets autour de leur torse, de leurs poignets, de leurs chevilles. Chaque couchette était munie d'un tableau de contrôle. Ils savaient exactement les gestes qu'ils avaient à accomplir. Du reste, tout était d'une facilité enfantine.

Ils appuyèrent sur un bouton. Un puissant magnétisme les cloua sur

leurs couchettes. Ils tentèrent de se lever. Ils ne le purent. Ils en conclurent avec satisfaction que le système de réfrigération fonctionnait normalement.

Déjà, leur température interne s'abaissait graduellement. Un froid de plus en plus vif envahissait le labo. Un lent engourdissement abolissait leur sensibilité. Bientôt, ils sombrèrent dans le sommeil léthargique, un sommeil réglé pour durer dix années.

Au bout de ce laps de temps, le processus inverse se mettrait en action, grâce à un cerveau électronique, Personne n'aurait à intervenir. Les corps se réchaufferaient. Le sang circulerait à nouveau. Les organes reprendraient leurs fonctions. La lucidité reviendrait.

Autour du cosmonef posé sur la glace, la nuit froide était venue. Le soleil artificiel, dont l'orbite avait été calculée de telle façon qu'il effectuât un tour complet de la Terre en vingt-quatre heures, avait sombré à l'Ouest dans une apothéose de couleurs. Demain, il se lèverait encore. Il égayerait le ciel de ses rayons bienfaisants.

La lune ne brillait plus depuis que le Soleil s'était éteint. Sa masse noire escortait toujours la Terre, fidèlement. Elle se rallumerait, grâce aux savants d'Enrutas. Sa clarté enlancerait à nouveau la planète qu'elle avait accompagnée dans la mort.

Dans la nuit noire d'encre, glaciale, les étoiles scintillaient, frileuses. Au-delà de la lactée, l'énorme Nébuleuse d'Andromède imprégnait sa tache indélébile dans un coin de l'Univers.

*
* *

Deux, cinq, sept silhouettes s'animaient devant le cosmonef enrutasien. Elles s'agitaient ; elles se démenaient ; elles se concertaient, visiblement stupéfaites par le phénomène.

Leurs visages reflétaient cet étonnement intense, cette joie colossale que l'on éprouve en retrouvant le vieux jouet de son enfance, un peu délabré, certes, mais susceptible encore d'amuser une génération.

Leurs yeux flamboyaient, se posaient ardemment sur des choses familières. Leurs bouches parlaient, volubiles, incertaines. Leurs oreilles s'emplissaient de la chanson grisante du vent, et plus loin, de l'âpre ressac de l'océan contre les rochers jadis torturés par le froid.

Les mains étreignaient cette terre féconde, sèche, racornie comme du cuir, cette terre qu'on pouvait effriter sans trop d'efforts. Les pierres avaient l'éclat fascinant du diamant, le velouté d'un fruit doré.

Les êtres, venus d'un autre monde, frissonnaient voluptueusement sous la tiède caresse d'un soleil neuf. Des symptômes de nature naissaient çà et là, entre les roches assoiffées, les cailloux rôtis, le sol raviné. Était-il possible qu'une planète eût changé à ce point sous

l'effet d'une baguette magique ?

Les visiteurs s'interrogeaient. Mais ils ne pouvaient répondre. Ils savaient que le soleil était revenu et, avec angoisse, ils se demandaient si l'astre artificiel orbiterait encore longtemps.

Ils avaient quitté leurs scaphandres spéciaux. Ils respiraient l'air sec à pleins poumons, avec griserie. Leur nef reposait à trois cents mètres de là et elle se différenciait très nettement du vaisseau enrutasien. Ce qui prouvait que les visiteurs ne venaient pas d'Andromède. Leur spacionef possédait un autre style, une autre technique. Mais il arrivait tout droit du fond de l'espace.

L'un des êtres se rapprocha du véhicule enrutasien. Plusieurs de ses compagnons, armés de puissants chalumeaux, s'attaquaient au sas. Des gerbes d'étincelles multicolores voltigeaient autour des silhouettes masquées de verre protecteur. Une effroyable chaleur se répandait dans l'atmosphère. Des gouttes de sueur perlaient sur le front des ouvriers.

— Le travail avance-t-il ? demanda celui qui semblait être le chef de l'expédition cosmique.

— Oui, Leg. Mais nous n'avons jamais vu un métal aussi dur. Néanmoins, nous en viendrons à bout.

— Bien, opina Leg, satisfait. Je me demande d'où vient ce vaisseau et ce qu'il fabrique ici, sur l'ancienne Sicile.

— Nous apprendrons peut-être lorsque nous aurons pénétré à l'intérieur.

Les chalumeaux bourdonnaient. Bientôt, une assez large plaque fut découpée dans le sas. Les ouvriers se retirèrent précipitamment. Des électroaimants empêchèrent l'énorme morceau de métal de s'abattre sur les travailleurs.

Ceux-ci jubilaient. Ils quittèrent leurs masques de verres et leurs yeux se fixèrent avec envie sur l'échancrure pratiquée dans la coque scintillante de l'impressionnant vaisseau spatial. Déjà, l'un des êtres dressait une échelle et gravissait les marches.

Leg l'arrêta d'un cri :

— Halte, Râhu !

Râhu, surpris, se retourna, sourcils froncés. Sa grosse tête dodelina sur ses étroites épaules :

— Qu'est-ce qui te prend, Leg ? Pourquoi m'empêches-tu de pénétrer à l'intérieur de cette nef ?

— Tu pourrais te repentir de ta précipitation. Qui te prouve que la mort ne te guette pas dans les flancs de ce véhicule ?

Râhu frissonna :

— Voyons, Leg...

— Tu permets, Râhu ?

Le chef gravit résolument les échelons et tira un pistolet à rayons de

sa ceinture. Il le régla sur une décharge moyenne, capable de foudroyer néanmoins un adversaire de taille respectable. Puis, bousculant Râhu, il engagea prudemment sa tête par l'ouverture béante, avant même que les réfrigérants aient refroidi le métal en fusion.

— Ça n'a pas l'air de bouger, là-dedans, estima-t-il après un long et minutieux examen.

Il braqua une puissante torche atomique vers la portion obscure du cosmonef enrutasien et balaya l'espace devant lui. L'éblouissante lumière traqua les ténèbres et décela, un à un, les objets. Des ombres dansaient, chaque fois que Leg remuait la lampe.

— Il n'y a personne, convint finalement l'observateur.

Il entra dans la nef et remarqua immédiatement que la hauteur du sas correspondait à une taille analogue à la sienne. Les êtres qui utilisaient ce véhicule ne se différenciaient donc guère, du moins au point de vue grandeur, de la race à laquelle appartenait Leg.

Râhu pénétra dans le vaisseau sur les talons de son chef. Rapidement, les deux créatures s'orientèrent jusqu'à la cabine de pilotage, réduite à sa plus simple expression puisque tout fonctionnait automatiquement.

Ils observèrent autour d'eux. Ils constatèrent que les signes, surmontant les différents appareils, trahissaient un autre langage qu'en vain ils cherchèrent à traduire. Ils notèrent aussi que la conduite de la nef étrangère ne correspondait pas à celle de leur propre vaisseau. Ils ne s'en émurent pas.

Leg caressa son front. Ses yeux luisants, enfoncés dans leurs orbites, exécutèrent le tour de la cabine axiale, où, apparemment rien n'avait été saboté, ou détruit.

— Tout ça est bien joli. Mais où sont passés les occupants de cet astronef ?

— Ils visitent peut-être la planète, suggéra Râhu, à bord de véhicules annexes, plus maniables.

— Pourquoi auraient-ils laissé leur véhicule sans protection ?

— Avant d'atterrir, ils ont effectué le tour de ce monde et ils ont constaté rapidement l'absence d'habitants, du moins d'êtres civilisés. Alors, que craindraient-ils en laissant seul leur vaisseau ?

— Décidément, grommela Leg, tu as réponse à tout, Râhu. Mais nous n'avons pas terminé la visite de la nef.

Ils fouillèrent le véhicule, pouce après pouce. Ils ne découvrirent aucun indice susceptible de leur donner une indication sur l'origine des étrangers.

Râhu frappait du poing contre une porte close. Une certaine résonance accompagnait ses coups.

— Il faudrait ouvrir ce panneau, Leg. De notre première inspection,

il ressort qu'il est fermé de l'intérieur.

— Tu as dit de l'INTÉRIEUR ?

— Évidemment, Leg, tout comme le sas.

— C'est vrai, comme le sas. Mais alors, nous devrions découvrir les occupants.

Râhu tendit le doigt vers la lourde porte :

— Ils sont peut-être là-derrière.

— Pourquoi ne répondraient-ils pas à nos appels ?

— Je l'ignore.

— Pour quels motifs s'enfermeraient-ils ?

— Je ne sais pas, fit Râhu impassible.

— Va au diable ! vociféra Leg, levant ses deux bras grêles. Un moment tu sais tout, un autre tu ne sais plus rien. Quel contraste dans ta personne !...

Il ajouta, cognant désespérément du poing contre le blindage :

— Aux chalumeaux, en vitesse ! Le métal paraît moins résistant que celui de la coque. Les rayons thermiques en auront rapidement raison. Bien entendu, il convient d'agir avec précaution et de ne rien endommager. Du moins dans la mesure du possible.

— Je vais prévenir l'équipe, Leg, approuva Râhu en s'éloignant vers le sas.

Il se pencha au-dessus de l'échelle :

— Hé ! Les gars... Remettez vos masques et venez par ici. Nous avons du boulot pour vous.

L'équipe s'attaqua immédiatement au blindage. Les étincelles recommencèrent à voltiger sous l'œil cyclopéen d'une lampe atomique. Car le vaisseau était plongé dans la plus totale obscurité.

Les chalumeaux découpaient le métal comme un bout de beurre. Sous l'effrayante chaleur dégagée, le métal fondait, se liquéfiait. Des gouttes brûlantes pleuraient le long de la cicatrice qui, lentement, s'étendait. Râhu, au premier rang, s'épongea le front :

— Les stéréo-tests indiquent un blindage de six centimètres. Le métal est plus dur que le plus dur de nos alliages. Il doit résister à des vitesses colossales.

Leg haussa les épaules :

— On ne conçoit pas de vitesse supérieure à celle de la lumière. Or, nos propres vaisseaux se propulsent à cette allure.

— Cette limite théorique absolue est peut-être dépassée par les êtres qui ont construit cette nef, supposa Râhu. Nous n'avons jamais pu édifier un vaisseau capable de vaincre le cercle du Temps.

— La vitesse instantanée ?

— Pas exactement, mais le déplacement dans l'hyperespace. Nous butons toujours sur ce problème.

— Tu es décevant, Râhu. Nous avons atteint le summum de la

science. La possibilité d'un voyage hors du Temps actuel reste une utopie. Mets-toi cela dans la tête. Nous avons abandonné tous les travaux.

— Momentanément ?

— Non, d'une façon définitive. On ne court pas après une illusion.

— Attention ! prononça l'un des ouvriers en s'écartant. Le panneau va céder. Mettons en route les électro-aimants.

Les puissants champs magnétiques entrèrent en action. Le panneau, découpé habilement, se maintint verticalement malgré son poids énorme. Lentement, il fut attiré vers le sol et s'allongea comme un cadavre. Des jets réfrigérants refroidirent son enveloppe, évitant les accidents par brûlures.

Leg n'hésita pas. Il assura son pistolet à rayons dans la main et il franchit le passage. Il entra dans le labo d'hypothermie et à la vue des quatre corps étendus sur les couchettes, il poussa une sourde exclamation :

— Hé ! Venez. Il y a quatre cadavres là-dedans !

*

* *

John Daver ouvrit les yeux le premier. Il fut terriblement surpris. Un être ressemblant étrangement à Géol se penchait sur lui et sur le moment, il crut réellement qu'il s'agissait de l'homme de 3208.

Il reconnut vite son erreur. Géol était encore allongé sur sa couchette, en léthargie, de même que Vernier et Débora Kortz.

Sept gnomes à grosses têtes et à membres grêles se pressaient autour des couchettes et observaient avec étonnement les divers appareils d'hypothermie. Ils se groupèrent bientôt autour du lieutenant nordiste. Leg désigna l'uniforme de ce dernier :

— Dites-donc... À quelle mascarade vous livrez-vous ? Si les souvenirs inculqués par psycho-induction sont exacts, ce costume date de l'époque pré-atomique, de cette mémorable guerre de Sécession entre les États du Nord et du Sud.

Daver était de plus en plus suffoqué. L'être ressemblant à Géol parlait l'anglais. Son cerveau devait posséder des connaissances prodigieuses, étendues. Il émanait de lui une certaine noblesse, accusée par un froncement des sourcils.

— Je suppose que vous me comprenez, poursuivit Leg. Comment vous appelez-vous ?

— Daver. John Daver. Je suis lieutenant des armées nordistes.

Leg croisa les bras sur sa poitrine. Son regard lança des éclairs insolents. Il fulmina :

— Vous vous moquez de nous ? Ce vaisseau n'est pas d'origine terrestre.

— Je sais, fit Daver, se relevant sur sa couchette. Nous venons de la Nébuleuse d'Andromède.

— J'aime mieux ça ! grommela le chef des êtres à grosses têtes. Mais vous avez l'air d'ignorer totalement qui nous sommes.

L'officier hocha la tête.

— Vous ressemblez à Géol.

— Géol ?

— L'homme que vous apercevez, allongé à côté de moi, et qui se s'est pas encore éveillé de son long sommeil. C'est un de mes amis... Mais qui êtes-vous ?

— Des Terriens. Daver éclata de rire :

— La Terre n'est plus qu'une boule de glace. Le soleil est éteint. Les hommes sont morts avec le soleil.

— Erreur, rectifia Leg. Nous sommes des Terriens, ou plus exactement, notre origine était la Terre. Depuis des siècles, nous vivons sur une planète d'Alpha du Centaure. Notre calendrier marque l'année 4612.

À ce moment, Vernier ouvrit les yeux. Il fut non moins étonné que son collègue de 1860. Il avait surpris les dernières paroles de Leg.

— Vous dites 4612 ? demanda-t-il.

— Oui. Nous avons conservé le calendrier terrestre.

Ahuri, le Français se leva. Il tituba, comme un homme ivre. Sa tête semblait vide, ses jambes molles. Il avança à travers le vaisseau et les hommes de 4612 ne lui barrèrent pas la route.

Il apparut au sommet de l'échelle. Il aspira l'air à pleins poumons. Il cligna des yeux sous le soleil. Il frissonna en contemplant le sol libéré de sa gangue de glace. Puis il aperçut l'astronef en provenance d'Alpha du Centaure.

Il rejoignit le labo d'hypothermie et consulta le calendrier électronique.

— Voilà un peu moins de neuf ans que nous étions en vie ralentie. Le système de réanimation ne devait pas fonctionner avant dix ans. Pourquoi avez-vous interrompu notre sommeil au risque de compromettre nos chances de survie ?

Leg haussa les épaules :

— Nous ignorions que ce vaisseau contenait des corps en état d'hibernation. D'autre part, lorsque nous avons pénétré dans cette partie du cosmonef, nous avons parfaitement compris qu'il s'agissait d'une salle d'hypothermie. Nous avons pris toutes les précautions indispensables pour assurer votre réadaptation. Nous utilisons aussi fréquemment l'hibernation artificielle.

Géol et Débora Kortz revinrent à eux dans le quart d'heure qui suivit. Aussitôt, une conversation animée s'engagea entre Géol et Leg. Les deux hommes parlèrent des dernières découvertes de la technique

et de la science dans la période post-3208.

L'Eurasienne semblait ravie de découvrir les Terriens de 4612. Évidemment, ils ressemblaient physiquement à Géol. Même grosse tête ; absence de dents, membres grêles. Des créatures chétives, dégénérées par le système alimentaire sous forme de concentrés, au cerveau bourré par psycho-induction, à l'inaction sans cesse croissante des muscles. Une atrophie lente, inéluctable, génératrice de tares, de mutations. La rançon d'un énorme progrès.

N'empêche. Débora Kortz retrouvait des Terriens, des frères. Leurs ancêtres, du moins, avaient vécu sur la planète, avant de s'exiler définitivement. Ces hommes représentaient le dernier chaînon de la race. Avec eux, l'avenir semblait assuré.

Leg, pressé de questions, conta les péripéties du drame de la Terre :

— Nos savants ne l'ignoraient plus. Le soleil agonisait lentement, inexorablement. Il perdait chaleur et lumière. Il mourait comme mouraient d'autres étoiles. Son vieillissement s'accrut et les hommes en ressentirent les effets. La température s'abaissa. Il fallut lutter contre le froid. Les villes s'enfoncèrent dans le sol, comme des taupinières. Conjointement, la science essayait de pallier la carence du soleil en créant un astre artificiel. Plusieurs tentatives échouèrent. L'astre artificiel mourait aussitôt allumé. Un atomicien, pour la première fois, parla des dangers de la création d'un soleil. Si l'expérience réussissait, si l'énergie était endiguée dans les champs magnétiques, l'onde de choc serait terrifiante pour la planète et menacerait son intégrité. Balayée comme un fétu, la Terre pourrait se disloquer. On envisagea bien des ondes de soutien, mais la proposition dépassa le stade de la technique actuelle. Alors, devant le danger du froid et de la dislocation, les hommes préférèrent le Grand Voyage.

« Une planète existait, dans le système d'Alpha Centauris, qui avait toutes les caractéristiques de la Terre. Quand le moteur à photon, capable d'atteindre la vitesse de la lumière, fut mis au point, une première expédition partit. Elle revint, au bout de neuf ans. La planète d'Alpha du Centaure, déserte, se prêtait admirablement à une émigration. Alors l'exode commença. Certains voulurent rester. On ne les obligea pas à quitter la Terre. Mais l'on n'eut bientôt plus de leurs nouvelles. La glace recouvrait tout, lentement, comme un linceul, empêchant les cultures.

« Nous avons baptisé Terra la planète d'Alpha du Centaure. De Terra, nos astronomes assistèrent à l'extinction complète du Soleil. Bientôt, notre système ne fut plus visible dans l'univers. Il avait cessé d'exister. Il était un point noir, obscur, dans le noir et l'obscurité de l'espace. Il gravitait, hanté par les glaces, sur son antique orbite, mais on avait rayé son nom des cartes du Ciel. Aussi, jugez de notre stupéfaction, quand, un beau jour, derrière nos instruments d'optique

et de détection, nous aperçûmes un point lumineux du côté du système solaire. Aucun doute. Il s'agissait d'une étoile de neuvième grandeur, pale, certes, mais présente, terriblement énigmatique. Il avait fallu évidemment quatre années pour que sa lumière nous parvienne.

« Vous rapporter les commentaires, les hypothèses qui coururent de bouche en bouche, serait fastidieux. Des calculs précis notèrent que la mystérieuse étoile gravitait sur l'orbite de la Terre. Il n'en fallut pas plus pour décider une expédition cosmique. Un peu plus de quatre années de voyage, à la vitesse de trois cent mille kilomètres à la seconde. Je m'appelle Leg et je suis le chef de cette expédition.

Géol réclama quelques comprimés vitaminés, pour lui et ses amis du passé, puis il conta à son tour les péripéties survenues sur Enrutas. Elles dépassaient de loin la création d'un soleil artificiel. Leg et ses compagnons hochaient gravement la tête et restaient sceptiques. Comment des hommes pouvaient-ils surgir du passé ?

Géol désigna Daver, Vernier et Débora Kortz :

— Reconnaissez tout de même que mes trois camarades ne vous ressemblent pas, anatomiquement. S'ils ont conservé, comme moi-même, les costumes de leur époque, cela ne prouve évidemment pas grand-chose, mais leur présence ici doit vous persuader.

— C'est un fait, opina Leg. Nous nous trouvons en face de trois créatures typiquement terrestres, tirées du fond des âges. Nos lointains aïeux, je n'en doute pas, étaient conçus physiologiquement de la même façon. Même corpulence athlétique, même mâchoire. Mais avouez que votre aventure a quelque chose de fabuleux. Nous savons, par nos propres expériences, faire surgir le passé des roches, mais notre technique s'arrête à l'image. Je tire mon chapeau devant la science des Enrutasiens. Et maintenant, il va falloir décider de votre sort. Les traits de Leg se durcirent. Râhu tordit sa bouche édentée. Les hommes de Terra, manifestement, entendaient être traités comme des créatures supérieures.

CHAPITRE V

Michel Vernier marchait seul dans la nuit. Il était sombre, préoccupé. Bien des problèmes l'assaillaient concernant son avenir. Extrait du passé comme une carte postale vivante ou une vieille photographie animée, s'adapterait-il à l'époque de 4612, à ces hommes à grosses têtes qui, apparemment, ne semblaient plus appartenir à l'espèce humaine ?

— Jamais ILS n'auraient dû nous tirer du passé ! marmonnait-il sans cesse, évoquant les Enrutasiens. Ils n'ont pensé qu'à la Science, qu'à l'exploit. Ils nous livrent maintenant à un monde inhumain. Mais peut-on le leur reprocher ?

Non. Vernier n'en voulait pas particulièrement à Zaros VII, à tous les collaborateurs de cette créature particulièrement géniale. Sa propre vie comptait si peu en regard de la Science.

Ses pas crissaient sur le gros gravier, sur le sol libéré des glaces. Il marchait avec ses soucis. Il respirait à pleins poumons un air vivifiant. Demain, le soleil renaîtrait. Zaros avait redonné la vie à la Terre.

Brusquement, le Français s'arrêta, tendit l'oreille. Il perçut un bruit qui se rapprochait. Ce n'était pas un animal. Il n'existait plus d'animaux. C'était un pas précipité. Un homme. Ou une femme.

Dans la pénombre, il distingua la silhouette de Débora Kortz. Celle-ci rejoignit bientôt le physicien. Elle avait couru. Elle haletait. Sa poitrine se soulevait rapidement :

— On vous cherche partout, Michel... Vous permettez que je vous appelle par votre prénom ?

— Je n'y vois aucun inconvénient. Cela n'a guère d'importance.

— Pourquoi fuyez-vous vos semblables ? Des hommes ont survécu à l'extinction du Soleil. Ils reviennent afin de vous offrir une vie décente, une vie de civilisé. Je vous en prie, cessez de marcher. Vous m'agacez.

Vernier obtempéra. Son regard se durcit. Sa voix aussi :

— Des êtres qui ressemblent à Géol ? Vous appelez cela nos semblables ? Non Débora... Je suis écœuré. Écœuré par les propos péremptaires tenus par Leg. Écœuré de ces grosses têtes qui se tournent sans cesse vers nous, nous scrutent comme des bêtes curieuses, et finalement sourient ironiquement. Leg a posé ses conditions. Il nous ramène sur Terra, sur Alpha Centauris. Puis, à mesure que les conditions climatiques s'amélioreront sur Terre, les exilés reviendront, s'établiront, s'implanteront. Quel sort nous réserveront-ils ? À leurs yeux, nous sommes des pièces de musées.

— Ne soyez pas aussi sévère. Leg n'est que le chef d'une expédition. Il ne peut prendre de décision sous sa seule responsabilité. Auriez-vous préféré vivre en sauvage sur une planète déserte ? Les hommes de 4612 vont apporter la civilisation à la Terre. Ils vont reconstruire des villes. Leg a fait un premier pas dans le domaine de la conciliation. Il accepte de regagner Terra à bord de l'astronef enrutasien.

Le Français éclata d'un rire spasmodique, vite tari :

— Bien sûr. Il faudrait quatre ans à Leg pour retourner sur Alpha Centauris. L'astronef de Zaros lui permet de faire le voyage en dehors du temps normal. Quelle économie !

Débora Kortz passa son bras sous celui du physicien. Ce dernier réprima un frisson :

— Écoutez, Michel... Votre entêtement et votre mauvaise volonté ne peuvent vous conduire qu'à votre perte... Est-ce cela que vous cherchez ? Vous oubliez qu'il y a Daver et moi...

— Je vois. Leg vous a chargée de me ramener à de meilleurs sentiments. C'est un excellent diplomate.

— Vous vous trompez. Je suis venue de ma propre initiative.

— Vraiment ?

— Vraiment. En doutez-vous ?

Vernier saisit la main de l'Eurasienne et la tapota. Son œil perdit de sa dureté. Dans l'ombre, il ne put déceler évidemment le frémissement de la jeune fille.

— Excusez-moi, Débora... Je me suis montré brutal, intransigeant. Mais comprenez-moi. Je pense à vous, comme à Daver. Je pense à nous trois. Géol n'est déjà plus de notre époque. Ses sentiments, d'emblée convergent vers Leg et ses compagnons. Il est assuré d'avoir un poste honorable dans la nouvelle civilisation terrestre. Mais nous ? La Terre va être envahie par des créatures à grosses têtes, débiles, dégénérées...

— Des hommes tout de même, précisa l'Eurasienne.

— Des hommes, oui. Ils seront en écrasante majorité. Nous souffrirons d'un complexe terrible : celui de n'être pas adaptés physiquement.

— Vous dramatisez, concilia la jeune fille. Ne vous dérobez pas à l'invite de Leg. Acceptez ce voyage sur Terra.

— Je cède, mais à contrecœur.

— Merci, Michel... Je sais. J'ai souvent penché pour Géol. Je l'admire pour son érudition. Daver et vous... Enfin, pour moi, vous représentiez le passé lointain, inaccessible. Maintenant que Leg et ses compagnons sont entrés dans notre vie, chronologiquement, je me rapproche de vous. Physiquement bien davantage.

Vernier lâcha la main de l'Eurasienne : il hocha la tête en souriant. Son sourire, comme sa voix, s'était adouci.

— Vous êtes une curieuse femme, Débora. Par moment, vous affichez un air certain de supériorité, parce que vous venez d'une époque plus récente que la mienne. Cent soixante seize ans nous séparent. D'autre fois, vous vous inclinez vers le vingtième siècle, comme un historien se penchant avec sollicitude sur le passé.

Il soupira, ajoutant :

— Allons rejoindre Leg et ses compagnons. Mais j'avais besoin de m'isoler, de réfléchir, de méditer.

— J'ai troublé vos pensées. J'en suis désolée.

— Ne vous désolez pas sur un point aussi futile. Il se présentera d'autres situations où, je le pense, vous aurez l'occasion de vous rapprocher davantage de Daver et de moi. Car n'en doutez pas : Daver est le survivant intégral d'une époque où les héros foisonnaient, où l'homme épanchait encore librement ses sentiments.

Lentement, ils revinrent vers les astronefs dont les masses sombres, imposantes, se découpaient. Un feu brillait, luciole énorme dans la nuit. Les flammes se tordaient, sculptaient les visages graves. Quand Vernier et Débora Kortz entrèrent dans la lueur du foyer, Leg ne broncha pas. Mais ses yeux étincelants détaillèrent les deux jeunes gens. Que pensait-il ? Lui seul le savait. Leg était un homme de l'avenir, un pionnier. Il avait horreur de faire machine arrière. Même en jonglant avec les siècles.

*

* *

Le sas se referma sur les hommes à grosses têtes. Leg s'empresse de commenter :

— Nous acceptons votre véhicule, monsieur Vernier, uniquement parce qu'il raccourcit le temps du voyage jusqu'à Alpha Centauris. N'en déduisez pas que nous dépendons de vous. Notre astronef, en quatre ans, aurait pu nous ramener sur Terra.

Le physicien haussa les épaules et ignore la remarque. Instruit par les savants d'Enrutas sur la conduite du véhicule cosmique, il manipula divers boutons.

Le vaisseau bondit dans l'espace. Quand il eut atteint la vitesse de la lumière, son pilote enclencha le système qui permettait de voyager hors du Temps actuel. Dès lors, le défilé des étoiles et des Galaxies cessa sur l'écran.

Que dire du voyage jusqu'à Alpha Centauris, une paille pour une nef qui arrivait en droite ligne de la grande Nébuleuse d'Andromède ? Il se déroula sans incident notable et surtout dans une ambiance assez tendue. Ni les efforts de Dé-bora Kortz, ni les pitreries de Daver simulants une charge contre les sudistes, n'entamèrent l'impassibilité de Leg et de ses compagnons. Les conversations se bornèrent au strict

minimum.

Vernier quitta l'hyperespace et un soleil apparut, éblouissant, neuf. Leg désigna la troisième planète gravitant dans l'orbite de l'astre flamboyant.

— Voilà Terra.

— La troisième planète, répéta le physicien. Vraiment, c'est une coïncidence.

Il manœuvra de manière à entrer dans le champ d'attraction du monde habité. Des masses floconneuses surgirent, trahissant la présence d'une atmosphère.

— Les détecteurs ont dû nous repérer depuis déjà un certain temps, assura Leg, depuis le moment même où nous avons émergé de l'hyperespace.

Le vaisseau se posa à Mondiatier, la capitale fédérale de Terra. Inutile de préciser que son atterrissage suscita un certain intérêt, d'abord de la part de la population, ensuite de la part des savants. Le vaisseau ne ressemblait évidemment en rien à ceux utilisés par les hommes de 4612.

Mais la stupéfaction atteignit son comble lorsque Leg et ses compagnons sortirent les premiers du véhicule étrange. Nul doute, l'expédition dirigée par Leg avait rencontré sur sa route des voyageurs interstellaires. D'ailleurs, sur Terra, on n'attendait pas aussi tôt le retour de l'expédition partie en direction du système solaire.

Leg apaisa rapidement les esprits. Aux savants venus l'accueillir, il conta qu'un soleil artificiel orbitait autour de l'ancienne Terre, soleil allumé par une civilisation issue de la Nébuleuse d'Andromède. Et les scientifiques présents n'en crurent pas leurs yeux quand Vernier et ses compagnons débarquèrent. Ils furent l'objet, on s'en doute, d'une légitime curiosité.

Des ondes porteuses véhiculèrent les voyageurs jusqu'au Palais Gouvernemental où siégeait un Parlement unique pour toute la planète. Leg expliqua éloquemment qu'il se rendait chez le Président suprême, Ror, prévenu de son arrivée.

Ror était un personnage qui, anatomiquement, ressemblait à ses congénères. Peut-être sa tête était-elle encore plus volumineuse, du fait de son érudition qui dépassait largement celle de savants réputés. Car, dans toute civilisation parvenue à un stade avancé, la Science occupait un rang primordial.

Le Président, assis dans un somptueux fauteuil, dans cette vaste salle du Palais où il donnait fréquemment audience, écouta attentivement le récit de Leg. Quand celui-ci eut achevé, Ror se tourna vers Vernier et ses compagnons :

— Il vous arrive une aventure inouïe. Vous venez du passé, d'un passé défunt et qui ne nous intéresse plus. De votre odyssée, nous ne

retiendrons que l'exploit scientifique. Les Enrutasiens de la Nébuleuse d'Andromède ont droit à notre admiration. Je savais que la stéréotronique offrait des possibilités immenses, mais nous étions loin d'envisager de matérialiser le passé. Comme quoi, reconnaissons-le, nous avons beaucoup à apprendre. Nous vivons pour un avenir sans cesse meilleur, sans cesse amélioré.

Géol se détacha du groupe formé par ses compagnons. Il s'inclina devant Ror – et celui-ci fut sensible à cette marque de déférence :

— J'appartiens à l'époque de 3208. Certes, pour vous, cela remonte dans la nuit des Temps. Mais déjà nous avons amorcé la mutation. Nous assimilons les études par psycho-induction. Voyez ma tête, ma bouche... Elles ressemblent aux vôtres. Je peux donc dire que, de tous mes compagnons, c'est moi qui me rapproche le plus de vous. J'ai droit à une place honorable dans la Société.

Ror sourit et détailla davantage l'homme de 3208.

— Vous appartenez au passé, Géol. Néanmoins, mêlé à la foule, vous passeriez facilement inaperçu. Nous nous occuperons de vous, mais le Parlement doit décider. Des tests permettront de déceler vos aptitudes. En attendant, vous demeurerez avec vos compagnons et vous logerez dans un appartement de ce Palais.

Vernier se détacha à son tour. Il ne s'inclina pas devant le Président, car il conservait sa dignité d'homme de 1960. Il fut extrêmement poli :

— Quelles décisions prendrez-vous à notre égard ?

— Je l'ignore encore. Mais, je vous l'ai dit, le passé ne nous intéresse pas. Vos époques lointaines vous rejettent dans la Préhistoire. Vous ne possédez aucune culture scientifique.

Le Français voulut protester mais le Président l'interrompt :

— Je sais, monsieur Vernier. Vous étiez physicien en 1960. Pauvre ami ! Vos connaissances n'arrivent pas à la cheville du plus minable de nos savants de notre époque ! À quoi pourriez-vous bien nous être utile, je me le demande ? Non, le passé est enterré. On ne fait pas du neuf avec du vieux, malgré la meilleure volonté du monde. Je veux bien, vu les circonstances exceptionnelles de votre présence ici, vous traiter avec certains égards, mais n'en sollicitez pas davantage. Maintenant, Leg va vous conduire à vos appartements.

Ror se leva, avec dignité puis quitta la salle d'audience par une porte annexe. Il se désintéressait visiblement de ces créatures surgies du passé. En tout cas, au cours du bref entretien, il n'avait jamais manifesté la moindre curiosité.

Leg s'avança, avec un sourire aux lèvres. Vernier se contenta et une rage sourde le mina. Il avait envie d'envoyer son poing dans la face de ce gnome qui, visiblement, se moquait de lui.

— Si vous voulez bien me suivre... invita Leg.

— Nous vous suivons, grommela le physicien. Mais, je vous le

garantis, vous n'avez pas fini d'entendre parler de nous !

*
* *

Dans Aquatongas, la cité sous-marine, c'était l'heure où les Enrutasiens goûtaient le repos journalier. Les fenêtres s'ouvraient sur l'océan et comme dans un kaléidoscope, des images défilaient, apaisantes, où la beauté des couleurs se mêlait à celles des formes.

Pourtant, dans le vaste bureau du Maître, encore brillamment éclairé, Zaros VII travaillait inlassablement. Il était seul, penché sur des machines calculatrices. Il étudiait un problème ardu, car tous les problèmes abordés par le Premier enrutasiens appartenaient à une catégorie supérieure.

Un voyant lumineux clignota et Zaros enfonça un bouton. Sa protubérance charnue, surmontée d'une fine antenne, oscilla au sommet de son crâne chauve. Ses mains à moitié palmées se crispèrent dans le vide. Il n'aimait pas être dérangé.

Néanmoins, la porte s'ouvrit. Polléus entra. Il avait l'air sombre, gêné, celui de quelqu'un en proie à des préoccupations.

Il s'inclina. Sa bouche édentée articula des sons nasillards :

— Je m'excuse, Maître, d'interrompre votre méditation.

— Je vous en prie, Polléus... Quelle impérieuse nécessité motive votre présence tardive, ici ?

— Eh bien ! nos astronomes viennent d'achever leurs délibérations. Leurs conclusions concordent. Le système RZ posséderait une civilisation avancée.

— RZ ? répéta Zaros, situant parfaitement ce soleil dans l'immensité du Cosmos. Bizarre. Comment se fait-il que nous ne décelions qu'aujourd'hui la présence de créatures organisées ?

— La planète Trois de RZ n'a, apparemment, jamais été habitée. Mais les études plus poussées, à l'aide d'instruments nouveaux, signalent une incontestable activité sur ce monde, qui, soit dit en passant, ressemble à la planète Troisième de KZ.

— KZ... La Terre, sourit le Gouverneur. Les quatre Terriens tirés du passé possèdent bien l'un de nos astronefs et vu la proximité du système RZ, ils auraient pu effectuer ce court voyage... Mais jamais ils n'auraient eu le temps matériel de bâtir une civilisation dont l'activité parviendrait jusqu'à nous. D'ailleurs, le soleil artificiel allumé autour de la Terre, ne brille encore pas dans nos télescopes, à cause de son éloignement.

— C'est que, expliqua Polléus, alors que vous vous rendiez sur KZ-3, l'un de nos savants a eu l'idée de prendre des clichés et d'effectuer au passage plusieurs analyses spectrales de RZ. Il a du reste profité de ce même voyage pour observer d'autres systèmes solaires. Ces analyses,

ces clichés, ont été scrupuleusement étudiés au retour. Il ressort que RZ-3 serait habité.

La main palmée de Zaros enfonça une touche. Un orifice s'éleva sur son bureau. Il se pencha :

— Dites à Nox de venir immédiatement.

Le pionnier se présenta quelques minutes plus tard. On devinait, dans son regard, une immense admiration pour Zaros, un respect rigoureux. Il se figea devant le bureau et attendit. Il exécuterait fidèlement les ordres et ne les discuterait jamais.

— Je vous ai prié de venir, Nox, commença le Gouverneur, afin de vous confier une mission délicate. Vous êtes, avec Antos, l'un des meilleurs pionniers d'Aquatongas. Vous avez visité le système d'HM-5 et vous avez rapporté de fructueuses précisions. Nous savons ainsi que la civilisation existant jadis sur HM-5 s'est suicidée collectivement en jouant avec les forces de la Nature. Il ne s'agissait donc pas d'êtres intelligents, mais d'apprentis-sorciers... Cependant, je ne vous ai pas convié pour vous parler d'HM-5, que vous connaissez mieux que moi. Vous allez partir pour RZ. Nox réfléchit quelques secondes. Dans son esprit, il situa ce système solaire sur la carte du Cosmos.

— RZ... C'est le système le plus voisin de KZ.

— Oui. Un dernier rapport astronomique signale l'existence d'une activité sur RZ-3. Or, jusqu'à présent, nous n'avions jamais décelé d'activité intelligente sur cette planète. J'ai fouillé les archives. RZ-3 était un astre vide de vie. Du moins n'y existait-il pas de civilisation capable de se manifester.

— Mais, intervint Polléus jusque-là attentif, toute civilisation évolue. Celle de RZ a fort bien pu passer du stade primitif au stade supérieur. Nous en décelons seulement l'activité.

— C'est possible, admit Zaros, ébranlé par le raisonnement de son adjoint. Il importe de s'en assurer et je confie cette mission à Nox.

Puis, se tournant vers le pionnier :

— Nox, je vous recommande à nouveau la plus extrême prudence. Ne prenez jamais contact avec les habitants des autres mondes. Ce n'est pas notre but. Un contact peut être violent car nous ignorons les réactions adverses. En tout cas, si l'on songe que KZ-3, la Terre, avait été habitée, il est exceptionnel de constater la présence d'une autre humanité dans un système voisin. Le pionnier se figea au garde-à-vous.

— Bien, opina-t-il. Je préviens mon équipage et je m'envole à l'instant. Dois-je prendre contact avec les Terriens du passé ?

Zaros s'accorda quelques secondes de réflexions :

— Non. Nous avons donné leur chance aux Terriens. Du reste, s'ils le désirent, ils peuvent nous contacter et même revenir ici grâce à l'astronef transtemporel. Nous leur avons fait assez de mal en les tirant

de leur époque et en les plongeant dans l'aventure inouïe de la survie.

Nox tourna les talons et sortit la tête haute. Quand il eut disparu, le Maître soupira :

— Cela me chagrinerait s'il arrivait malheur à Nox. Je l'estime beaucoup et j'apprécie sa valeur.

— Redoutez-vous une issue fatale à la mission de Nox ? s'informa Polléus. Grâce aux précautions déployées, nos astronefs ne sont pas repérables.

— Je sais. Mais une civilisation peut très bien utiliser des moyens de détection que nous ne soupçonnons pas. Bref, toutes les missions de nos pionniers constituent des tâches difficiles, aléatoires. L'Inconnu se dresse, incertain. Vous voyez, Polléus, que je me montre soudain pessimiste. Un pressentiment.

Puis les deux Enrutasiens s'absorbèrent dans une conversation traitant du problème auquel travaillait le Maître quand Polléus était entré.

*

* *

À Mondiatier, au quartier général des Forces Armées Spatiales, régnait une fébrile activité. Le général Jop, commandant en chef, tournait sans cesse dans son vaste bureau s'ouvrant sur une mer artificielle. Sur l'eau, le soleil scintillait.

L'officier à grosse tête, impeccablement sanglé dans son uniforme, se tourna vers Leg qui attendait patiemment :

— Vous êtes certain qu'il s'agit d'un véhicule en provenance de la planète Enrutas ?

Leg parut embarrassé. Il haussa les épaules et hésita :

— Du moins m'est-il possible de l'affirmer dans la mesure de nos connaissances. Le vaisseau décelé par nos détecteurs spatiaux est d'un type absolument identique à celui des hommes du passé. De toute évidence, il vient d'Enrutas, du côté de la Nébuleuse d'Andromède. Cet astronef doit donc être capable de voyager dans l'hyperespace. Naturellement, d'autres civilisations du Cosmos peuvent utiliser de semblables engins, mais la coïncidence serait trop marquante.

Jop s'arrêta devant la fenêtre et contempla la mer créée par les savants dans un but d'esthétique :

— Évidemment, dans l'impossibilité de communiquer avec l'équipage de ce vaisseau – qui ne parle pas notre langue –, nous devons agir sous notre seule responsabilité. Je préfère ne pas avertir Vernier et ses compagnons. Mais Géol peut nous être d'une grande utilité. Je sais qu'il penche volontiers en notre faveur. Je vais le convoquer.

Le général donna des ordres en conséquence puis, en attendant la

venue de l'homme de 3208, il évoqua l'astronef détecté par ses radars :

— Cet idiot croit nous échapper en libérant un écran d'ondes alors que nous utilisons nous-mêmes ce moyen de protection, d'ailleurs archaïque, puisque nous avons découvert la parade. S'il s'agit d'un Enrutasiens, il croit certainement que notre science ne dépasse pas celle de 3208 ! Il se trompe grossièrement. Nous le tenons sous le feu de nos projectiles qui pourraient le pulvériser en une seconde puisqu'ils se propulsent à la vitesse de la lumière.

Leg fronça les sourcils :

— Vous voulez l'abattre ?

— Je ne l'abattrai que si Ror en donne formellement l'ordre. Or, je doute qu'il en arrive à cette extrémité. Il serait navrant de détruire une aussi belle mécanique, alors que nous pourrions l'utiliser pour notre propre compte. Certes, nous possédons un engin semblable...

Le général s'interrompit car un planton annonçait l'arrivée de Géol.

Ce dernier entra dans le bureau et Jop lui désigna un fauteuil. Puis il lui offrit un extrait de fruit en liquide.

L'homme de 3208 but la boisson désaltérante et remercia d'un sourire. Il n'était pas particulièrement rassuré en observant la mine joviale du commandant en chef des forces spatiales, qui avait la réputation d'être peu maniable, inflexible, parfois dur.

Jop s'assit délibérément sur le bureau. Ses jambes grêles battirent le vide.

— Voulez-vous nous aider, Géol ? La question surprit ce dernier.

— Évidemment. Mais, scientifiquement parlant...

— Il ne s'agit pas de science, coupa le général soudain renfrogné, mais plutôt de tactique. Vous êtes ici chez des militaires, et non chez des savants... Comme vous venez de la planète Enrutas, j'aimerais vous montrer ceci.

Il se leva et s'approcha d'un coin de son bureau. Il manipula quelques boutons et un écran s'éclaira. Une brève conversation et aussitôt, une image se matérialisa. Elle montra un astronef en suspension dans l'espace.

Le regard de Géol se dilata.

— Mais... c'est un astronef enrutasiens ! déclara-t-il en proie soudain à une vive émotion.

— Exactement, approuva Leg. Ce vaisseau, malgré son écran d'invisibilité, a été détecté par nos appareils de contrôle et de sécurité. Il évolue à trois cent mille kilomètres de Terra et, apparemment, nous observe. Croyez-vous que nous pourrions entrer en contact avec lui.

— Cela m'étonnerait, répondit Géol sans hésitation. Les Enrutasiens n'utilisent pas le même système de transphonie que nous... enfin que vous. De plus, ils ne parlent pas notre langue.

— Alors, comment communiquiez-vous avec eux ?
— Ils avaient construit, spécialement, un traducteur linguistique.
— À votre avis, que viendrait faire ici ce vaisseau ?
— Zaros se préoccupe beaucoup des autres humanités du Ciel. Il aura détecté par un moyen quelconque, votre activité sur Alpha Centauris et il aura envoyé une mission chargée de recueillir un maximum de renseignements. Mais, croyez-moi, l'astronef enrutasien n'atterrira jamais. Il se contentera d'observer.

— C'est vous qui le dites ! ricana Jop. Je n'en suis pas aussi sûr. En tous cas, cet engin nous espionne. Merci, Géol, de votre collaboration. Vous pouvez nous être encore très utile. Je vous conseille, cependant, de garder pour vous les propos que nous venons d'échanger. L'homme de 3208 se leva.

— Soyez pleinement rassuré. Vernier et les autres n'en sauront rien... Mais quelles mesures comptez-vous prendre avec cet astronef, qui se croit en sécurité ?

Le regard de Jop fulgura :

— Je regrette de ne pas répondre à votre question. En vérité, les ordres viendront du Président.

Déçu, Géol se retira. Aussitôt qu'il eût disparu, le général se pencha sur l'écran où l'image du vaisseau d'Enrutas venait de s'effacer :

— Prévenez le Président de mon arrivée au palais. Je désire avoir un entretien. Dites-lui qu'il s'agit de l'affaire du cosmonef.

Satisfait de cette formalité, il se retourna vers Leg, impassible :

— Il est temps d'agir rapidement. Je vais chercher des ordres. Dites-vous bien que je m'efforcerai de convaincre Ror de la nécessité d'une action immédiate, car le vaisseau d'Enrutas peut brusquement nous fausser compagnie. S'il parvient dans l'hyperespace, il nous aura échappé. Or, personnellement, j'aimerais très bien faire la connaissance d'un Enrutasien. Il paraît qu'anatomiquement, ils sont très drôles.

*

* *

L'astronef de Leg fonçait dans l'espace à la rencontre du vaisseau de Nox. Ce dernier, sur son écran, voyait grossir l'engin. Cette vision, apparemment, le laissait indifférent. Par contre, son équipage manifestait visiblement une certaine inquiétude. Les trois Enrutasiens qui le composaient – tous des savants et d'intrépides voyageurs du cosmos, aussi bien à l'aise dans un astronef que dans un laboratoire d'Aquatongas – agitaient frénétiquement leur protubérance crânienne, indice d'une animosité certaine.

— Je ne te comprends pas, Nox, arguait l'un d'eux. Ton impassibilité frôle l'inconscience. Nous devrions plonger dans

l'hyperespace avant qu'il ne soit trop tard.

Hypnotisé par l'écran spatial, Nox hocha la tête :

— Que redoutes-tu ? Nous sommes protégés par notre écran d'invisibilité.

— Je n'en suis pas certain. Consulte les appareils. Ce véhicule fonce droit sur nous.

— C'est bizarre, murmura le protégé de Zaros. Les habitants de cette planète ressemblent au Terrien à grosse tête, nommé Géol, que le Maître a tiré du passé. S'agiraient-ils d'émigrés de la Terre ? Ils ont développé, sur BZ-3, une activité intense qui trahit un haut degré de civilisation.

— Justement. Nous devons nous méfier. Ils nous ont peut-être détectés. Or, l'hyperespace...

— Tais-toi donc, Arux ! intima Nox brusquement attentif. Nous possédons les moyens de neutraliser n'importe quel astronef. Il serait dommage de ne pas étudier davantage cette civilisation. Nous devons rapporter des renseignements de la plus haute précision.

— Sans doute, opina Arux. Mais nous ignorons totalement les intentions des habitants de RZ-3. Ne transgressons pas les ordres formels du Maître. Nous ne devons absolument pas contacter les autres humanités.

Maintenant, la fusée de Leg orbitait autour du vaisseau enrutasien. Elle se maintenait, certes, à solide distance, mais à chaque révolution, elle se rapprochait davantage, accentuant son ellipse à chacun de ses passages.

Cette manœuvre convainquit Nox.

— Tu as certainement raison, Arux ! Nous sommes repérés. Si notre écran d'invisibilité était efficace, quel intérêt cet astronef aurait-il à tourner autour de nous ? En conséquence, la civilisation de RZ-3 est beaucoup plus avancée que nous le supposons. Elle a résolu le problème des ondes intramoléculaires et doit déjà utiliser le stéréotronique. Abattre ce cosmonef équivaldrait à tuer son équipage. Il me répugne d'en arriver à cette extrémité. Par contre, la fuite ne constitue pas un déshonneur. Plongeons dans l'hyperespace, quitte à revenir plus tard pour une nouvelle mission d'observation.

La satisfaction éclaira le visage d'Arux et des autres membres de l'équipage. Enfin, Nox prenait conscience du danger éventuel. Arux s'approcha du levier qui permettait au cosmonef de passer dans une autre dimension et d'échapper ainsi à toute poursuite.

Il abaissa le levier, mais la stupeur le cloua sur place :

— Nous restons immobiles, Nox... Le système transtemporel n'a pas fonctionné !

Le protégé de Zaros se précipita vers divers instruments et les consulta. Son visage pâlit :

— Je n'y comprends rien. Une force bloque l'alimentateur énergétique, basé sur l'électromagnétisme cosmique. L'astronef de RZ-3 a tissé un véritable filet d'ondes autour de notre véhicule. Seule, la volonté de nos adversaires pourrait nous libérer. Or, je ne crois pas que cette éventualité entre dans leurs intentions. Considérons-nous comme captifs.

Une certaine panique régna chez les Enrutasiens, peu habitués à trouver des civilisations capables de damer le pion à la science d'Aquatongas. Pour une fois, les pionniers étaient pris en défaut, à l'improviste, par une réaction inattendue.

— Ils ont domestiqué les forces cosmiques ! constata Nox. Cela trahit un haut degré d'intelligence qui, sans obligatoirement atteindre notre potentiel, n'en demeure pas moins brillant.

— Quelle décision prenons-nous ? interrogea Arux, inquiet. Naturellement, tu es le chef. Nous t'obéirons. Mais le temps de réflexion doit être bref.

Nox contempla l'astronef de Leg qui continuait toujours ses évolutions dans l'espace. Comme il ignorait les intentions du Terrien et comme, d'autre part, il n'existait pas d'alternative, l'Enrutasien décida promptement :

— Les ordres du Maître sont formels. Nous ne devons pas contacter les autres humanités. Les circonstances nous obligent à recourir au moyen que je voulais éviter. Il faut abattre ce cosmonef qui nous paralyse. En le désintégrant, nous détruirons du même coup la force magnétique qu'il émet et, de ce fait, nous retrouverons notre liberté d'action... Exécution immédiate, Arux.

Ce dernier acquiesça. Il se dirigea vers un contacteur, mais il se trouvait encore à quelques mètres du bouton quand il ressentit une douleur fulgurante dans le crâne. Cette douleur s'irradia bientôt dans la colonne vertébrale, puis s'apaisa graduellement. Les quatre Enrutasiens la ressentirent simultanément.

— Nox, dit Arux d'une voix éteinte. Je ne peux plus bouger. Mes membres sont paralysés.

— Moi aussi, avoua Nox. Des rayons bloquent notre système nerveux. Nous sommes à la merci de nos adversaires. Nous aurions dû agir plus rapidement. Décidément, ces êtres qui ressemblent à l'un des Terriens du passé disposent de moyens puissants.

À bord de la fusée de Leg, ce dernier se penchait sur des biotests. Il souriait doucement :

— Les voilà, paralysés. J'ai eu peur, un instant, qu'ils nous désintègrent. C'était, à mon avis, leur meilleure solution. La trop grande confiance dont ils s'entouraient les a perdus !

Il s'adressa à Râhu, posté devant l'écran spatial :

— Phase suivante : libère d'autres faisceaux d'ondes magnétiques.

Nous allons prendre cet astronef en remorque jusqu'à Mondiatier.

Râhu obéit. Silencieuses, les ondes giclèrent dans le vide et s'enroulèrent autour du véhicule enrutasien. Puis Leg mit le cap sur Terra. Il traînait le cosmonef de Nox derrière lui.

Bientôt, sans difficulté, les deux engins atteignirent le vaste astrodrome édifié aux abords de la capitale. Des policiers gardaient sévèrement les pistes d'envol.

La manœuvre d'atterrissage s'opéra sans incident. Les ondes magnétiques déposèrent le véhicule enrutasien à l'endroit choisi préalablement, sans heurt. Puis Leg se posa à son tour.

Une sorte d'automobile, circulant à un mètre du sol sur un coussin d'air, stoppa devant la nef de Nox. Plusieurs policiers armés jusqu'aux dents en descendirent.

Leg se dirigea vers eux :

— Tranquillisez-vous. Les Enrutasiens sont paralysés. Vous ne risquez absolument rien. Néanmoins, il convient d'attaquer le sas avec les rayons thermiques.

— Nous avons apporté le matériel nécessaire, précisa un policier.

— Très bien. Allez-y. Tâchez de ne rien abîmer. Vous savez que dans ces astronefs, il existe un sas de secours.

Une voiture arriva sans bruit. Jop en personne sauta lestement sur le sol. Il était souriant – ce qui était plutôt rare :

— Bravo, Leg. Vous avez réussi à capturer l'oiseau. Je croyais que vous auriez eu plus de difficulté. Vraiment, ces Enrutasiens manquent de vigilance.

— Bah ! dit Leg. Ils auraient pu certainement m'abattre, alors qu'ils en avaient encore le loisir, mais ils ont douté trop longtemps de mes intentions. Ce délai de réflexion les a perdus.

Déjà, à proximité, les rayons thermiques entraient en action. Une chaleur intolérable se dégageait. Jop se recula :

— J'ai convoqué Géol. Il montera avec nous à bord du cosmonef. Alors, nous saurons exactement si ce véhicule vient de la Nébuleuse d'Andromède.

CHAPITRE VI

Dans l'appartement spacieux qu'il occupait avec ses compagnons au Palais de Mondiatier, Michel Vernier tournait comme un fauve en cage. Certes, on ne lui interdisait pas de sortir dans les jardins artificiels. Plusieurs fois, même, il s'était baigné dans cette mer créée de toutes pièces par l'ingéniosité des hommes. L'eau était tiède, le sable exquis.

Mais une surveillance discrète s'exerçait autour des voyageurs du Passé. C'est ainsi que ceux-ci n'avaient pas le droit de s'éloigner de la plage privée où ils s'ébattaient apparemment en toute liberté. Des gardes surgissaient toujours au moment où nos amis cherchaient le contact avec la population de 4612. Inutile d'ajouter que l'accès de la ville était rigoureusement prohibé.

En fait, il s'agissait d'une incarcération assez souple et Vernier, le premier, ne goûtait guère cette situation. Daver, évidemment, souffrait autant que son collègue de cette inactivité forcée.

Seule, Débora Kortz manifestait une certaine impassibilité. Elle conservait une attitude froide, résignée.

— Je vous en prie, Michel, cessez donc de marcher ainsi. Vous me donnez la migraine !

Le physicien s'arrêta. Il lâcha un profond soupir. Puis, enfouissant les mains dans ses poches, il grommela :

— Vous avez de la chance, Débora, de prendre votre mal en patience. Quand je pense que ce satané Géol est en train de nous trahir, cela me révolte !

— Pourquoi vous mettez-vous cette idée en tête ?

— Pourquoi ? Il faut être idiot pour ne pas y voir clair. Géol a été appelé plusieurs fois à l'extérieur. Il n'a jamais voulu nous confier le but de ces sorties mystérieuses. Il bénéficierait d'un régime spécial que cela ne m'étonnerait pas. D'ailleurs, il n'a jamais caché ses intentions. Il espère bien s'adapter à la génération de 4612 et briguer une place dans la société. À mon avis, Ror est en train de lui arracher le maximum de renseignements sur la civilisation enrutasienne.

L'Eurasienne baissa brusquement la voix. La porte venait de coulisser presque sans bruit :

— Chut ! Tenez, le voilà...

Géol apparut, souriant, détendu. Vernier marcha vers lui :

— D'où venez-vous donc, mauviette ?

L'homme de 3208 n'apprécia guère ce qualificatif qu'il jugea injurieux. Il eut un haut-le-corps et son sourire se dissipa instantanément.

— Je vous prierai, M. Vernier, de vous montrer poli envers moi.
— Trêve de balivernes. D'où sortez-vous ?
— Vous devenez bien curieux, brusquement. Une mauvaise mouche a dû vous piquer. Rien ne m'oblige à répondre à votre question.
— Rien ne vous y oblige, s'emporta le Français, mais je vous y forcerai car j'en ai assez de vos petites combines !

Brutalement, Vernier saisit le poignet du gnome et le tordit. Géol, nullement habitué aux efforts physiques et de constitution frêle, grimaça de douleur.

— Vous allez me dire la vérité, sinon je vous casse le bras. Et, croyez-moi, cela ne me sera pas difficile.

Alors que Daver considérait la scène avec un sang-froid imperturbable, prenant même implicitement position en faveur du physicien, Débora Kortz se précipita et tenta, en vain, de faire lâcher prise au Français :

— Vous êtes devenu fou ! Laissez Géol tranquille !

Vernier repoussa durement la jeune fille :

— Vous êtes une femme, Débora. Alors ne vous mêlez pas de cette histoire, voulez-vous ? J'ai un compte à régler avec ce bonhomme à grosse tête. Il secoua Géol, qui gémit :

— Je ne plaisante pas, Géol... Ou je tords davantage votre bras, ou vous me révélez pourquoi l'on vous appelle si souvent à l'extérieur. Ror vous questionne, n'est-ce pas ?

Le visage de l'homme de 3208 devenait implorant. Visiblement, il souffrait. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front. Jamais il n'avait connu une douleur aussi atroce. Vernier avait une poigne de fer.

Le gnome haleta :

— Oui, il me questionne, tout comme Jop.

— Jop ?

— Le général commandant en chef les forces spatiales.

Dans un angle de la pièce, Débora Kortz se maîtrisait difficilement. Daver était auprès d'elle et la surveillait. Naturellement, il l'aurait empêchée d'avertir les gardes. Vernier avait, en l'officier nordiste, un compagnon dévoué à sa cause, épris notamment de liberté.

— Vous n'êtes qu'un bourreau ! lança l'Eurasienne, les poings crispés, à l'adresse du physicien. Jamais je ne vous aurais cru capable de brutaliser l'un de vos semblables.

Vernier haussa les épaules et ne répondit pas. Peu lui importait les objections, plus ou moins justifiées de la jeune fille. Il ne réfléchissait même pas aux conséquences ultérieures possibles de son acte. Exaspéré par la conduite de Géol, désireux de trancher une bonne fois pour toute une situation dégradante, il tablait sur la seule manière de délier la langue de son fragile compagnon : la douleur.

— Sur quoi Jop et Ror vous interrogent-ils ?
— Sur la civilisation enrutasienne.
— Tiens ! Pourquoi s'intéressent-ils à la planète Enrutas, inaccessible à leurs astronefs ?

Comme Géol hésitait, Vernier accentua sa torsion. L'homme de 3208 émit une plainte sourde. Il transpira davantage. Son visage reflétait sa souffrance mais le Français ne manifestait aucune pitié. Il sentait pourtant que son compagnon était au bord de la défaillance.

— Allons, Géol, répondez, insista-t-il, sinon votre bras va se casser comme une simple allumette.

— Je... vous me poussez dans mes derniers retranchements, Vernier. Je souffre trop mais vous me paierez cela.

— Je vous ai posé une question. Je me moque de ce que vous pensez sur mon compte. Je sais que vous ne me portez pas dans votre cœur.

La voix du gnome devint rauque :

— Un astronef enrutasien a été capturé par les forces de Jop alors qu'il épiait Terra. Son équipage est retenu prisonnier au Palais.

— Tonnerre ! gronda Vernier en lâchant le poignet de Géol. C'était donc cela... Nous devons beaucoup aux Enrutasiens. Grâce à leur science, un soleil inonde la Terre de ses rayons bienfaisants et Ror a cru réaliser un exploit en capturant un équipage venu d'Aquatongas.

Il se tourna vers l'officier nordiste :

— Surveillez Géol, Daver. Il convient de faire quelque chose pour aider nos amis enrutasiens.

— Comptez sur moi, répondit l'homme de 1860. Le Français avait déjà pris une décision rapide.

Sans informer ses compagnons du plan qu'il mûrissait, il traversa l'appartement et par une porte-fenêtre, accéda dans les jardins du Palais. Débora Kortz courut derrière lui :

— Où allez-vous, Michel ? Vous allez commettre une bêtise. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose.

Vernier revint sur ses pas. Il prit les mains de l'Eurasienne et les serra très fort :

— Voulez-vous me faire plaisir, Débora ? Alors rejoignez Daver. Je ne serai absent que quelques minutes.

La jeune fille acquiesça sans conviction. Mais elle était persuadée que toutes ses tentatives ne détacheraient pas son compagnon du but qu'il s'était fixé. Aussi se résigna-t-elle. Elle vit le physicien disparaître dans la verdure du jardin.

Vernier se composa une attitude naturelle. Il marcha sans précipitation, comme un promeneur flânant sous les arbres, où des oiseaux chantaient. Son œil restait vigilant.

Il aperçut la silhouette d'un garde, rôdant dans le parc. Loin de se

dissimuler, il marcha au contraire vers le factionnaire dont la cuirasse protectrice scintillait au soleil. Les Fédéraux exerçaient évidemment une surveillance discrète dans l'enceinte du Palais, cela même avant l'arrivée des Terriens arrachés au Passé.

Le garde, au bruit des pas du physicien, tourna légèrement la tête. Il avait reçu la consigne de n'échanger aucune parole avec les « hôtes » du Gouverneur. D'ailleurs, ignorant les langues mortes en usage dans les temps lointains, il eût été bien incapable de converser avec ces hommes venus du fond des âges.

Vernier passa tout près du factionnaire et, brusquement, sans qu'un symptôme l'eût laissé prévoir, se rua sur lui. Physiquement, le Français de 1960 était mieux armé que le Fédé à grosse tête et aux membres grêles. Un pugilat ne pouvait que tourner à l'avantage de notre ami.

Mais le garde disposait d'un pistolet multirayons qui lui assurait une défense foudroyante et terriblement efficace. Vernier ne l'ignorait pas. En se jetant sur le factionnaire, il prit soin de lui arracher son arme, dans l'étui. La scène se déroula promptement, sans témoin. Le physicien s'était assuré auparavant que personne ne rôdait dans les parages.

Désarmé, à la merci de son adversaire, le Fédé n'avait plus que la ressource d'appeler à l'aide, car il disposait d'un émetteur-récepteur fixé à son poignet, comme une montre. Vernier ne lui laissa pas le temps de mettre son projet à exécution.

Un coup de poing fulgurant terrassa le garde et l'envoya au sol sans connaissance. Le Français n'avait guère de mérite en s'attaquant à une créature physiquement inférieure. Mais seul le résultat comptait.

Vernier se pencha sur le gnome à cuirasse et grogna de satisfaction. Il souleva le corps maigre qui ne pesait certainement pas quarante kilos, et le chargea sur ses robustes épaules. Puis il se mit en route vers l'appartement qu'il occupait avec ses compagnons.

Quand ceux-ci le virent arriver, portant le garde à la façon d'un vulgaire colis, ils poussèrent une clameur de stupéfaction. Certes, ils s'attendaient à, quelque chose d'insolite de la part de Michel Vernier, mais jamais ils n'auraient supposé un tel exploit – du moins une telle initiative. Débora Kortz observa le Fédé avec inquiétude :

— Des tas d'ennuis vont s'abattre sur nous. Y avez-vous songé, Michel ? La disparition de ce garde ne passera pas inaperçue.

— Évidemment, opina le Français en déchargeant son fardeau sans ménagement. J'ai conçu un plan hardi, il est vrai, mais je ne désespère pas le mener à bien. De toute façon, je ne désire pas attenter à la vie de ce fonctionnaire vigilant, payé par Ror pour assurer sa sécurité. Seulement il me fallait un costume de Fédé.

— Pour quoi faire ? ricana Géol, toujours farouchement surveillé

par Daver. Vous n'espérez tout de même pas passer inaperçu en revêtant cet uniforme, qui, du reste, est trop petit pour vous ?

Le physicien ôta la cuirasse et le casque du factionnaire. Il planta son regard aigu dans celui de Géol :

— Vous n'avez pas la tête encore assez grosse, Géol, pour raisonner logiquement. Scientifiquement, je ne discute pas votre supériorité. Mais vous butez sur des problèmes simples. Cette cuirasse et ce casque sont pour vous.

— Pour moi ? s'étonna l'homme de 3208.

— Oui. Vous allez les endosser.

— Et si je refuse ?

— Alors, je me verrai dans la pénible obligation de vous y contraindre. Vous savez, par expérience, que j'arrive toujours à mes fins. Ne me poussez pas à bout, Géol.

Le gnome se raidit.

— Très bien. Mais vous vous illusionnez, Vernier, en pensant que vous pourrez facilement délivrer les Enrutasiens, et j'espère bien que l'on vous arrêtera avant que vous ne commettiez une folie.

Le physicien ne tint pas compte de cette prophétie, peu optimiste, et tandis que Géol revêtait la cuirasse et le casque du Fédé – non sans des grincements de dents ! – Vernier invita Daver et Débora Kortz à se tenir prêts à quitter l'appartement.

Les difficultés effrayèrent l'Eurasienne :

— Une meute de gardes nous interdira l'appartement où sont enfermés les Enrutasiens. Vous tablez sur votre chance, Michel.

— C'est possible, admit-il. De toute façon, j'en avais assez de moisir ici. J'ai la ferme intention de retourner sur la Terre. Je n'y retournerai pas seul. Mes amis Enrutasiens viendront avec moi.

Il contempla Géol, équipé :

— On vous prendrait facilement pour un Fédé. Il glissa le pistolet à multirayons dans sa poche.

— Vous ne pensiez tout de même pas, Géol, que j'allais vous confier cette arme. En route.

Avant de sortir, Daver ligota et bâillonna solidement le garde que Vernier avait ramené sur ses épaules. Puis les quatre « évadés » du Passé quittèrent l'appartement et se glissèrent dans le jardin.

*

* *

Nos amis progressaient dans le jardin avec assurance. Géol marchait en tête, silencieux. Vernier s'adressa à lui :

— Je possède une arme. Croyez-le, je l'utiliserai. Je vous conseille vivement d'obéir à mes instructions car vous ne profiteriez pas longtemps de votre trahison.

Le gnome haussa ses frêles épaules :

— Pourquoi m'acharnerais-je à vous trahir ? Vous m'attribuez un mauvais rôle. Zaros m'a tiré du passé. Nous avons commencé ensemble la prodigieuse aventure. Nous sommes tous les quatre dans le même pétrin. Je ne demande qu'à en sortir. Mais rien ne prouve que votre initiative soit la meilleure solution.

— En voyez-vous une autre ?

— La passivité paie davantage que l'audace. Je sais. À votre époque lointaine de 1960, vous aimiez encore l'aventure, l'attrait de l'inconnu. Ces sentiments se sont abolis avec les siècles.

— Vous parlez dans votre intérêt, Géol. Il se peut que les hommes de 4612 vous offrent une chance de réadaptation. Votre anatomie ressemble à la leur. Il n'en va pas de même pour nous. Vous devriez le comprendre. Je ne tiens absolument pas à devenir une pièce de musée.

Le gnome soupira bruyamment :

— Je ne conteste pas votre point de vue, Vernier. Vous réfuteriez d'emblée mes arguments. Néanmoins, pour vous prouver ma bonne volonté, je suis prêt à vous aider. Dans la mesure du possible, évidemment.

Un doute s'infiltra dans l'esprit du Français :

— En participant à notre initiative, donc en devenant notre complice, ne compromettez-vous pas vos chances d'adaptation dans la société actuelle ?

— Pas nécessairement. Je puis toujours arguer que vous m'avez entraîné de force... Et c'est un peu la vérité. Néanmoins, ma collaboration vous sera d'un précieux secours. Je connais l'endroit du Palais où les Enrutasiens sont retenus captifs.

Les Terriens du Passé étaient parvenus devant une porte nichée dans la verdure. Ils n'avaient rencontré aucun garde. Un mur clôturait le jardin.

Vernier tenta d'ouvrir la porte. En vain. Il tira son pistolet multirayons :

— Je vais désintégrer ce battant, annonça-t-il. Géol s'interposa :

— Pourquoi ne franchirions-nous pas ce mur par-dessus ? Votre taille et vos muscles vous permettent un tel exploit. La désintégration de cette porte risque, au contraire, d'attirer l'attention.

— Excellente idée, Géol, apprécia Vernier. Je n'en espérais pas autant de vous. Franchement, vous m'étonnez. Daver va m'aider pour la courte échelle.

L'officier nordiste s'adossa au mur. Avec souplesse, le Français se hissa sur les épaules du lieutenant. À cette hauteur, son regard plongeait de l'autre côté de la clôture. Il distingua un jardin identique à celui dans lequel il se trouvait. En vain sonda-t-il l'épaisseur des arbres, des massifs. Le calme le plus complet régnait.

Vernier, par une solide traction des bras, se hissa complètement sur le mur. Il fit signe à Géol de le rejoindre. Aidé par Daver, le petit homme à grosse tête parvint sans difficulté auprès du Français. Puis ce fut le tour de Débora Kortz. Enfin, Daver prouva ses talents d'escaladeur en exécutant seul un numéro acrobatique qui laissa Géol rêveur.

Peu après, nos amis se retrouvaient dans le jardin, parmi les arbres. La nuit tombait. L'ombre s'abattait sur les frondaisons, noyait lentement les massifs, ourlait les statues de marbre. Des jets d'eau invisibles chuchotaient dans des coussinets de mousse synthétique, admirablement imitée.

Le Palais s'illuminait. Les gros yeux des projecteurs trouèrent les ténèbres. Certains arbres devinrent phosphorescents.

Nos amis traversèrent ce jardin sans rencontrer âme qui vive. Ils se heurtèrent bientôt à une seconde porte, identique à la première. Géol se pencha vers Vernier et lui chuchota à l'oreille :

— Les Enrutasiens occupent un appartement identique au nôtre, s'ouvrant sur un parc. Ce parc est celui qui se trouve derrière ce mur.

— En êtes-vous certain ? demanda le Français, sceptique.

— Franchissons la clôture, et vous verrez. Par contre, je ne puis vous assurer formellement si les Enrutasiens ont liberté de circuler dans le parc. Je ne le pense pas, car Ror les considère comme des captifs.

Avec la même facilité que précédemment, selon la même méthode, les quatre survivants d'un passé défunt escaladèrent le mur. Ils se tapirent dans les arbres du parc où l'ombre complice se glissait.

Daver tendit son oreille exercée :

— Je ne perçois aucun bruit suspect. Mais, si Géol ne ment pas, si les Enrutasiens sont enfermés ici, alors, des Fédés doivent patrouiller nuit et jour. Il faudra les éliminer l'un après l'autre si nous voulons parvenir jusqu'aux captifs. Me permettez-vous, Vernier, d'exécuter une petite reconnaissance ?

Le physicien acquiesça. Il avait confiance en Daver. Il savait que le nordiste possédait l'expérience des champs de bataille et une poigne solide, deux atouts qui faisaient défaut aux hommes actuels.

Il tendit son pistolet multirayons au lieutenant mais ce dernier refusa énergiquement. Il montra ses poings et Géol frémit. Puis il disparut entre les arbres.

Ses compagnons attendirent avec anxiété son retour. Ils guettaient le moindre bruit mais seul le silence emplissait le parc. Enfin, au bout de dix longues minutes, Daver réapparut. Il parla à voix basse :

— J'ai aperçu trois Fédés dans les allées. Ils patrouillent inlassablement et, fréquemment, communiquent entre eux. Je m'en suis rendu compte à leurs postes émetteurs-récepteurs fixés à leurs

poignets. Peut-être les gardes sont-ils plus nombreux. Le parc me paraît assez vaste. En tout cas, j'ai jeté un coup d'œil du côté de l'appartement. Les portes-fenêtres sont bouclées, mais à travers les vitres, j'ai distingué très nettement quatre silhouettes enrutasiennes en scaphandres.

Vernier n'était pas mécontent du résultat obtenu par le lieutenant. Il félicita Daver mais convint que la seule façon d'approcher les captifs était de mettre hors de combat les sentinelles.

— Cette fois, Géol, vous allez nous servir, et vous pourrez prouver votre honnêteté. Avançons prudemment. Daver va nous conduire.

Le nordiste, galvanisé par l'action future, ne tenait visiblement pas en place. Habitué aux grandes chevauchées dans l'Ouest, il s'adaptait mal à cette époque où les machines asservissaient l'homme, au lieu de le servir.

Il prit la tête de la petite troupe. Il se coulait entre les arbres avec la souplesse d'un Indien sur le sentier de la guerre. Débora Kortz et Géol, plus particulièrement, ne pouvaient que l'admirer... et l'envier.

Nos amis s'aplatirent derrière un massif de fleurs géantes et odoriférantes. Daver lança un coup d'œil, intimant le silence absolu en appuyant un doigt sur ses lèvres. Puis il tendit la main vers la large allée parsemée de gravier fin, rougeâtre.

Au bout de cette allée, se détachant dans la pénombre, un garde faisait les cent pas.

— Vous allez vous démasquer, Géol, suggéra Vernier, et attirer l'attention du Fédé. Il déambule à un endroit inaccessible pour nous, en terrain découvert. Or, je répugne à utiliser mon revolver.

Au moment où le gnome surgissait du massif, le Français le retint par le bras :

— Un conseil : ne faites pas l'imbécile. Sinon je n'aurai aucune pitié pour vous.

Géol grimaça :

— Voyons, je vous ai donné ma parole.

Il apparut sur l'allée. Il sembla un instant désorienté, ne sachant trop que faire. Puis il prononça le seul mot qu'il connaissait dans la langue universelle de 4612 :

— Hep !

Au loin, la sentinelle se retourna et aperçut le gnome. Jamais elle ne soupçonna qu'il s'agissait de l'homme de 3208. Aussi se dirigea-t-elle vers Géol, assez interloquée il est vrai, car elle ne s'attendait pas à trouver l'un de ses collègues dans ce secteur.

Quand le Fédé passa à proximité de l'énorme massif de fleurs géantes, il fut autrement surpris. Un bras vigoureux le saisit et happa littéralement son arme dans son étui. Une autre main s'appliqua sur sa bouche et l'empêcha de proférer le moindre appel.

Daver étourdit le garde d'un coup de poing. Puis, le contemplant, il hocha la tête :

— Fragile comme il est, il en a pour un bon quart d'heure à reprendre connaissance. D'ici là, nous aurons, je le pense, délivré les Enrutasiens. Mais il convient de mettre hors de combat toutes les sentinelles.

Sous la conduite de l'officier nordiste, nos amis se glissèrent dans une autre partie du parc. Il restait encore deux Fédés, d'après le lieutenant. Deux fois, la même scène se reproduisit.

Il faut dire que Géol jouait très bien son rôle et pas une seule fois, il ne trahit ses compagnons. Résignation, ou bien changement brusque d'attitude ?

Néanmoins, malgré cette apparente docilité, Daver et Vernier ne perdaient pas le gnome de vue. Ils le surveillaient.

Maintenant que les trois sentinelles gisaient inanimées, dans un coin du parc – on avait pris la précaution de leur ôter leurs armes et leurs transmetteurs portatifs –, le Français et ses camarades marchaient résolument vers l'appartement dont les lumières les attiraient.

Ils parvinrent ainsi devant une porte-fenêtre. En vain cherchèrent-ils à l'ouvrir. Puis ils distinguèrent, de l'autre côté, les quatre Enrutasiens, étonnés de rencontrer les Terriens que Zaros avait tirés du passé. Ils les croyaient tellement sur la planète Troisième du système KZ !

Vernier brandit résolument son pistolet multirayons. Il en dirigea le canon vers la baie vitrée – substance transparente comme le verre mais aussi résistante que l'acier. Puis il appuya sur la détente.

Un éclair silencieux gicla. Le rayon thermique frappa son objectif et sous l'intense chaleur, la substance transparente se liquéfia. Dès lors, il existait un passage assez large pour qu'un homme puisse entrer.

*

* *

Des sonneries résonnaient partout, impératives, insistantes, abrutissantes. Elles emplissaient les couloirs éblouissants de lumière, les vastes salles, les jardins, les terrasses. Leurs chants stridents s'infiltraient dans les moindres recoins.

— Sacrebleu ! hurla Vernier, lançant autour de lui un regard traqué. L'alerte est donnée. Comment diable...

— Ne vous fatiguez pas, ricana Géol. Cette pièce était bien gardée. Le fait d'ouvrir une brèche dans la baie a aussitôt déclenché les sonneries.

Le Français agrippa le gnome par le cou. Il le secoua. Géol devint violet. Il suffoquait.

— Petite vermine ! Vous connaissiez le système de défense et loin de nous avertir, vous avez conservé un mutisme volontaire. Maintenant,

nous allons avoir tous les Fédés du Palais sur le dos !

Le représentant de l'an 3208 esquissait de vains efforts pour échapper à la poigne du physicien. Il se contorsionnait. Son regard implorait la pitié et Débora Kortz ne put supporter plus longtemps cette scène.

— Je vous en supplie, Michel... Le moment n'est pas à nous chamailler. Lâchez Géol et laissez-le s'expliquer.

En grommelant, Vernier s'exécuta. Le gnome, libéré, aspira une large goulée d'air.

— Je ne suis pas intervenu quand vous avez pulvérisé la baie car je savais que vous passeriez outre à ma recommandation. Du reste, il n'existait pas d'autres moyens pour délivrer les Enrutasiens. Par contre, maintenant, je puis vous tirer d'affaire.

— Eh bien ! soupira Daver, si vous avez un plan, c'est le moment de le déballer.

— Suivez-moi, intima Géol. Et tout d'abord, pulvérisez cette porte.

Vernier obéit sans réfléchir. C'était peut-être un nouveau piège mais il n'avait guère le choix. Déjà, le jardin se peuplait d'appels inquiétants. Les couloirs s'emplissaient de bruits de pas précipités.

Il désintégra la porte. Le gnome se coula dans l'ouverture. Il recula brusquement.

— Attention ! Trois Fédés viennent par ici.

Le Français régla son arme multirayons. Bousculant Géol, il s'avança hardiment par la brèche. Il appuya trois fois successives sur la détente. Les Fédés se figèrent, paralysés.

— En avant ! hurla Daver, s'élançant à la suite de Michel et en faisant signe aux Enrutasiens de lui emboîter le pas.

Nox et ses compagnons, dépourvus de traducteurs linguistiques, comprirent néanmoins que les Terriens s'efforçaient de les libérer. À leur tour, ils sortirent de la pièce où ils avaient été jusque-là enfermés.

Le gnome, sous sa cuirasse de Fédé conduisait la troupe d'un pas assuré. Il avait circulé dans le Palais et il en connaissait le plan. Dans un ascenseur tubulaire, il confia :

— Gagnons les terrasses. Nous y dénicherons un turbicoptère. La conduite de ces appareils volants est d'une grande simplicité. Cela nous permettra de gagner l'astroport. Sans doute, des difficultés nous attendent mais avec la collaboration de tous, nous en triompherons.

Ils quittèrent l'ascenseur et débouchèrent sur une terrasse servant de plate-forme d'envol aux turbicoptères. Quatre de ceux-ci étaient au parking, gardés par deux Fédés.

L'homme de 3208 surgit le premier sur la terrasse. Les Fédés l'aperçurent mais croyant à la présence d'un collègue, ils ne s'en soucièrent pas.

Vernier émergea à son tour. Il visa soigneusement les deux gardes

qui lui tournaient le dos. Le paral immobilisa les sentinelles pour de longues minutes.

Déjà, Géol avait ouvert le cockpit d'un turbicoptère. S'engouffrant à l'intérieur, il conseilla à ses compagnons de se hâter.

Le dernier, Daver rejoignit l'appareil. Il avait verrouillé la trappe permettant l'accès aux terrasses. Certes, cette mesure n'assurait que provisoirement la sécurité mais elle permettrait de quitter la plateforme avant l'arrivée de renforts.

Vernier, aux commandes, lança la turbine. Un sifflement aigu déchira l'air. Le Français tâtonna les différents boutons du tableau de bord et réussit à décoller, un peu rudement il est vrai. Mais il s'adapta très rapidement aux diverses manipulations nécessitées par le pilotage et il s'en tira par la suite avec brio.

Le turbicoptère se balançait au-dessus du Palais comme un gros insecte. Puis, s'orientant, il fonça vers l'astroport, à quelques kilomètres.

— La conduite de cet engin ne requiert aucune connaissance spéciale ! s'esclaffa le physicien de 1960.

— On doit nous donner la chasse, s'inquiéta l'Eurasienne. Vous pensez bien que notre envol n'est pas passé inaperçu.

Daver sondait le ciel. Il ne discerna aucun poursuivant. Il hocha la tête :

— Bah ! Les hommes de Ror croient simplement qu'il s'agit d'une évasion des Enrutasiens. Ils ignorent encore notre propre fuite. Ils doivent nous chercher dans le Palais et ils ne pensent certainement pas que Géol nous a pilotés dans les couloirs. N'est-ce pas, Géol ?

— Sans doute, acquiesça celui-ci déridant sa bouche édentée. Jop croit en ma complicité. En réalité, mes allées et venues au Palais m'ont servi à en dresser le plan.

— Hum ! toussa Vernier. Vous vous êtes terriblement radouci, Géol, et je me demande si je dois vous accorder ma confiance.

— Je ne vous la demande pas, répondit sèchement le gnome. Constatez cependant qu'au lieu de vous aider, j'aurais pu vous livrer purement et simplement aux Fédés. Cela m'eût été facile.

— Dans ce cas, vous n'auriez pas profité longtemps de votre triomphe !

— Je vous en prie, vous n'allez pas recommencer ! intervint Débora Kortz, conciliatrice.

Vernier et Géol se turent. Le premier se cantonna dans la conduite de l'appareil. Le second observa sombrement le ciel.

— Voilà l'aérodrome ! déclara soudain John Daver. Nos ennuis vont commencer.

À vrai dire, la situation n'apparaissait pas tellement alarmante. L'astroport gardait son visage habituel et nulle animation particulière

ne s'y manifestait. Visiblement, l'alerte se limitait au Palais.

Certes, quelques soldats surveillaient discrètement les nefs, mais leur vigilance s'exerçait avec une certaine souplesse. Ils n'avaient pas encore reçu l'ordre de renforcer leur garde.

Nox, qui malheureusement ne pouvait s'exprimer verbalement, désigna son propre vaisseau cloué au sol. Vernier comprit. Il adressa à ses amis d'Enrutas un sourire d'acquiescement. Pour fuir Terra et échapper aux fusées de Ror, il convenait de soustraire le véhicule de Nox à la vigilance de ses gardiens, opération qui n'apparaissait pas tellement simple car l'alerte pouvait être donnée d'un instant à l'autre à l'astrodrome.

Le gros turbicoptère se posa non loin du vaisseau cosmique dont le sas ouvert béait. Géol sauta immédiatement sur le sol et se dirigea vers le Fédé Qui faisait les cent pas devant la nef. Le garde s'avança et ses yeux fureteurs distinguèrent d'étranges silhouettes derrière le cockpit du turbicoptère. Il plissa le front. Il interpella Géol.

Ce dernier ne répondit pas. Il tira le revolver que lui avait confié Vernier – non sans réticence – et le braqua sur le soldat. Celui-ci reçut une décharge paralysante.

Le gnome s'engouffra dans la nef enrutasienne. Vernier, Daver et leurs compagnons, ayant assisté à la scène prudemment dissimulés dans la carlingue, le rejoignirent.

Nox se précipita aux commandes. Il obtura le sas. Là-bas, autour des autres nefs, les Fédés s'animèrent. Ils comprirent brusquement que le vaisseau enrutasien allait décoller. Au même moment, la sirène retentissait sur l'astrodrome, couvrant les appels des soldats. La fuite des Terriens et du turbicoptère était découverte !

Les Fédés armés se précipitaient. Le puissant véhicule cosmique s'arracha du sol et plafonna à plusieurs centaines de mètres.

Vernier, sur l'écran, désignait une nef identique à celle dans laquelle il se trouvait.

— Le vaisseau que Zaros m'avait confié ! hurla-t-il. Si jamais Ror l'utilise contre nous, il nous rejoindra dans l'hyperespace.

Arux comprit-il l'inquiétude du Français ? Sans mot dire, il régla un calculateur et appuya sur un bouton. Une gerbe de rayons fulgura et encadra le véhicule au sol. L'engin offert par Zaros aux Terriens du passé tomba littéralement en poussière.

Simultanément, Nox précipita sa nef dans l'hyperespace.

*

* *

Ror martela son bureau du poing. Il était écarlate et il fulminait.

— Vous n'êtes qu'un imbécile ! Vous les avez laissés échapper. Vous mériteriez que je vous retire le commandement des armées !

Jop prenait un fameux savon. Pâle, tremblant de rage, il se résignait difficilement à un échec.

— Je suis navré. L'alerte a été donnée trop tardivement, les services de sécurité ont fonctionné. Nous avons découvert très rapidement la fuite des Enrutasiens, mais les Terriens du passé nous ont devancés. Géol les a guidés dans le Palais.

— C'est de votre faute ! Vous aviez beaucoup trop confiance en cet homme de 3208. Il vous a joué !

— Je ne comprends pas son brusque revirement. Il y a quelques heures encore, il manifestait toute sa sympathie pour notre collectivité et sollicitait même un emploi. Bref, il était prêt à collaborer avec nous. Je crois que ses camarades, sous la menace, l'ont obligé à la trahison.

— La trahison ! hurla le Président. C'est votre confiance qu'il a trahie, et non ses camarades ! Géol aurait eu maintes fois l'occasion, s'il l'avait voulu, de perdre ses compagnons dans les couloirs du Palais. Il ne l'a pas fait. Et savez-vous pourquoi, Jop ? Parce qu'il a toujours été de connivence avec Vernier et les autres !

Ror marcha de long en large dans son bureau. Sur toute la largeur d'un mur, s'étalait une carte en relief du ciel. Le Président se retourna et désigna la carte :

— ILS sont quelque part dans l'hyperespace, inaccessibles à nos vaisseaux les plus modernes, en route pour la Nébuleuse d'Andromède... ou le système solaire.

La figure du général se crispa.

— Ah ! S'ils n'avaient pas pulvérisé le vaisseau de Vernier... Il n'en reste qu'un amas de poussière.

— Encore votre négligence, Jop. Vous auriez dû désarmer la nef des Enrutasiens, lorsque Leg l'a capturée. À quoi servent les regrets ? Mon pauvre ami, si vous observiez votre tête, vous vous feriez peur !... Je ris en pensant que vous avez envoyé des véhicules à la recherche des fugitifs. Gardez donc votre carburant pour des missions plus utiles. Sérieusement, que comptez-vous faire ?

— Leg va partir pour la Terre. Je sais. Il mettra plus de quatre années pour y parvenir. Quand notre expédition parviendra là-bas, elle commencera son implantation. Mon idée est une émigration définitive vers le système solaire. La Terre est de nouveau habitable.

— Je le crois sincèrement, opina Ror. Vous oubliez que Vernier et ses compagnons caressent la même idée. Eux aussi s'implanteront, avec l'aide des Enrutasiens. Dans plus de quatre ans, lorsque Leg arrivera, la place sera occupée... Or, je vous le demande, Vernier appartient au Passé. Il a surgi du Néant grâce aux magiciens d'Andromède – car la Science d'Enrutas frôle la magie. Croyez-vous que le Passé et l'Avenir peuvent coexister ?

— C'est possible, admit Jop, mais je ne le tolérerai pas. J'écarterai

Vernier de notre route. La Terre ne peut abriter une civilisation vieille de plus de deux mille ans. On ne retourne pas aux temps préhistoriques et jamais nous ne nous plierons devant des hommes qui, logiquement, devraient être en poussière.

Cette volonté dans la bouche du général plut énormément au Président qui, spontanément, tendit la main à l'officier :

— Sans rancune, Jop. Je vous confie l'écrasante tâche de réadapter la Terre à nos besoins. L'émigration se fera progressivement. Certes, Leg assure que les conditions climatiques sont redevenues à peu près normales, mais le transfert de toute une race ne s'opère pas d'un coup de baguette magique. D'abord, il convient d'assurer notre suprématie. Ensuite, il faudra construire des villes. Alors, seulement, nous pourrons quitter Alpha Centauris. J'espère que notre génération assistera au long exode.

Le général désigna une planète sur la carte, la troisième à partir de l'étoile centrale :

— La Terre, patrie de nos aïeux... Nous allons enfin récupérer notre héritage, envers et contre tous.

Ror laissa échapper un rire spasmodique :

— Un détail, Jop, et je me plais à le rappeler : la Terre est de nouveau habitable grâce aux savants d'Enrutas. J'aurais préféré que ce tour de force nous revienne. Nous sommes en position d'infériorité.

— Laissez donc vos préjugés à la porte. Un jour, nous serons aussi capables de créer un Soleil... Je vais convoquer Leg.

CHAPITRE VII

Sur la Terre, la végétation repoussait timidement. Des lichens, des mousses, surgissaient du sol par plaques lépreuses. Des racines faisaient éclater le sol. Mais la vie animale ne grouillait pas encore.

Le soleil artificiel opérait sa ronde. Il enlaçait la planète et jamais il n'avait distribué avec autant de chaleur ses rayons. Une brume bleue montait du terrain récemment raviné par la pluie. Le ciel étirait son ventre azuré.

Quelque part sur l'ancien continent américain, une nef était posée. Objet étrange, insolite, dans l'aride décor désertique, vide. Plusieurs silhouettes s'animaient aux alentours.

Vernier respirait à pleins poumons. Il avait la liberté devant lui. La liberté et une planète. Scène incroyable : il serrait la main de Géol !

— Sans votre aide, Géol, nous ne serions jamais sortis du Palais de Mondiat. Je ne m'explique pas votre brusque revirement d'opinion.

Le gnome souriait, d'un air détendu.

— À vrai dire, au moment même où nous posions le pied sur Alpha Centauris, l'alternative se présenta à moi. Ou bien je m'assimilais à la civilisation de 4612, ou bien je conservais mes attaches avec le Passé, c'est-à-dire que je partagerais vos épreuves. Or, anatomiquement, je m'apparentais aux hommes de 4612. Voilà les raisons qui m'orientèrent vers ce que vous appeliez ma « trahison ». En vérité, je tentais de sortir de l'ornière où nous avait plongés la science enrutasienne. Mais au contact de la communauté actuelle, j'ai compris que j'appartenais irrémédiablement au passé. Je m'adaptais mal. De plus, Ror et les siens me rappelaient sans cesse mon origine préhistorique, ce qui me plaçait dans une position d'infériorité. Certes, l'actuelle société m'acceptait dans ses rangs, mais elle manquait de sincérité à mon égard. J'étais la brebis galeuse. Je le sentais nettement. Jop, surtout, s'ingéniait à me tranquilliser afin de m'avoir à sa merci. J'ai trop parlé. Je le regrette. Trop de liens communs m'associaient à vous, à Daver, à Débora... Ma conscience, longtemps, ballotta entre les deux solutions. Parfois je me rapprochais de vous. Parfois je m'en éloignais franchement. À mi-distance entre votre époque et celle de Ror, je ne savais guère où diriger mes pas. Finalement, j'ai opté pour la solution la plus sage, la plus rationnelle. J'ai décidé de passer dans votre camp.

Débora Kortz surtout, et même Daver, observaient le gnome avec indulgence. C'était une pauvre créature prise en sandwich entre le Passé et l'Avenir. Deux époques le tiraillaient. Le passé l'emportait

mais qui sait si des germes de l'avenir ne couvaient pas encore dans cette carcasse dégénérée ?

— Ainsi, Géol, vous ne désirez pas retourner sur Alpha Centauris ? s'enquit l'officier nordiste.

— Pour mal m'y adapter ? À quoi bon... De toute manière, Jop n'aurait plus confiance en moi, après les derniers événements. Mais, vous, que comptez-vous faire ?

La question s'adressait aussi bien à Vernier qu'à Débora. Le Français, se faisant l'interprète de ses camarades, hocha gravement la tête. La décision qu'il s'imposait était lourde de conséquences :

— Logiquement, la Terre étant de nouveau habitable, nous devrions achever ici notre vie. Primitivement, nous avons quitté Enrutas pour nous consacrer à cette tâche. Mais des événements imprévisibles ont bouleversé le processus envisagé. Il y a eu l'arrivée de Leg, qui a marqué un tournant décisif. Alors que nous croyions éteinte la race des hommes, voilà que nous découvrons sur Alpha Centauris les descendants légitimes de la Terre. Les hommes de 4612, n'en doutez pas, axeront leurs efforts pour la reconquête de KZ-3, reconquête toute pacifique puisque la planète est inhabitée. Bref, un exode massif amènera ici la race de Ror.

— Hé ! là... Vous nous oubliez ! intervint Daver. Que devenons-nous dans l'histoire ? Sur Alpha du Centaure, Ror nous considèrerait comme des pièces de musée. Croyez-vous qu'une fois revenu sur Terre, il aura changé d'avis ?

— Certainement pas, affirma le physicien. Nous sommes nés grâce à la science d'Enrutas. En réalité, que serions-nous ? De la poussière !...

Daver fixa intensément ce sol qu'il avait foulé, il y avait plus de deux mille cinq cents ans. Il branla la tête anéanti :

— De la poussière ! C'est à peine croyable. Des magiciens nous ont tirés du Passé. Ne vivons-nous pas une existence fragile ? Sommes-nous véritablement constitués de chair ?

— Évidemment, admit Géol. Pour vous le prouver, vous n'avez qu'à vous pincer. Vous sentirez la douleur. Il ne s'agit donc pas de chair synthétique...

À ce moment, Nox s'avança. Il portait un traducteur linguistique. Patiemment, il attendait que les Terriens eussent terminé leur conversation.

— Vous voulez quelque chose, Nox ? demanda Géol.

— Je pense dit l'Enrutasien, qu'une décision s'impose. Je dois rentrer sur Enrutas. Zaros attend mon rapport sur HM-5. J'aurai à lui communiquer des renseignements étonnants.

— Je comprends, opina Vernier. Pouvez-vous nous emmener ?

— Bien sûr, assura Nox. Je croyais cependant que vous désiriez repartir à zéro sur votre planète d'origine.

— Notre programme est changé. Les circonstances l'exigent. Dans moins de cinq années, une expédition arrivera d'Alpha Centauris et jettera les premières hases de son implantation. Ces bases s'élargiront à mesure que l'exode s'accroîtra. Un moment viendra où la Terre aura repris son aspect habituel. Je fais confiance aux hommes de 4612. Ils réussiront dans leur colossale entreprise car ils disposent de puissants moyens. Mais si nous restons ici, nous retrouverons les mêmes conditions que sur Alpha Centauris. Pouvons-nous lutter contre tout un peuple ? Nous serions rapidement exterminés... ou convertis en pièces de musée.

— Nous vous aiderons ! offrit généreusement Nox. Nos moyens dépassent ceux de Ror.

— Je sais. Vous pourriez écraser les pionniers du Centaure. Je veux éviter un massacre. La Terre appartient aux hommes de 4612 et nous nous inclinons. Je préfère vivre libre qu'asservi. Enrutas nous offre un refuge provisoire et nous l'acceptons.

— Provisoire ? s'étonna Nox. Zaros est d'accord pour vous donner une place parmi nous. Vous serez considérés comme des Enrutasiens. Vous posséderez les mêmes droits...

— Seulement nous ne sommes pas des Enrutasiens ! remarqua le Français. Pas plus que nous ne sommes des hommes de 4612. Nous appartenons à une race défunte... mais qui aspire à la liberté. Vos astronomes connaissent certainement une planète dont l'atmosphère ressemble à la Terre. Peu importe dans quelle Galaxie elle se trouve. Aucun monde n'est inaccessible à des vaisseaux capables de se véhiculer dans l'hyperespace. Ce monde, nous le coloniserons à notre manière. Il nous appartiendra. Ainsi naîtra une nouvelle planète habitée...

Daver acquiesça. Peu lui importait de vivre ici ou ailleurs. Mais il n'admettait pas une tutelle. En son époque lointaine de 1860, il avait l'habitude des grands espaces désertiques. La perspective de coloniser une terre du ciel ne l'effrayait pas. Du reste, il était décidé à ne pas se séparer du Français, le seul être, selon lui, capable de le comprendre.

Vernier se tourna vers l'Eurasienne et vers Géol :

— Il faut choisir, mes amis... Ou demeurer ici sous le joug et les sarcasmes de Ror. Ou réintégrer Enrutas. Ou tenter sa chance de survie sur un autre monde.

Débora Kortz saisit les mains du physicien et les serra avec force. Son regard trahissait des pensées secrètes. Elle murmura :

— Je connais votre entêtement, Michel. Vous Quitterez Enrutas pour une terre accueillante, quoiqu'il arrive, et quoique nous décidions, Géol et moi. Or, dans un monde nouveau, vous aurez besoin d'une femme. Je vous y suivrai.

— Merci, Débora, fit Vernier avec émotion. J'attendais ce verdict

avec infiniment d'angoisse. Il a tourné en ma faveur.

— Et vous, Géol ? s'informa l'Eurasienne.

— Je retourne sur Enrutas. J'ai exposé les raisons motivant ma décision.

Tous quatre s'avancèrent vers Nox et Arux. Jamais leurs visages n'avaient revêtu une telle gravité, une telle détermination.

— Nous sommes prêts, mes amis. Nous disons définitivement adieu à la Terre. Nous laissons la planète aux pionniers de Ror. Cap sur Enrutas !

Peu après, le vaisseau bondissait dans l'espace. Une larme roulait sur la joue satinée de Débora tandis que sur l'écran spatial, le globe terrestre s'effaçait à une allure vertigineuse.

*
* *

Dans l'immense planétarium d'Aquatongas, plusieurs créatures s'animaient : des Enrutasiens et des Terriens. Ils devaient grâce aux traducteurs linguistiques. Sur un écran circulaire, défilaient des nébuleuses, gigantesques amas de poussière cosmique, des étoiles, des systèmes solaires entiers. Toute la reproduction à une échelle infime de l'énorme Univers.

La vision se stabilisa. Elle montrait une étoile flamboyante, d'un blanc bleuâtre, escortée de douze planètes. Zaros désigna l'écran panoramique :

— Le système MT, de notre Encyclopédie céleste, de formation relativement récente, proche de treize années-lumière. Observez la quatrième planète à partir du foyer central. Les analyses décèlent de l'azote, de l'oxygène, de la vapeur d'eau, dans des proportions analogues à celles de la Terre. Même densité, même pesanteur que sur KZ-3. Bref, toutes les conditions climatiques sont réunies pour assurer le développement d'une vie identique à la vôtre. MT-4 possède des océans, de la végétation, des saisons. Je pense que vous vous adapterez à ce monde, puisque je n'ai pu fléchir votre volonté.

Vernier, Daver, Débora et Géol contemplaient ce système solaire comme un client contemple l'objet dont il va devenir le propriétaire. Les détails, évidemment, ne surgissaient pas assez nettement pour se faire une opinion, mais les astronomes enrutasiens connaissaient parfaitement MT. Ils savaient qu'il était inhabité, hormis par quelques types d'animaux inférieurs.

Le Français hocha la tête, approbateur :

— Nous sommes décidés, en effet, à voler de nos propres ailes. Cette planète ou une autre, peu importe. L'essentiel est qu'elle soit apte à nous recevoir.

Les quatre Terriens, enfermés dans leurs combinaisons étanches,

statuaient sur leur sort. Ils partiraient le plus tôt possible sur MT-4, à bord d'un vaisseau enrutasien, et ils fonderaient sur ce monde une colonie. Certes, ils ne doutaient pas des difficultés, mais leurs amis d'Enrutas les aideraient à franchir le cap difficile. Ils étaient assurés d'emporter tout le matériel nécessaire à une implantation prolongée.

Géol toussa. Il toucha le bras du physicien.

— Hum ! Je ne partirai pas avec vous.

— Comment, vous manquez de courage, Géol ?

— Franchement, oui. À mon époque de 3208, l'aventure ne tentait plus les hommes. La perspective de m'adapter à un nouveau monde soulève en moi beaucoup d'appréhension. Je ne suis pas taillé pour une telle entreprise. Mon corps débile ne possède pas la force nécessaire, mon cerveau manque d'initiative. Par contre, Daver sera très à son aise. Débora vous apportera l'indispensable complément féminin. Je resterai sur Enrutas, mais je ne vous oublierai pas. Mes visites resserreront notre amitié.

Le visage de Vernier ne marqua aucun dépit :

— Ainsi, Géol, vous préférez une atmosphère artificielle à l'air pur et vivifiant d'un désert ?

— L'atmosphère artificielle a du moins l'avantage d'assurer une sécurité absolue. À Aquatongas, j'aurai un appartement où je pourrai circuler sans scaphandre. Je saisis la perche que me tend si aimablement Zaros.

— Eh bien ! je ne m'oppose pas à votre décision. Vous prenez l'entière liberté de vos actes.

Tandis que les Terriens poursuivaient entre eux leur discussion, Zaros avait attiré Polléus à l'écart. Nulle oreille ne pouvait les entendre :

— Polléus... À l'heure actuelle, une nef fonce vers le système KZ. Nox et Arux ont pris place à bord. Leur vaisseau est équipé spécialement. La mission que je leur ai confiée sera fidèlement accomplie.

L'adjoint dilata son regard. Il s'attendait à une grande révélation :

— Qu'avez-vous décidé, Maître ?

— Personne, pas même les Terriens, ne s'apercevra du phénomène. Celui-ci ne sera décelable que dans un million et demi d'années. À ce moment-là, nos corps ne seront que poussière. Vous me secondez, Polléus. Vous avez le droit de savoir. Du reste, je ne regrette rien.

Et Zaros révéla le but de la mission qu'il avait confiée à Nox...

*

* *

Râhu, très pâle, ne comprenait pas ce qui arrivait. Il s'approcha de Leg et lui fit part de ses appréhensions :

— As-tu observé les derniers relevés astronomiques, Leg ?
— Non, ce n'est pas mon rayon. Je dirige le vaisseau et c'est bien suffisant.

— Pourtant, insista Râhu, tu devrais te pencher plus attentivement sur cette question. Depuis plusieurs jours, le Soleil n'apparaît plus dans le télescope, alors que nous approchons sérieusement de notre but.

— Le soleil est éteint, tu le sais. Laisse-moi tranquille.

— Je parle du Soleil artificiel mis en orbite par les Enrutasiens autour de la Terre.

Leg sursauta :

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— La vérité, Leg. L'astre artificiel ne brille plus. Le chef de l'expédition terrienne se précipita vers la salle du télescope aménagée à bord de la nef. Il bouscula les astronomes présents et saisit fébrilement les derniers clichés. Tous les savants avaient des visages très graves. Râhu désigna les photos :

— Normalement, nous devrions distinguer la luminosité du Soleil.

— Et c'est maintenant que tu m'avertis ! hurla Leg, furibond.

— Je pensais m'être trompé. Mais il n'y a aucun doute.

Leg jeta les clichés sur une table :

— J'ai mission de me poser sur la Terre. Je m'y poserai ! Mettez-vous bien cela dans la tête. D'ailleurs, notre voyage touche à sa fin et nous venons à peine de sortir d'hypothermie.

Chacun, à bord, reprit son poste habituel. Néanmoins, l'ambiance s'assombrissait. À mesure que la nef approchait du but, à la vitesse de la lumière, le pessimisme s'accroissait. Et le moment arriva où le vaisseau envoyé par Jop pénétra dans le système solaire. Dès lors, la déception burina le visage de ces hommes qui avaient parcouru plus de quatre années-lumière pour découvrir un Soleil éteint !

*

* *

Dans sa combinaison pressurisée, Leg observait un ciel noir. Noir aussi était le sol gelé, recouvert de plusieurs centimètres de glace. Des cristaux d'oxygène et d'azote orbitaient dans le sillage d'une planète cadavérique. Un froid de cent degrés sous zéro figeait ce décor suprapolaire.

Les lampes électriques des hommes en cagoules étanches balayaient la nuit éternelle, la terre durcie. Les étoiles avaient toutes un aspect bleuâtre.

— Qu'est-il arrivé au Soleil artificiel ? se demandait Râhu.

— Il n'a pas tenu le coup ! grommela Leg avec mépris et amertume. Il a éclaté prématurément, témoin la ceinture de radiations découverte

à un million de kilomètres. L'espoir des Enrutasiens de rallumer des mondes éteints s'effondre.

— Crois-tu que les hommes du Passé ne soient pas pour quelque chose dans l'extinction de l'astre ?

— Vernier et les autres ? Tu plaisantes. Leur culture scientifique ne dépasse guère, à eux quatre, les débuts de l'ère atomique. Ils seraient incapables de résoudre le moindre problème cosmogonique. Il s'agit d'un accident, ou plutôt...

— À quoi penses-tu, Leg ? insista Râhu.

— À rien, répondit le chef de l'expédition d'un air mystérieux. À notre désappointement. Si nous voulons un Soleil pour chauffer et éclairer la Terre, nous devons le construire nous-mêmes. Ror doit maintenant connaître la nouvelle. Au moment où nous atteignons le système solaire, nos astronomes demeurés sur Alpha du Centaure enregistraient la brutale extinction de l'étoile artificielle. Nulle vie ne peut se développer sur un monde obscur et froid. Il faut regagner Mondiatier.

Sombres, les hommes acquiescèrent. Ils montèrent dans leur vaisseau Le sas s'obtura. Le long exode n'aurait jamais lieu. Puis la nef reprit le chemin du retour. Elle fuyait la Terre pétrifiée dans son linceul de glace.

*

* *

Comme d'habitude, Zaros et Polléus se délassaient après une journée de labeur consacrée aux différents problèmes de l'heure. Ils admiraient béatement la « fenêtre » s'ouvrant sur les abîmes océaniques. Les projecteurs façonnaient des décors irréels.

Polléus trancha le silence qui, depuis dix minutes, enrobait les deux Enrutasiens :

— Les Terriens du Passé se préparent à nous quitter, Maître, pour gagner le système MT. Leur départ aura lieu dans trois jours. Seul Géol a manifesté le désir de demeurer parmi nous.

Tiré de sa rêverie, Zaros VII ébaucha un geste las :

— Eh bien ! puisque telle est leur décision, je ne m'y oppose pas. Quant à Géol, nous lui attribuerons un poste adapté à sa culture. Nous devons réparations à ces malheureux, arrachés brutalement à leur époque et transportés dans un avenir nullement à leur mesure.

— Je ne m'explique pas tellement votre geste, Maître.

— Quel geste, Polléus ?

— La destruction du soleil artificiel orbitant autour de KZ-3. Pourquoi un tel acharnement à créer ce soleil pour l'engloutir par la suite dans le chaos ?

Zaros hésita. Il avait pris une initiative personnelle et il avait peur

que son adjoint ne partage pas son point de vue.

— Je n'ai nullement apprécié la conduite des hommes de HM-5 vis-à-vis de leurs semblables du passé. Par contre, j'ai admiré avec quelle résignation Vernier avait cédé la Terre aux gens de Ror. Quelle abnégation dans ce geste ! Quelle maîtrise ! Son renoncement frôle le sacrifice. Aussi ai-je voulu le récompenser et mettre un terme à cette lutte fratricide opposant un Passé et un Avenir. En rompant les forces qui retenaient la colossale énergie atomique du soleil artificiel, j'ai permis à Vernier et à ses camarades de garantir leur honneur et leur prestige, leur fierté aussi. Sans soleil, KZ-3 devient inhabitable. J'ai neutralisé une planète et la Terre restera déserte. N'est-ce pas ainsi que l'on agit lorsqu'on veut éviter l'ambition, la jalousie, voire la haine ? Je suis un sage, Polléus. Pourquoi Ror aurait-il repris possession de KZ-3, alors que Vernier et ses camarades possédaient ce même droit ?

À ce moment, une sonnerie diffuse retentit dans la pièce. Quelqu'un sollicitait audience auprès du Président Suprême.

Celui-ci se dressa, contrarié :

— J'avais demandé que personne ne me dérange.

Polléus se leva à son tour :

— Cela doit être particulièrement grave, Maître.

— C'est bon. Introduisez le visiteur.

Un panneau coulisssa, silencieux. Un Enrutasien entra. Il était visiblement en proie à une émotion intense. Il tremblait. Il apportait certainement une nouvelle imprévisible.

C'était Antos.

— Eh bien ! Antos, que voulez-vous ?

Le pionnier parla, haletant. Il avait couru pour parvenir jusqu'au Palais.

— Maître, je vous apporte une information extraordinaire, que notre science n'a pu prévoir. Cette information concerne les Terriens que la machine a extraits du passé.

— Vernier ?

— Lui et les autres. Tous quatre viennent de tomber en poussière sous nos yeux !

— Qu'est-ce que vous dites, Antos ? sursauta le Gouverneur. Comment cela s'est-il passé ?

— Eh bien ! nous étions en train d'aider les Terriens dans leurs préparatifs de départ. Nous embarquions à bord de la nef des éléments d'habitations préfabriquées lorsque soudain, tous quatre se désintégrèrent sous nos yeux. En l'espace de quelques secondes, leurs corps s'évaporèrent. Des biologistes appelés en hâte constatèrent dans la salle où nous nous trouvions une augmentation notable de l'électricité statique et une légère radioactivité.

— Quelles conclusions apportent les biologistes ?

— Ils affirment que nous avons assisté à une désintégration par rupture des forces bioélectriques. Les atomes composant les corps des Terriens se sont, si vous le voulez, dissociés, retrouvant chacun leur autonomie. Mais nous ignorons encore les circonstances qui ont provoqué un tel phénomène, certainement d'origine magnétique. On aurait dit un objet brusquement brisé en milliards de corpuscules...

— C'est bien, Antos, dit le Maître, conservant son sang-froid. Je vous remercie. Tâchez de capter l'énergie dégagée par cette désintégration, en prenant toutes les précautions indispensables, et rejetez-la dans l'atmosphère. Condamnez la salle où vous vous trouviez et passez dans les catalyseurs anti-radiations. Je ne crois pas que le phénomène présente un danger pour nous, car il s'agit d'une action spontanée. En outre, réunissez l'élite des biologistes. Je prendrai en personne la tête des débats.

Antos s'inclina et se retira. Dès qu'il fut parti, Polléus donna plusieurs directives à des services spécialisés, puis, sans montrer la moindre émotion :

— C'était inévitable. Maître. On ne tire pas des êtres vivants du Passé sans conséquences ultérieures. Les Terriens sont retournés au néant, d'où ils venaient.

— Oui, approuva Zaros. Nous avons tout fait pour ces malheureux. Je ne pensais pas que le phénomène aurait lieu aussi prématurément. Néanmoins, les machines avaient prévu des obstacles. Il ne s'agit que d'un demi-échec. Nous avons réussi à conserver pendant un certain temps de la matière organique convertie à partir d'images bioélectriques, elles-mêmes captées par des roches. C'est une grande victoire de notre Science. Je demanderai à ce que la machine soit perfectionnée, améliorée. Nul doute que nous parviendrons un jour à un triomphe. Certes, la première expérience comportait des aléas. Notre convertisseur de matière n'a pas donné toutes les satisfactions que nous attendions de lui. C'est ainsi que la cohésion magnétique des atomes, opérée mécaniquement grâce à des champs de force artificiels, n'a pu se maintenir indéfiniment. Une faille s'est produite, dont l'origine exacte reste à déterminer. Incriminons la machine, mais rendons hommage à ceux qui l'ont conçue...

Les deux Enrutasiens devisèrent longuement sur ce problème ardu. Ils révisèrent des calculs, des plans, ébauchèrent de nouvelles perspectives. Si la fin prématurée des Terriens du Passé les navrait, elle leur ouvrait néanmoins des possibilités illimitées. Ils s'étaient attachés à ces personnages jaillis du fond des âges, personnages fragiles, certes, qui n'étaient qu'un reflet matérialisé, une image de chair et d'esprit.

— Dommage ! soupira Zaros. Mais nous recommencerons, avec des

chances accrues. Un autre Vernier, un autre Géol, une autre Débora Kortz, un autre Daver surgiront de la machine.

Polléus acquiesça. Puis il tira le Gouverneur par le bras :

— Allons, Maître. L'élite des biologistes nous attend. Nous aurons l'occasion de reparler de tous ces problèmes. C'est tellement passionnant !

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. P.-V. COUTURIER,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

Dépôt légal : 2^e trimestre 1961

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE